

R 3232.2

1960-

CATHEDRALE, Rue de la

1085



archives
municipales

VOUS NOUS OBLIGERIEZ EN NOUS RETOURNANT

LE DOSSIER DANS LE PLUS BREF DÉLAI.

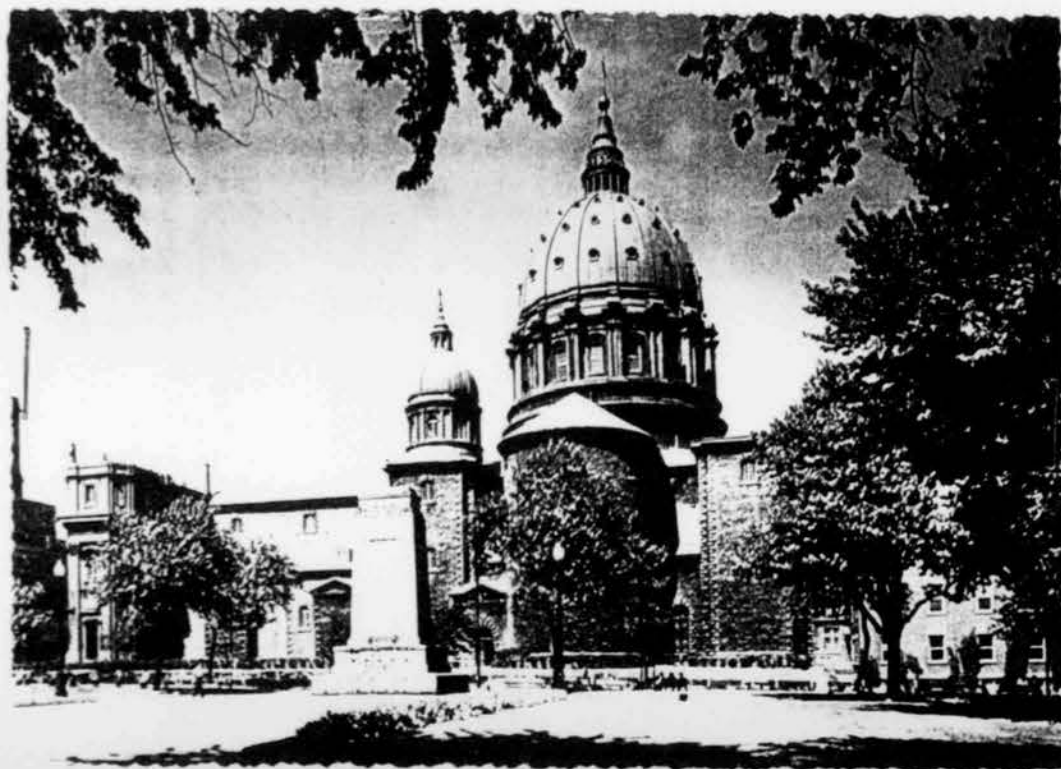
CE DOSSIER
CONTIENT
DES DOCUMENTS
ORIGINAUX.

ILS SONT CONSERVÉS DANS
LE FONDS DU SERVICE DU
GREFFE (VM6)

CATHEDRALE DE MONTREAL



LA BASILIQUE ST-JAQUES, CATHEDRALE DE MONTREAL





Voici le nouveau profil d'un quartier où dominait naguère le dôme de la Cathédrale, à l'ombre du Sun Life Building. Au fond, c'est le gratte-ciel ambitieux de la Banque de commerce.

LE DEVOIR, MONTREAL, VENDREDI, 12 OCTOBRE 1962

Cathédrale de Montréal

Un peu d'Histoire... un monument et une cathédrale En Ville

par Andre Beaulieu

En 1868, le roi du Piémont, Victor-Emmanuel envahit les Etats pontificaux sous le pouvoir temporel du pape Pie IX. De plusieurs pays catholiques, on vit se lever des troupes généreuses qui se portèrent à la défense de l'Eglise. Mgr Bourget souleva l'enthousiasme de son diocèse et il permit à 507 valeureux soldats de prendre part à cette croisade moderne. Dans La Chapelle du Souvenir, qui se trouve à gauche en entrant par la porte principale, on a conservé quelques souvenirs des Zouaves Pontificaux Canadiens et réuni leurs reliques.

Toujours à gauche, on trouve vers le milieu de l'église la Chapelle mortuaire qui fut aménagée vers les années trente et qui reçoit les dépouilles mortelles des archevêques et des évêques de Montréal. Au centre de cette chapelle de marbre italien, on remarque le mausolée de Monseigneur Bourget, oeuvre d'art exécutée à Rome. Au dessus de l'autel du fond, un magnifique bas-relief en bronze représentant Saint-Pierre-de-Rome.

Les arcades du transept et des bas-côtés de la Cathédrale sont ornées de tableaux très intéressants dont les sujets se rapportent à l'histoire de la fondation et de l'établissement de Montréal. Ils sont signés Georges Delfosse. Une légende, placée au bas de chacun de ces tableaux, en explique le sujet historique: "Marguerite Bourgeoise enseignant les jeunes sauvages près des tours du vieux fort de Montréal, Le supplice des Pères Jésuites Brébeuf et Lalement, Jeanne Mance.

Nicolas Viel..."

A chaque midi des centaines de personnes se rendent à la cathédrale. A tous les jours, une messe est dite à midi-quinze à laquelle les catholiques sont invités à communier.

Beaucoup de personnes qui gagnent leur pain dans nos bureaux profitent de quelques minutes pour s'arrêter à la basilique à leur heure de dîner. Ils y cherchent une paix qui n'existe pas ailleurs et qui se trouve si près d'eux.

Ils y a aussi ceux qui visitent et qui ne se fatiguent pas de revenir admirer les merveilles que renferme notre cathédrale.

Alors, pourquoi ne pas profiter de la chance que les montréalais ont d'avoir leur Cathédrale au coeur de leur cité? Une visite à la Basilique procure de grands moments de satisfaction parce qu'elle renferme l'harmonie et la beauté. Quelques minutes à bruler avant de retourner au travail? Quelques pas, et vous y êtes... et vous y retournerez...

C'est en 1894 qu'était livrée au culte la Cathédrale de Montréal, vingt-quatre ans après qu'on eut posé la première pierre du temple.

Monseigneur Bourget, deuxième évêque de Montréal de 1840 à 1855, avait conçu le dessein d'édifier sa cathédrale en reproduction la plus exacte que possible de la Basilique de Saint-

Pierre-de-Rome et symboliser par là l'union étroite de l'Eglise Canadienne avec le Saint-Siège. C'est en raison du développement de la ville vers l'ouest que Monseigneur Bourget voulut camper sa cathédrale en plein coeur de celle-ci. Il ne s'était pas trompé puisque depuis quelques années s'élèvent autour d'elle de magnifiques gratte-ciel qui communiquent à notre ville cette originalité qui fait son prestige et qui nous donnent un centre attirant.

Les lignes de notre Cathédrale reproduisent celles de Saint-Pierre-de-Rome, en plus petit cependant — en superficie, environ le quart. Voici quelques chiffres intéressants que nous fournissons les sources publicitaires:

	St-Pierre de Rome	St-Jacques de Montréal
Longueur	700 pieds	333 pieds
Largeur	260'	150'
Diamètre de la Coupole	130'	75'
Hauteur de la Coupole	500'	252'

Les treize statues qui surmontent le portique de Saint-Pierre-de-Rome représentent le Christ et ses douze Apôtres. A Montréal cependant, les treize statues qui font face au boulevard Dorchester représentent les saints patrons des paroisses qui les offriront. Ces statues sont en bois sculpté recouvert de cuivre.

En pénétrant dans la basilique, on est facilement fasciné par le merveilleux de la décoration. Sous la coupole, une oeuvre que les montréalais doivent à M. Victor Vincent qui l'exécuta à Rome en 1900: une reproduction en cuivre rouge ouvragé à la main et décoré d'or en feuille du célèbre baldaquin du Bernin.

Tous les textes qu'on y lit sont empruntés à l'Evangile. Même si, depuis le 1er janvier 1955, la Cathédrale porte le nom de Marie-Reine-du-Monde, elle a tout de même conservé son titulaire original: Saint Jacques - le - Majeur, Apôtre. C'est ce qui explique que la plupart des textes qui courent sur la frise de la nef et des transepts portent sur la vie de l'apôtre. D'autres textes cependant sont consacrés à saint Pierre, chef des apôtres et premier pape.

signé
Cathédrale H. Jacques

PROPOS DU MATIN

TÊTE à TÊTE

Vous êtes presque en tête à tête avec la croix de la cathédrale. Et cette présence émeut. Au 21^e étage de l'hôtel Reine-Elizabeth, dans la pénombre de la salle Panorama, elle attire le regard, même si les gratte-ciel la dominent, même si nul phare ne l'éclaire.

Elle est là et elle s'impose. L'ombre qui l'enveloppe épaissit ses contours, lui donne une valeur de témoignage. Solitaire et mystérieuse dans une ville aux mille lumières, elle attend, pour ainsi dire, son heure.

Mais il y a des couples qui dansent et qui la regardent sans la voir, il y a des couples qui, face à sa silhouette, s'échangent des confidences sans y prêter attention.

En me rendant tout au fond de la salle, malgré moi, j'ai été saisi du contraste et l'image m'avait rendu songeur. Des impressions qui vous effleurent comme ça et qui ne laissent pas de trace. Mais voilà que l'image revient, aussi vivace, et je vous la livre pour ce qu'elle vaut.

A la table, où finalement, je me suis assis, je ne la voyais plus la croix, mais la rive sud occupait mes yeux et de lointaines autoroutes aux lumières floues et ondulantes comme dans les films qui captent le mouvement des étoiles.

L'heure était à l'amitié et aux échanges. Et aussi aux méditations et à une certaine mélancolie, celle qui accompagne les fins de soirée.

LUC

NOUVEAU PALAIS CARDINALICE

Projet secret du cardinal P.-Emile Léger?

C'est malheureux de le dire, mais c'est quand même un fait. A la suite de l'érection de tous les gratte-ciel, qui encerclent, si on peut dire, la cathédrale Marie-Reine-des-Coeurs, cette basilique semble de plus en plus disparaître de la surface de la terre. Elle semble sombre au centre de ces imposants édifices et quand la Place Bonaventure sera terminée, l'aspect du centre religieux du diocèse de Montréal n'en sera que plus triste.

Cependant, j'ai appris que son Eminence le cardinal Paul-Emile Léger projette de situer le Palais cardinalice dans un autre secteur et certaines démarches ont déjà été entreprises rue Sherbrooke, tout près des bureaux de l'Archevêché, près de la rue Guy, mais rien n'est encore définitif de ce côté. Par ailleurs, Son Eminence pourrait bien faire "sabler" la cathédrale actuelle, ce qui la blanchirait complètement et lui donnerait un aspect tout nouveau, mais il attendrait



avant d'opter pour cette alternative. Durant ce temps, les fideles sont grandement importunés par le tapage infernal résultant de la construction de la Place Bonaventure et du Château Champlain, juste en arrière.

Pour l'instant, il se penche toujours sur le problème de la pauvreté et il multiplie les démarches pour reconforter les enfants et les vieillards, en cette période des Fêtes.

3030.149

On
the



& Off
RECORD

● **ROLE OF ARCHBISHOP'S PALACE CHANGING:** A gradual change has taken place in the role of the archbishop's palace in the day-to-day conduct of the affairs of the Roman Catholic Archdiocese of Montreal. Where formerly it was a place of residence and work for as many as 75 clerical holders of various archdiocesan posts, it is now more a place of residence for clergy directly attached to the Basilica of Mary, Queen of the World. Business offices of the various archdiocesan functionaries are located in the building acquired some time ago at 1980 Sherbrooke Street West. Living quarters are provided in a more recently acquired apartment building on St. Joseph Boulevard, which has been equipped with a communal dining room and a private chapel. Eventual plans for the future of the Archbishop's Palace have not been finalized, but are under continuing study.



photo LA PRESSE

Dans cette voûte sont rassemblés des milliers de documents qui racontent l'histoire de l'Eglise de Montréal. Au moment où cette photo était prise, l'abbé François Beaudin — qui tire des rayons un vieux registre — citait ce mot d'ordre du pape Paul VI aux archivistes: "Ne traitez jamais les personnes comme des documents, mais traitez les documents comme des personnes".

Les archives de l'archevêché de Montréal : unemine d'or pour les historiens et les chercheurs

par Jean-Paul de LAGRAVE

Est-ce que le rituel de Mgr de Saint-Vallier utilisé durant 150 ans au Québec était d'origine janséniste ?

Cette question, qui trottait dans la tête d'un jeune vicaire, allait l'orienter vers l'organisation des archives ecclésiastiques les plus imposantes au Canada, celles de l'archevêché de Montréal.

En l'espace de cinq ans — à partir de 1963 — l'abbé François Beaudin a classé 775 pieds linéaires d'archives, catalogué le tout et mis à la disposition des chercheurs plus de 5,000 documents et 10,000 volumes.

Premier archiviste permanent de l'archidiocèse, il a sorti d'une voûte poussiéreuse des morceaux de documentation qu'on y avait conservée — et avec l'aide d'une douzaine d'experts il en a fait surgir la saga de l'Eglise de Montréal.

"Nous vivons avec les siècles"

Au moment de l'entrevue, l'abbé Beaudin était tout juste de retour de Madrid où il avait représenté le Québec au congrès international des archivistes.

Dans son bureau, au troisième étage de l'immeuble des services administratifs de l'archevêché, rue Sherbrooke, il était à répondre calmement à une demande téléphonique sur les apparitions de la Vierge au Canada, en regard d'un récent rassemblement populaire à Saint-Bruno.

Après avoir racroché, il me dit en souriant : "Nous pouvons maintenant parler. Ici on a tout le temps. Nous vivons avec les siècles !"

En bordure du couloir menant à son bureau, s'alignent une quarantaine de classeurs. On en voit autant dans la voûte entrouverte. Des documentalistes travaillent dans une salle spacieuse.

Le cardinal "découvre" un archiviste

"D'où origine mon intérêt pour les archivistes ? Sûrement de mon goût touchant la recherche et l'histoire, répond l'abbé Beaudin. Tout a commencé alors que j'étais vicaire à la cathédrale. J'entrepris une recherche sur les sources du rituel de Mgr de Saint-Vallier, deuxième évêque de Québec."

"J'ai finalement découvert que l'original qui l'avait inspiré était un document janséniste. Ça remet en cause l'existence même de cette doctrine au Québec". En plus d'avoir composé le rituel en 1704, Mgr de Saint-Vallier est l'auteur d'un catéchisme et de "L'état présent de l'Eglise de la Nouvelle-France".

Témoin de l'intérêt de l'abbé Beaudin pour les archives, le cardinal Paul-Emile Léger lui confiait l'énorme tâche d'organiser le service diocésain. Le jeune vicaire présente un plan — encore en application — après avoir visité une trentaine de dépôts d'archives au Québec et dans l'est des Etats-Unis; les services diocésains, départementaux et nationaux en France ainsi que d'autres en Italie, en Belgique et en Angleterre.

L'abbé Beaudin entreprend alors la classification de documents qui s'entassent dans

une voûte de l'archevêché depuis des années. On possède quelque 5,000 écrits calligraphiés entre 1648 et 1836. Davantage encore depuis la fondation du diocèse de Montréal.

A l'heure actuelle, on a en main un plan de classification pour 800 registres. Un catalogue général a été publié dans la revue d'histoire de l'Amérique française. Depuis 1964, le service dispose d'un index.

Ces archives ecclésiastiques sont devenues une mine d'or pour les historiens et les chercheurs. On ne s'en prive pas. Ainsi, au cours des huit premiers mois de l'année, on a dénombré 185 jours de consultation. Une précision toutefois. Personne, hormis l'archevêque et le chancelier, n'a accès aux archives dites secrètes. Cette disposition relève du droit canonique. Aucun historien ne peut consulter les documents des 92 dernières années. L'archiviste lui-même n'a pas la clé de cette partie de la voûte.

Mais il est au courant de bien des secrets. Sa tâche en effet, en plus de classer les documents anciens, implique le soin des archives qui servent à l'administration courante de l'archidiocèse. Il faut préparer des instruments de travail et de repérage rapide pour les historiens que pour les administrateurs.

L'histoire du Québec y passe

En fait, les archives ecclésiastiques sont le reflet de l'administration religieuse. Au Québec, elles prennent une importance historique indéniable en raison de la rareté des archives civiles.

Envisageant la qualité et la valeur représentative de ces archives, l'abbé Beaudin rappelle que les institutions religieuses, à la fin du régime français, étaient propriétaires du quart des terres concédées et avaient près de la moitié

des colons sur leurs seigneuries.

"De plus, le rôle joué par les paroisses, dans le premier siècle du régime anglais en particulier, dit-il, a déjà été mis en relief. Quant à la période 1850-1950, l'importance des institutions religieuses dans les domaines de l'enseignement et du bien-être social est présente à l'esprit de tous."

"Enfin, si l'on se rappelle que la population du Québec était traditionnellement catholique dans une très forte proportion jusqu'à tout récemment, cela signifie que les activités de l'Eglise rejoignaient au-delà de 90 pour cent de la population".

L'abbé Beaudin définit les archives ecclésiastiques comme "les vestiges du passage du Christ parmi les hommes". A Montréal, comme partout dans le monde chrétien, les documents rappellent qu'après la Pentecôte "l'histoire de l'Eglise continue".

Mais quel est le patron des archivistes? A cette question, l'abbé Beaudin en souriant ouvre la Bible et lit le verset 14 du chapitre 34, dans le deuxième livre des chroniques : "Au moment où l'on sortit l'argent qui avait été apporté dans la maison de l'Eternel, le sacrificateur Hilkija trouva le livre de la loi de l'Eternel donnée par Moïse."

Cette découverte, survenant alors qu'on restaurait le Temple, sous le règne du roi Josias, en 622 avant le Christ, allait amener un renouvellement de l'alliance de Dieu avec son peuple, dont le signe serait l'entrée de l'arche sainte dans la maison élevée au Nom du Seigneur.

Cette redécouverte de l'Esprit de Dieu, il n'y a pas de doute qu'un prêtre-archiviste y est sensible, surtout quand jour après jour les documents lui racontent l'histoire du cheminement des croyants d'une Eglise qu'il aime.

Of Many Things .

The Basilica

John Collins today has sketched for this page the great dome of the Basilica, as it is seen looking north from Ste. Cécile Street — the little street that runs just to the east of The Gazette.

Bishop Bourget chose this site for the cathedral of his diocese as long ago as 1854. It may seem astonishing that he selected a site so far to the west.

The decision certainly astonished the people of the time. In fact, consideration was being given to building the new cathedral at the corner of Sherbrooke and St. Denis Streets and even that site seemed too far away to many. To the surprise of everyone, the bishop announced that he had chosen a site practically on the western limits of the city.

It was a difficult and far-seeing decision; for it broke with all considerations of convenience and public favor. But it meant that the new cathedral would one day be at the heart of one of the most important areas of Montreal.

Having made up his mind, he realized that many years would pass before the cathedral would be completed, and probably he would be unlikely to live long enough to worship in it. It was part of the grandeur of his plan that the new cathedral should be built on a site that only the future could justify; it should also have dimensions that would meet all the future's needs.



The Bishop had purpose in the design chosen. He wished to emphasize the reverence for Rome, and the attachment of the church in Montreal to the Holy See. For this reason he had the cathedral modelled upon St. Peter's itself. Certain modifications had to be made, but it is more or less a replica of St. Peter's, covering about one-quarter of St. Peter's area.

"I desire that this building," he said, "—while recalling that which makes Rome the glory of all Catholics, be a symbol of our attachment to the Holy See. I desire that this Church be a voice which continually speaks to our people, reminding them that our Faith is that of Rome and that our devotion to the Roman Pontiff must ever be the bulwark of our belief."

Beginnings

After Bishop Bourget had decided to build for the future and locate the new cathedral on the western borders of the city, he took the first step of building his palace. This same building that is the archbishop's palace today — the old brick building facing Lagauchetière Street, on the north side, between Cathedral and Mansfield Streets.

Though a large building, it is very plain. As long ago as 1914 one writer was saying it would not be there much longer; a palace more worthy of the bishops of Montreal would surely be erected before long.

Bishop Bourget had at first planned to have the cathedral face south, toward Lagauchetière Street. The City Council, however, would not agree with his proposal to make a public square or park of the area just in front of it. This was

the same area that is open ground today, though being used as a huge parking-lot.

Since Lagauchetière Street would in itself be too narrow, unless a park were made to set it off, the bishop changed his plans and decided instead to have the cathedral face northwards on Dorchester, as it does today.

The bishop set up a large wooden cross to mark the land already set aside. But as he knew that many years would pass before the cathedral would be finished, he built a temporary cathedral to serve in the meantime. This temporary cathedral (demolished in 1895) was built just back of his palace, with its west wall along Cathedral Street. It was a rectangular building, of common red brick like the palace itself, badly lighted, in no particular style.



How slowly the grand project for a new cathedral took form is seen in the fact that Bishop Bourget, though announcing his plan in 1854, did not preside over laying the cornerstone until 1870.

But it was an imposing ceremony. An old account speaks of the crowd of some 10,000 that gathered by half-past three on that September afternoon. They were standing shoulder to shoulder over the vast area the new cathedral was to cover, while hundreds of others were "on the roofs and balconies of the neighbouring buildings, and on every wood pile, fence, or other elevation in the vicinity."

The bishop sat on a platform under a beautiful canopy. He addressed the crowd in French. Then an Irishman, Father Lonergan, the parish priest of Hochelaga, spoke in English. He spoke with Irish drama, thrusting out his hand, and pointing to the poor-looking little brick cathedral beside the Bishop's palace. As the old account says, in reporting his address:



"Was that miserable hovel going to be the Cathedral of the largest city in the whole Dominion, wherein is centred the emporium of commerce, the mart of industry, the centre of art, science and literature? (Cries of no, no.) Was that building going to be the Cathedral of this city — the largest in population and the greatest in wealth of any city in the Dominion from Halifax to the farthest West? Was it to be the Cathedral of 400,000 Catholics! (Cries again of no, no.)"

"The Rev. gentleman concluded his earnest and eloquent address by referring to the numerous elegant and costly church edifices erected by the several Protestant denominations in Montreal; and by the expression of the hope that the Roman Catholic Irishmen of Montreal would come forward with their accustomed liberality to aid their Bishop in the completion of the pious work he had designed."

When this eloquent address was finished, Bishop Bourget laid the cornerstone and spoke again, "inviting all to contribute towards the erection of the sacred edifice." And the "vast concourse of people then dispersed."

While Father Lonergan was speaking of the "elegant and costly church edifices erected by the several protestant denominations in Montreal," he

by Edgar Andrew Collard

may have waved his orator's hand across the square. There, on the other side, stood the new St. George's Anglican Church (with all but its tower) and the new Methodist Church (where the Laurentien Hotel now stands).

Papal Zouaves

Bishop Bourget did not live to see the completion of the great cathedral he had planned on Dominion Square. Though he had announced his plans back in 1854, and carried the work on in the face of criticism and setbacks, he died nine years before the great building was opened for worship.

From his plain brick Palace nearby he had often visited the work, to note the progress. By 1878 he had seen the outer walls finished and the pillars of the nave. The circular inner walls arose, ready to support the dome. The first arch of the facade was in place. Then came the financial depression of the 1870s, and all work had to be suspended.

The years passed and the huge unfinished structure stood with the scaffolding and the cranes and the other constructors' equipment. It was in this interval of frustration that Bishop Bourget died.



But in the year 1885, just after Bishop Bourget's death (and seven years after all work had been suspended) the construction was begun again. On an August day in 1886 the 18-foot-iron cross was raised to its position at the summit of the dome. A few days later a bazaar was held in the cathedral itself to raise more money for the work: it was considered a success, raising \$30,000.

At last nothing remained but to finish the vast interior. Early in 1894 the cathedral was opened for worship. It was blessed by Bishop Fabre (Bishop Bourget's successor) and saw the splendors of a pontifical mass.

Over the years the interior of St. James Cathedral was enriched in many ways. A chapel was set aside to commemorate the Papal Zouaves who had given their lives in the service of the Pope.

For centuries the Popes had held areas in Italy, extending from Rome itself, and known as the Papal States. The possession of such states was considered essential, if the Popes were to assure their independence from any secular ruler.

Then came the movement for the unification of Italy under one ruler and government, headed by King Victor Emmanuel, and supported by Garibaldi. The Papal States were invaded. Pius IX appealed to the Roman Catholics of the world to come to his defence. Volunteers responded from Holland, Germany, Belgium, Switzerland and Canada.

In 1867 Bishop Bourget issued a pastoral letter, calling for volunteers. It stirred excitement throughout Quebec. Hundreds enlisted and money was raised for their equipment. Before the end of 1868 seven detachments had been equipped and sent to Rome.

They fought with such dash and fury that they came to be known as "Les Diables du Bon Dieu"

("the Good Lord's Devils"). But the forces defending the Pope were outnumbered and overrun. Rome surrendered on September 22, 1870. The city of the Popes became the secular capital of a united Italy. Pope Pius IX, now without any territorial sovereignty, shut himself up and became known as "the Prisoner of the Vatican."

The temporal independence of the Popes was not restored until 1929, when the Italian Government agreed to the establishment of Vatican City with the sovereignty of an independent state.



The chapel commemorating the service of the Papal Zouaves from Quebec is on the east side of the cathedral, near the main entrance. On either side of its wrought-iron doors are large white marble tablets, with the names in gold of the 507 Canadian Zouaves who served in the Pope's army. Inside the chapel, facing the door, is a striking oil painting of St. John the Baptist, which decorated the quarters of these French Canadian soldiers in Rome. On the chapel walls, in glass cases, are souvenirs of their service in Italy: documents, photographs, medals, prayer books belonging to them, military caps and pieces of accoutrement.

Hanging from the ceiling of the chapel is a silver ship made into a sanctuary lamp, a facsimile of the votive offering that the grateful Zouaves hung from the ceiling of the Church of Notre Dame de Bon-Secours on St. Paul Street. The ship represented is typical of the times: it has both a smoke stack and sails.

On the east side of a pillar, just outside the chapel, is a large and spirited oil painting, the work of Lionel Royer in 1885, depicting Col. Athanase de Charette, Commandant of the Papal Zouaves, leading his men in a charge on the battlefield.

Distributed about the cathedral is a series of large oil paintings by the French Canadian artist, Georges Delfosse, depicting scenes in the founding and establishment of Montreal in the 17th century.



The principal addition to the exterior of the cathedral has been the 13 statues atop the portico. These are often supposed to represent Christ and the Twelve Apostles (such as the statues that stand above the portico of St. Peter's in Rome). Actually, these statues on the cathedral in Montreal, by the sculptor Gratton of St. Thérèse, are of various saints, donated by the parishes. They were placed in position between October, 1892 and October, 1900.

From left to right, they represent St. Anthony of Padua, St. Vincent de Paul, St. Hyacinthe, St. Thomas Aquinas, St. Paul, St. John, St. James (in the centre), St. Joseph, St. John the Baptist, St. Patrick, St. Ignatius, St. Charles Borromeo and St. Francis of Assisi. They are not bronze or marble statues, as they may appear from the ground, but are sculptured in wood and covered with copper.

Bishop Bourget, though he did not live to see the completion of the cathedral he planned, lies

today within its walls. He is buried in a magnificent tomb, with his bronze effigy lying across it, in the Mortuary Chapel, on the east side of the cathedral, south of the chapel of the Zouaves. The other bishops and archbishops of Montreal lie in tombs in the chapel's walls.

In front of the cathedral, at the corner of Dorchester Boulevard and Cathedral Street, stands the monument to Bishop Bourget by Philippe Hébert. On the sides of the monument are bas-reliefs. One depicts Bishop Bourget examining plans for a cathedral modelled after St. Peter's in Rome; the other depicts the departure from Montreal of the Papal Zouaves, in response to his appeal for volunteers to defend the Pope.

The best site

In 1955 Paul Emile Cardinal Léger had to reach a decision concerning the future of the cathedral on Dominion Square. Costly renovations were needed. Should the valuable site be sold and the money, together with what would be needed for renovations, be used to build a new cathedral elsewhere? Or was this site chosen by Bishop Bourget in the 1850s still the best site of all?

Cardinal Léger decided that the site of the cathedral on Dominion Square could not be improved upon, and he went forward with the work of renovation. It was carried on under Cardinal Léger's direction through five years, from 1955 to 1960.

The name of the cathedral has been changed. It began as St. James Cathedral (though often called "St. Peter's," from its resemblance to St. Peter's in Rome). It was constituted a minor basilica in 1910. On New Year's Day, 1955 it was named the Cathedral-Basilica of Mary Queen of the World and St. James the Greater.



Cardinal Léger's decision to maintain the cathedral on the site chosen by Bishop Bourget more than a century before was a tribute to the bishop's foresight, to his determination to face all protest and criticism, and to look to the needs of future generations. Cardinal Léger announced his decision in 1955 in these words:

"... we have decided to leave the cathedral in its present location, and to restore it..."

"We are forced to admire, and I may even say to marvel at the magnitude of the task undertaken by Bishop Bourget. Today, the cathedral is somewhat dwarfed by the huge skyscrapers that surround it. But, in 1854, this section of the city was practically uninhabited and the few buildings found here were not owned by Catholics.

"Bishop Bourget was not a man to make hasty decisions that brought only a partial solution to a long-range problem. He was a man of vision... And it was this vision that inspired him to erect his cathedral in the very centre of the future metropolis of Canada. Hence, it was for us that he worked on with tireless energy to build the basilica. And this is so true that today we would have to build one on the same spot, were it not already found there."

Messe de requiem à Marie-Reine-du-Monde

Montréal a rendu un pieux hommage aux 108 victimes

"Quand nous avons appris la nouvelle, tous nous avons été saisis d'horreur et de crainte. Hier encore, ils vaquaient à leurs occupations. Ils parlaient avenir et projets. Ils parlaient vacances. La vie semblait un champ sûr et solide où chacun s'avance à son rythme en prévoyant l'avenir, en préparant ce que demain sera. Mais, au lendemain, il n'y avait plus que la mort et la détresse".

Ainsi s'exprimait, hier, en la cathédrale Marie-Reine-du-Monde, l'archevêque de Montréal, Mgr Paul Grégoire, à l'occasion d'une messe de requiem célébrée devant une nef pleine à craquer des amis et des parents des 108 personnes mortes au cours de l'accident aérien de Toronto, il y a quelques jours.

UN PASSAGE

"Notre sentiment d'effroi vient justement de cette impossibilité où nous sommes d'écarter la mort de notre existence. On se résigne à la maladie, on prévoit la fin de la vieillesse. Mais savoir qu'à chaque moment la mort côtoie la vie et que nous sommes tous aussi radicalement proches de la mort, menacés, fragiles, éphémères, cela nous est très difficile à accepter", a poursuivi le prélat.

Ce dernier a fait valoir que la vie n'est qu'un passage.

"Pour les croyants, toute mort est une rencontre. S'il nous appartient d'être vigilants et de nous tenir prêts, sachant qu'à chaque détour la mort côtoie la vie, nous savons que, quelle que soit la modalité, la mort est toujours un appel du Père à vivre en communion avec Lui", a conclu Son Eminence.



Le requiem a été célébré par Mgr Paul Grégoire, le Père Laval Gagnon et le Père Marcel-Marie DesMarais. Le frère de ce dernier est mort dans l'écrasement de l'avion. Il s'agit du docteur Gabriel DesMarais.

(Photo MM - Bernard Lauzé)



Une croix de fleurs devant les cocélébrants.

(Photo MM - Bernard Lauzé)



M. et Mme Cédillot pleurent la mort de leur fils, le chef de cabine Robert Cédillot, qui était âgé de 29 ans.

(Photos MM - Bernard Lauzé)



Mme Lionel Robidoux déplorait la mort de son époux.

(Photo MM - Bernard Lauzé)



Le président de Radio-Québec, M. Labonté dont le frère, Gilles Labonté a perdu la vie dans le terrible hécatombe.

(Photo MM - Bernard Lauzé)

Bishops' chapel

The practice of indoor burial in Montreal is continued in only one place — in the Cathedral-Basilica of Mary Queen of the World and St. James the Major. There it is continued under circumstances singularly appropriate and beautiful.

On the Mansfield Street side, midway between the altar and the doors, is a chapel of Italian marble mosaics. It is separated from the aisle by bronze gates of open filigree work. There, in the centre of the chapel, is a sarcophagus holding the remains of Bishop Ignace Bourget. His effigy in bronze lies across it.

It was Bishop Bourget who chose the site of the cathedral in the 1850s. It was then on the western fringe of Montreal, remote from the centre of Roman Catholic population. He foresaw the day when it would be the city's centre. He built not for his own time, but for the future.

When Bishop Bourget died in 1885 the Cathedral had not been completed. He had been living in retirement at Sault-au-Recollet, and wished to be buried in the cemetery there. Though he was persuaded to consent to burial in the unfinished cathedral, he consented upon conditions.

He did not wish his cathedral burial to be a unique or special honor. He agreed only if tombs would also be provided for his predecessor, Bishop Lartigue (who had been the first Roman Catholic Bishop of Montreal), and for all the bishops and auxiliary bishops of the future.

Wishes respected

His wishes were carried out. On the same day when Bishop Bourget was buried in the cathedral — June 18, 1885 — the remains of his predecessor were buried there also: they had been transferred from his original grave in the Chapel of Notre Dame de Piete (since demolished).

The graves of Bishop Bourget and Bishop Lartigue were made in the Crypt of the cathedral in 1885. Nearly 50 years later their remains were brought up into the new marble chapel, built between 1931 and 1933. In this chapel all the bishops of Montreal now lie — Bishop Bourget in the central sarcophagus, the other bishops in tombs in one wall, the auxiliary bishops in tombs in the wall opposite.

There are many empty tombs in the walls of that marble chapel, tombs reserved for the bishops and auxiliary bishops of generations, even centuries, to come.

loisirs et récréation

PAR DOLLARD MORIN

Incorporation de sept groupements de loisirs

Par son service d'assistance technique, le Service régional des Loisirs de Montréal vient efficacement en aide aux groupements de loisirs désireux d'obtenir leur incorporation provinciale.

Ce service, dont le responsable est M. Gilles Bouchard, a été récemment rendu à sept nouveaux organismes de la région de Montréal, qui ont obtenu leur charte du ministère des Institutions financières, Compagnies et Coopératives.

Lors d'une soirée récemment tenue au siège social du S.L.M., les procédures de la remise de charte furent complétées et les responsables des nouveaux organismes incorporés se virent remettre le document officiel de leurs corporations.

Ces sept nouveaux groupements sont:

— Service des Loisirs de la

Cathédrale de Montréal;

— Loisirs St-Louis-de-Gonzague de Montréal;

— Club de l'Age d'Or Provost;

— Club de l'Age d'Or St-Jean-Damascène;

— Club des loisirs culturels de l'Age d'Or métropolitain;

— Service des loisirs pour Personnes retraitées de Montréal;

— Organisation du Hockey Mineur de Chomedey.

- Lettres, 1665, 1670. Transcriptions, 4 pages (Volume 2).
Deux lettres en latin de Mgr de Laval, l'une au pape Alexandre VII, 1665, et l'autre à la Congrégation de la Propagande, 1670. Copiées en 1945.
- Abjurations, 1662-1759. Transcriptions, 6 pages; photocopies, 22 pages (Volume 3).
Liste des abjurations faites à Québec de 1662 à 1759, accompagnée d'un index alphabétique des noms. Copiée en 1945.
- Mémoires, [vers 1760 et vers 1763]. Transcriptions, 338 pages (Volumes 4-5).
"Mémoire du Canada", 1745-1760. Transcription reçue en 1913. 327 pages (Volume 4).
"Mémoire concernant le libre exercice et perpétuité de la religion catholique romaine en Canada", [vers 1763]. Transcription reçue en 1929. 11 pages (Volume 5).
- Divers, 1767-1857. Originaux, 16 pages (Volume 6).
Sermon (en latin) de l'évêque de Québec, concernant la division de son territoire et d'autres problèmes du diocèse, 1820 (7 pages).
Lettre pastorale de Mgr Briand relative à la solemnisation des fêtes des saints, 1767 (7 pages). Lettre traitant de prières publiques pour les défunts, 1834 (copie contemporaine, 1 page), et certificat concernant la division du township de Frampton en deux paroisses, 1857, signé par le vicaire général, C.-F. Cazeau (1 page). Originaux acquis en 1971.

5. ARCHEVECHE DE MONTREAL

Transcriptions, 1725-1891, 2 pieds, 10 pouces. Instrument de recherche n° 17.

A compter de 1820, Montréal eut un évêque, Mgr Jean-Jacques Lartigue, qui était auxiliaire, vicaire général et suffragant de l'évêque de Québec à Montréal. Le diocèse de Montréal fut érigé en 1836. L'évêque de Québec versa alors aux Archives du nouveau diocèse les documents concernant son territoire. Jusqu'en 1865, la ville de Montréal comptait une seule paroisse, la paroisse Notre-Dame, desservie par les Messieurs de Saint-Sulpice et ramifiée en "succursales".

Copies tirées des Archives de l'Archevêché et reçues en 1938 et 1939.

L'instrument de recherche est l'"*Inventaire général des dossiers des Archives de la Chancellerie de l'Archevêché de Montréal de l'année 1800 à l'année 1836*", tiré à part de la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. XIX, n° 4 et vol. XX, n° 1 (1966).

Répertoire, s.d. Transcriptions, 1 pouce (Volume 1).
Répertoire des archives de l'Archevêché, 1648-1937.

Correspondance et mandements, 1728-1836. Transcriptions, 2 pouces (Volume 2).
Mandements des évêques de Québec, 1728-1792; lettres du vicaire général Montgolfier à l'évêque de Québec, 1761-1775, et une lettre au Père Potencien, ex-récollet, 1761; correspondance entre Briand et Etienne Marchand, vicaire général, 1768-1771; trois lettres non classées, une anonyme de 1771, une de Mgr Briand, 1771, et une de l'abbé Thomas Maguire à Mgr Lartigue, 1836.

Papiers de Mgr Lartigue, 1788-1858. Transcriptions, 8 pouces (Volumes 3-8).

Les mesures linéaires mentionnées dans cet inventaire, en pieds ou en pouces, représentent l'espace que les documents occupent sur les rayons. Quant aux microfilms, le nombre de bobines est indiqué. Ce volume ne couvre que les acquisitions reçues avant le 1er juillet 1973.

PUBLIC ARCHIVES OF CANADA

ARCHIVES PUBLIQUES DU CANADA

MANUSCRIPT DIVISION

DIVISION DES MANUSCRITS

GENERAL INVENTORY - INVENTAIRE GENERAL

MANUSCRIPTS - MANUSCRITS

MG 17 - MG 21

OTTAWA 1974

Réponse à l'auteur de l'*Histoire de la Jurisprudence française*, s.d.; idées de Mgr Lartigue sur l'ordre social, s.d.; notice du même sur la vie de Mgr Plessis, 1827; projet de requête en faveur de l'établissement de la veuve Duncan McDonell, 1831; serment d'allégeance prêté par Mgr Lartigue, 1836; relation abrégée des missions du Témiscamingue et de l'Abitibi, 1838; quittance du séminaire de Montréal à Mgr Lartigue et à ses successeurs, 1839; correspondance relative à l'administration des biens de fabriques, aux Irlandais catholiques, aux difficultés entre les Sulpiciens et Mgr Lartigue, à l'érection du diocèse de Montréal et quelques lettres de Mgr Lartigue à Mgr Bourget, 1819-1839. 1 pouce (Volume 3).

Correspondance touchant l'attitude du gouvernement, des Sulpiciens et de Rome vis-à-vis le projet d'érection du diocèse, 1820-1839; lettres d'incorporation du diocèse, 1839; mémoire de O'Sullivan sur certains droits de Mgr Lartigue préjudiciables à la fabrique de Notre-Dame, 1821; correspondance et critiques concernant le pamphlet du curé Chaboillez de Longueuil, sur le gouvernement ecclésiastique du district de Montréal, 1822-1824. 2 pouces (Volume 4).

Correspondance des familles Viger et Lartigue, 1788-1858; notes recueillies par J. Viger sur le recensement de Montréal en 1825; notes secrètes à D.-B. Viger concernant sa mission à Londres, 1828. 1 pouce (Volume 5).

Correspondance de Mgr Lartigue, 1820-1836, et de Mgr Bourget, 1840-1842, avec les évêques de Bardstown, Philadelphie, Boston et New-York, Mgr Poynter et les sulpiciens Bonin, Rocque et Quiblier, lettre de M. Durocher à M. Bonin sur la réticence du séminaire de Montréal à admettre des Canadiens français, 1834. 1 pouce (Volume 6).

Journal de voyage de Mgr Lartigue en Europe, 1819 (2 pouces, Volume 7) et Mgr Bourget en Europe, 1846 (1 pouce, Volume 8).

Lettres personnelles de Mgr Bourget, 1821-1875. Transcriptions, 16 pouces (Volumes 9-17).

Lettres écrites par Mgr Ignace Bourget à son clergé, aux évêques, aux congrégations religieuses, au Saint-Siège, au gouvernement et à des particuliers. On y trouve également quelques mémoires, et une relation d'un voyage en Europe en 1841. On trouvera au début de chaque volume une liste du contenu.

Correspondance diverse, 1821-1891. Transcriptions, 7 pouces (Volumes 18-22A).

Lettres d'officiers du gouvernement à NN. SS. Lartigue et Bourget, 1829-1845; lettre de Grey à Elgin au sujet des allocations aux évêques, 1850; liste des actes de Mgr Bourget déposés au bureau d'enregistrement du comté de Montréal, 1848-1851; requête de l'association de l'école St-Jacques de Montréal à Lord Elgin, 1852. 1 pouce (Volume 18).

Lettres d'officiers du gouvernement à Mgr Bourget, 1846-1858; correspondance relative aux écoles normales, 1828-1861. 1 pouce (Volume 19).

Lettres de J.-E. Devereux à Mgr Lartigue touchant le projet d'éducation du gouvernement, 1838; lettres des gouverneurs et de certaines personnalités politiques aux évêques de Montréal, 1823-1867; correspondance d'officiers du gouvernement concernant l'érection des paroisses, 1832-1863. 1 pouce (Volume 20).

Les mesures linéaires mentionnées dans cet inventaire, en pieds ou en pouces, représentent l'espace que les documents occupent sur les rayons. Quant aux microfilms, le nombre de bobines est indiqué. Ce volume ne couvre que les acquisitions reçues avant le 1er juillet 1973.

PUBLIC ARCHIVES OF CANADA

ARCHIVES PUBLIQUES DU CANADA

MANUSCRIPT DIVISION

DIVISION DES MANUSCRITS

GENERAL INVENTORY - INVENTAIRE GÉNÉRAL

MANUSCRIPTS - MANUSCRITS

MG 17 - MG 21

OTTAWA 1974

Jugements de la Cour du Banc du Roi, 1821-1848; lettres à Mgr Bourget traitant des troubles de 1837-1838, des asiles d'aliénés, des immigrants, des hôpitaux, du recrutement militaire aux États-Unis, de la prison de l'Île-aux-Noix, des sauvages du Sault St-Louis, du pouvoir temporel des papes et des règlements concernant les défilés, 1835-1871. 1 pouce (Volume 21).

Pièces portant sur les troubles de 1837-1838, tirées de la correspondance de Mgr Lartigue, de Mgr Bourget et des paroisses de Ste-Thérèse et de St-Louis-de-Terrebonne; lettres diverses sur la politique, en particulier sur le libéralisme politique, 1871-1891. 3 pouces (Volumes 22 et 22A).

6-1. COMPAGNIE DE JESUS: MAISON GENERALE, ROME

Microfilm, 2 bobines, A-319 et 320. Instrument de recherche n° 289.

Fondée en 1534, la Compagnie de Jésus fut approuvée par une bulle pontificale six ans plus tard. En 1764, les Jésuites durent quitter la France et, en 1773, le pape Clément XIV abolit leur ordre. Pie VII rétablit leur société en 1814.

Microfilmés en 1957 des originaux se trouvant à la maison générale des Jésuites à Rome.

L'instrument de recherches est un répertoire sommaire de ce fonds.

Historia Missionis Canadensis, 1611-1762. Microfilms, bobines A-319 et 320.

Il s'agit de lettres provenant de la série Gallia 109, 110, 110-112, 110-113, conservée à la maison générale des Jésuites à Rome. La plus grande partie de ces lettres, rédigées en latin, fut expédiée par des missionnaires canadiens aux généraux de l'ordre et aux vicaires généraux Schonner, Oliva et Tamburini. Plusieurs ont été reproduites en français par Auguste Carayon, s.j., dans *Première mission des Jésuites au Canada; Lettres et documents inédits* (Paris, 1864). Un certain nombre ont été reproduites dans leur texte original, avec une traduction anglaise, par R.G. Thwaites dans *The Jesuit Relations* (Cleveland, 1896-1901). Quelques-unes ont été exposées en fac-similés à l'Exposition rétrospective des colonies françaises en 1929, et sont décrites dans le *Catalogue illustré* de A.-Léo Leymarie. Enfin, quelques-unes figurent en double dans le fonds Brotier de la province de Paris de la Compagnie de Jésus.

6-2. COMPAGNIE DE JESUS: PROVINCE DE PARIS

Microfilm, 1607-1856, 6 bobines, F-715 à 720. Photocopies, 1607-1856, 8 pouces. Instrument de recherche n° 555.

Microfilmés en 1967 des originaux au séminaire Les Fontaines à Chantilly (Oise).

L'instrument de recherche est un inventaire sommaire des documents microfilmés, avec mention de ceux qui sont publiés.

Fonds des martyrs canadiens, 1634-1649. Microfilm, bobine F-715.

Extraits des dossiers détachés; notices sur les martyrs du Canada; dossier de Saint Isaac Jogues; lettre de Saint Jean de Brébeuf, 1634; notice sur le P. Gabriel Lalemant, martyrisé en 1649; biographie de Saint Charles Garnier par le P. Félix Martin.

Les mesures linéaires mentionnées dans cet inventaire, en pieds ou en pouces, représentent l'espace que les documents occupent sur les rayons. Quant aux microfilms, le nombre de bobines est indiqué. Ce volume ne couvre que les acquisitions reçues avant le 1er juillet 1973.

PUBLIC ARCHIVES OF CANADA

ARCHIVES PUBLIQUES DU CANADA

MANUSCRIPT DIVISION

DIVISION DES MANUSCRITS

GENERAL INVENTORY - INVENTAIRE GÉNÉRAL

MANUSCRIPTS - MANUSCRITS

MG 17 - MG 21

OTTAWA 1974

De la Cathédrale au Village

par JEAN-CLAUDE MARSAN

Entre l'histoire de la construction de la cathédrale Marie-Reine-du-Monde (anciennement appelée Saint-Jacques) et celle qui se dégage jusqu'ici du projet du village olympique, la future Cité-Jardin '76, il existe une troublante similitude. Cette similitude s'avère troublante parce que l'on peut constater dans ces deux projets, qu'un siècle sépare, la même quête d'un prestige illusoire, la même tentative de privilégier les symboles au réel, la même impuissance des élites locales à répondre aux besoins et aux aspirations d'un peuple qu'elles ont maintenu et qu'elles continuent à maintenir dans un sous-développement économique, social et culturel tragique.

L'histoire de la cathédrale Marie-Reine-du-Monde remonte au mois de juillet 1852 alors qu'un terrible incendie, le plus important qu'ait connu Montréal, consuma près d'un quart de la ville de l'époque, y compris la cathédrale St-Jacques et le palais épiscopal. Ces derniers étaient situés au cœur de la ville française, à savoir à l'angle nord-est des rues St-Denis et St-Catherine, à l'emplacement où se trouve aujourd'hui notre église St-Jacques (en attendant qu'elle soit démolie à son tour).

Suite à la destruction de la cathédrale et de l'évêché, Mgr Ignace Bourget (1759-1885), second titulaire du siège épiscopal de Montréal, décida de les reconstruire en bordure est du square Dominion. Il décida, également, que sa nouvelle cathédrale serait une copie, à échelle réduite, de la basilique Saint-Pierre de Rome. Ce choix de l'emplacement et du modèle architectural mécontenta la communauté francophone. Car

le square Dominion se trouvait au sein de la ville anglaise et protestante, endroit à vrai dire peu fréquenté par la population française surtout concentrée à l'est de l'agglomération. Et le modèle choisi n'avait rien à voir avec notre culture et n'y apportait rien, en plus d'apparaître, sur le plan architectural, fort discuté comme l'a souligné avec force Victor Bourgeau, alors l'architecte attitré de Mgr Bourget.

Monseigneur attendit néanmoins son heure, avec l'obstination d'un Irlandais, pour faire accepter à ses ouailles son grand projet. Celle-ci se présenta quelque vingt ans plus tard, en 1871, dans l'euphorie et l'enthousiasme que suscita la levée des zouaves pour aller défendre les états pontificaux contre les visées de l'armée nationaliste italienne. Le sort favorisait particulièrement Mgr Bourget. En effet, quelle plus grande marque d'attachement au Saint-Siège pouvait-il exister que la reproduction sur le sol canadien de la basilique St-Pierre de Rome elle-même? La construction commença en 1875 pour se terminer en 1885. Il en résulta cet étrange monument, d'intérêt historique et de curiosité plutôt qu'architectural, et qui, après un siècle, semble encore hanter le square Dominion comme un amnésique à la recherche de son identité.

S'il est assez apparent que Mgr Bourget, s'inscrivant dans la profonde tradition de l'ultramontanisme de Montmorency de Laval et de ses successeurs, voulait, par ce choix du modèle architectural, montrer l'attachement de l'Église canadienne à l'Église de Rome, le choix de l'emplacement s'explique encore mal aujourd'hui. Il

semblerait que Monseigneur qui était, malgré ses nombreuses qualités, un autoritaire peu enclin à apprécier les opinions contraires aux siennes, à l'exception de celles du Souverain Pontife, ait voulu impressionner les anglophones protestants sur leur propre territoire et proclamer la supériorité de l'Église catholique. Au square Dominion, la copie de la basilique St-Pierre de Rome volait la vedette à la cathédrale anglicane Christ-Church, complétée en 1859 et située tout près, au square Phillips, et s'avérait un investissement architectural sur car jamais les protestants n'oseraient copier ce modèle-là.

Il faut bien se rendre compte que ce que ce rêve d'ignace Bourget a coûté en réalité aux Montréalais canadiens français. En dehors des fonds (un million et demi de dollars, somme impressionnante pour l'époque) et des énergies considérables que cette cathédrale a réclamés, elle n'a jamais desservi adéquatement la communauté française et catholique, étant trop éloignée de ses lieux de concentration. Sans compter qu'elle priva cette communauté d'un puissant élément de cohésion sociale et le quartier St-Jacques d'un pôle de développement qui aurait pu consacrer son destin. Au lieu de devenir le cœur social et culturel de la ville française, comme ce fut dès le début sa vocation, il vivota de projets avortés en projets avortés, dont celui de l'Université de Montréal qui débuta dans ces parages pour ensuite se déplacer vers la montagne.

D'un autre côté, il faut aussi comprendre que Mgr Bourget était un homme de son temps et que c'est le contexte de la société québécoise théocratique

de l'époque qui lui a dicté son rôle de prince-évêque. Mais, depuis cent ans, beaucoup de choses ont changé au Québec et à Montréal. La Révolution tranquille, ce rejeton tardif de l'industrialisation, a disloqué le monolithisme des élites traditionnelles et dilué le monisme de leur idéologie. Elle a amené cette société néo-médiévale à affronter les défis du monde contemporain.

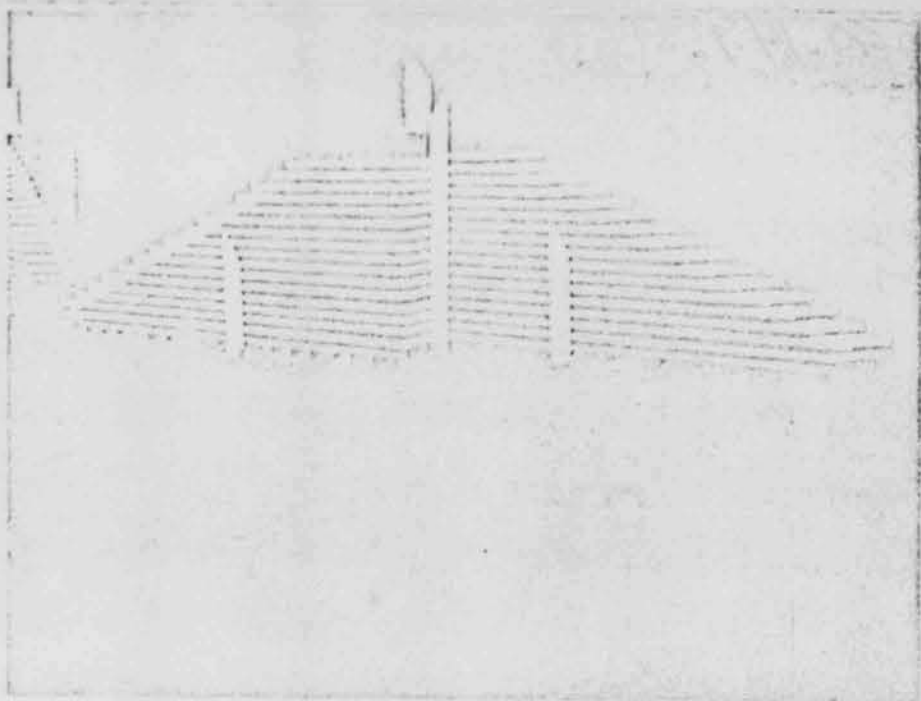
Montréal, également, a beaucoup changé. De la petite, mais remarquable, cité provinciale qu'elle était à la fin du 19^e siècle, elle est devenue une grande région urbanisée, de loin le principal pôle d'urbanisation du Québec, et connaît désormais tous les problèmes inhérents aux agglomérations urbaines de grande taille dans le système économique actuel. Ici, comme ailleurs, on constate que ce type de milieu urbain est complexe, car il est le lieu de condensation, de promotion et d'opposition de multiples acteurs sociaux, et que toute implantation d'équipements sociaux importants réclame d'être soigneusement planifiée. Heureusement, depuis la première guerre mondiale, une science multidisciplinaire, l'urbanisme, nous offre des outils pour réaliser cette planification en fonction des objectifs poursuivis.

Pourtant, si quelque cent ans nous sépare de la construction de la cathédrale de Montréal et si, depuis, notre société a beaucoup évolué, l'histoire se répète bêtement et sans changement dans le cas de la réalisation du village pour les Jeux Olympiques de 1976.

Par le même entêtement irraisonné d'un homme, par la même quête d'un prestige futile qui a présidé au choix du site et du concept de ce village, ce qui aurait dû être l'occasion d'une planification réfléchie basée sur des objectifs sociaux et de qualité de vie ne sera qu'un vulgaire monument répondant aux seuls intérêts d'entrepreneurs tirant leurs profits personnels de l'exploitation de la cité.

Comme dans le cas de la cathédrale, les Montréalais se sont opposés, par le truchement d'organismes communautaires dont le Comité d'habitation du Montréal métropolitain et le Regroupement pour la préservation des espaces verts, à ce projet irrationnel. Des spécialistes de l'aménagement, dont le directeur du Service d'Urbanisme et de l'Habitation de Montréal, s'y sont opposés. Même le ministre provincial des Affaires municipales et de l'Environnement s'y est opposé. Tous pour des raisons bien simples et évidentes: avec le défi que pose la qualité de la vie dans la ville moderne, on ne peut se permettre de dilapider, pour le privilège d'une minorité déjà comblée, les acres d'espaces verts du parc Van, la concentration à haute densité de gens d'une même classe sociale sur ce site mal relié à la trame urbaine ne peut qu'engendrer un ghetto; enfin, connaissant le grand besoin dans notre milieu d'habitations à coût modique, il y a une profonde indécence à ce qu'une administration municipale multiplie des équipements pour le profit d'une classe sociale qui possède déjà une grande capacité et une grande liberté de choix.

Contrairement à Mgr Bourget qui avait pu se permettre d'attendre une vingtaine d'années la réalisation de son rêve, l'administration municipale actuelle est pressée par le temps.



Prête à tous les compromis pour réaliser son rêve, elle s'est livrée pieds et mains liés aux intérêts des entrepreneurs. Avec le résultat que son projet de Cité-Jardin 76, tel que connu maintenant, ne répond même plus aux objectifs qu'elle s'était fixés au départ. Ainsi, par exemple, cette Cité qui devait, par les qualités de son aménagement et de son architecture, attirer des touristes du monde entier, se révèle un alignement de lourdes tours d'habitation, conventionnelles malgré leur forme vaguement pyramidale, mal articulées au sol et d'un pseudo style Miami Beach, en somme un complexe sans grand intérêt architectural, même pour les montrealais.

Ainsi, ce village "sociologique" (selon l'expression de Monsieur le Maire) qui devait constituer un "ensemble urbain d'une variété absolument complète, assurant une présence humaine de toutes descriptions: personnes âgées, familles plus ou moins favorisées, de diverses formations culturelles ou sociales, étudiants spécialisés et aussi familles à revenus plus élevés..."

n'abrètera en définitive que des riches, si ces derniers veulent bien le préférer (ce qui est loin d'être assuré) à des lieux résidentiels alléchants comme les parages de la rue Sherbrooke ouest, du chemin de la Côte-des-Neiges ou de l'île des Soeurs. Ainsi ce développement, qui devait s'autofinancer complètement et être profitable à la municipalité grâce à la formule du bail emphytéotique,



n'a trouvé aucun preneur parmi les entrepreneurs sérieux de notre métropole. Avec les conséquences que ce sont les pouvoirs publics, par l'intermédiaire de la triste SCH, qui garantiront les prêts au détriment d'autres projets à caractère social, que le COJO financera une bonne partie du village, que des astuces juridiques remplaceront le bail emphytéotique, que si les profits des entrepreneurs apparaissent assurés, ceux de la ville sont loin de l'être, surtout lorsqu'elle héritera au bout de soixante-quatre ans d'un ensemble résidentiel désuet et dégradé parce qu'il n'aura pas été renoué entre temps.

Quant aux architectes qui prêtent, avec complaisance, leur concours à la réalisation de ce type de projets d'État pour lesquels ce dernier s'avère ouvertement un mauvais interprète des besoins et des aspirations d'une collectivité, ils contribuent à confirmer ce que plusieurs personnes pensent déjà. Que la profession d'architecture, par la propension de plusieurs de ses membres à ramper devant les gens en place, est en train de devenir une profession de putain. Sans doute ces architectes possèdent-ils toujours les meilleurs arguments pour soutenir leur position: ils ont reçu un mandat, ils ont enfin l'occasion de faire de la bonne architecture, ils seront mieux placés pour défendre les espaces verts, etc. Soyez assurés que ces motivations de dernière heure ne seraient pas si fortes si elles n'étaient stimulées par la perspective d'honoraires alléchants. Soyez assurés que les véritables bénévoles prêts à consacrer temps et énergie à la protection et à la promotion d'une véritable qualité de vie pour tous les citoyens ne se trouvent pas de ce côté-là de la clôture.

La population montréalaise est une population sensée. Elle s'est opposée au rêve de grandeur d'Ignace Bourget comme elle s'est opposée à celui-ci de Jean Drapeau. Si le contexte social de la fin du 19e siècle a permis à Mgr Bourget d'attendre ses fins, il n'y a aucune raison pour que cette fois un projet cent fois plus aberrant soit réalisé. D'autant plus que l'administration municipale actuelle ne peut plus prétendre parler et décider au nom de la majorité des citoyens. Nombreux sont ceux qui lui ont fait savoir, au cours des dernières élections, ce qu'ils pensaient de ses priorités et de sa conception de la qualité de la vie en milieu urbain. Il est encore temps d'arrêter cette folie et des solutions de compromis fort acceptables et décentes s'avèrent encore possibles. Et Montréal s'en portera beaucoup mieux.

La cathédrale de Montréal et son bâtisseur

Monsieur le rédacteur,

Permettez-moi de faire quelques réflexions personnelles en marge de l'article de monsieur Jean-Claude Marsan, dans LE DEVOIR du samedi 30 novembre dernier: "La Ville, de la cathédrale au Village".

Ce n'est pas de mon ressort de parler du Village Olympique, mais je parlerai de la cathédrale et de son héroïque bâtisseur, Monseigneur Bourget. Il est trop facile de juger ses motivations profondes à cent ans de distance et par l'extérieur.

Nous savons par le témoignage de sa longue et fructueuse vie que Monseigneur Bourget était un homme d'une grande foi. Il faudrait d'abord se mettre à son diapason pour pouvoir mieux le comprendre.

C'est sa grande foi en Jésus-Christ et en son Eglise établie à Rome qui lui fit choisir le modèle de sa

cathédrale. Pour Monseigneur Bourget, Jésus-Christ, son Eglise à Rome et son vicaire sur terre ne faisaient qu'un. Quoi de plus naturel et de plus spontané alors, que de vouloir reproduire sur notre sol, un modèle réduit de l'Eglise par excellence de tous les chrétiens, bâtie sur le lieu marqué par le sang de son premier Apôtre?

Le choix du lieu fut le fruit de sa vision prophétique. Il savait que la ville ne pourrait se répandre que vers l'ouest; que la grande agglomération urbaine s'étendrait nécessairement de ce côté là; qu'une grande partie du Québec des deux côtés du fleuve ainsi que les chemins du reste du Canada et des Etats-Unis allaient se retrouver là. Monseigneur Bourget a épousé profondément les pulsations de la vie.

Au coeur de la ville, la cathédrale

atteste fièrement et solidement la présence française et catholique, c'est une perle précieuse dans un écrin de béton.

Venez participer à l'une ou l'autre des messes sur semaine et surtout le dimanche pour vibrer à la présence providentielle de ce haut lieu de prière. Plus et mieux qu'un édifice ou une maison ordinaire, une cathédrale doit se voir par le dedans et par l'esprit qui anime ses occupants.

La cathédrale de Montréal est le siège religieux d'une communauté vivante au coeur de la ville, ouverte largement aux quatre coins de l'horizon.

Venez et voyez...

Mgr André CIMICHELLA,
curé de la Cathédrale
Montréal, le 6 décembre 1974.

HISTORIQUE

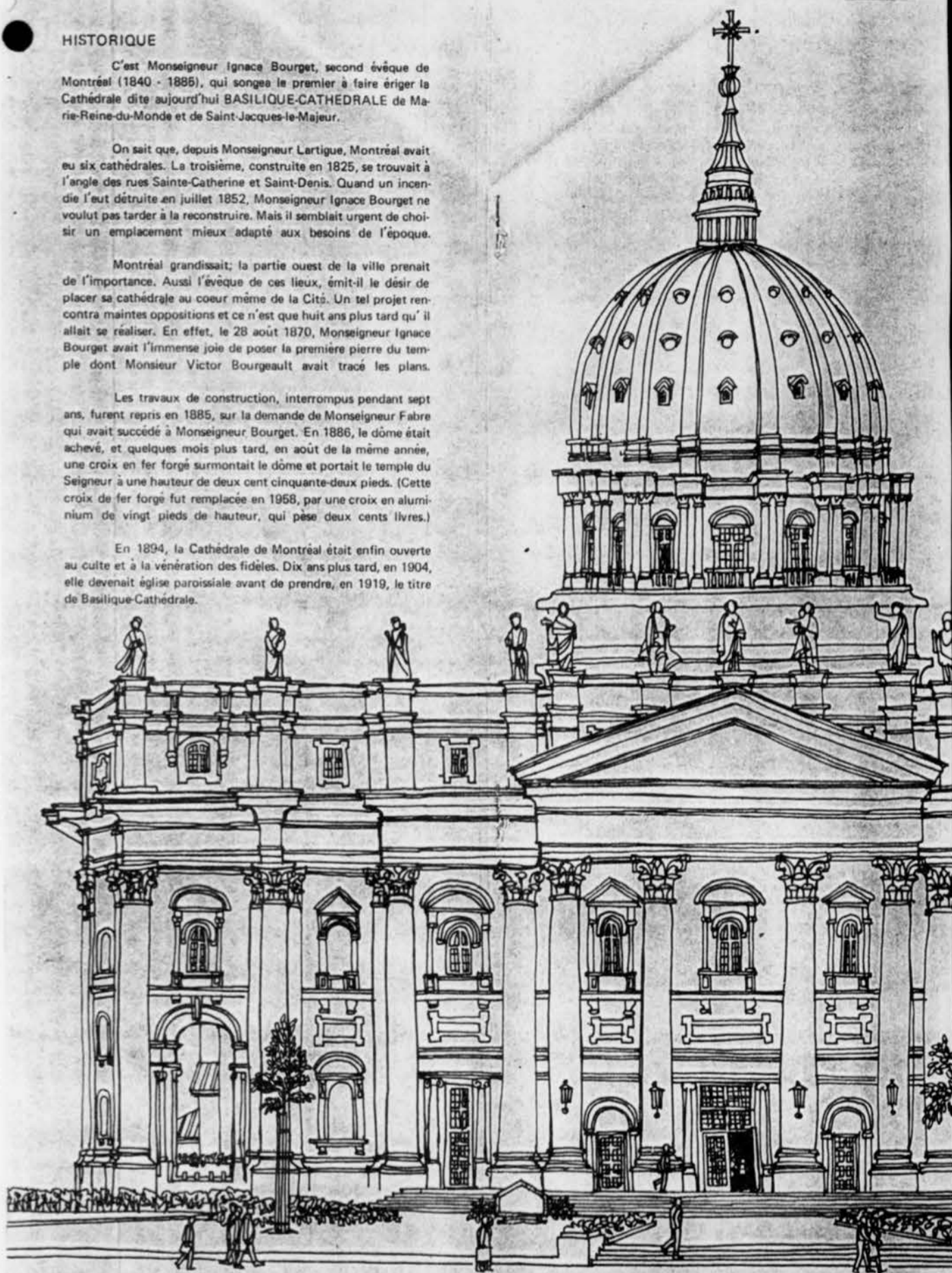
C'est Monseigneur Ignace Bourget, second évêque de Montréal (1840 - 1886), qui songea le premier à faire ériger la Cathédrale dite aujourd'hui BASILIQUE-CATHÉDRALE de Marie-Reine-du-Monde et de Saint-Jacques-le-Majeur.

On sait que, depuis Monseigneur Lartigue, Montréal avait eu six cathédrales. La troisième, construite en 1825, se trouvait à l'angle des rues Sainte-Catherine et Saint-Denis. Quand un incendie l'eut détruite en juillet 1852, Monseigneur Ignace Bourget ne voulut pas tarder à la reconstruire. Mais il semblait urgent de choisir un emplacement mieux adapté aux besoins de l'époque.

Montréal grandissait; la partie ouest de la ville prenait de l'importance. Aussi l'évêque de ces lieux, émit-il le désir de placer sa cathédrale au cœur même de la Cité. Un tel projet rencontra maintes oppositions et ce n'est que huit ans plus tard qu'il allait se réaliser. En effet, le 28 août 1870, Monseigneur Ignace Bourget avait l'immense joie de poser la première pierre du temple dont Monsieur Victor Bourgeault avait tracé les plans.

Les travaux de construction, interrompus pendant sept ans, furent repris en 1885, sur la demande de Monseigneur Fabre qui avait succédé à Monseigneur Bourget. En 1886, le dôme était achevé, et quelques mois plus tard, en août de la même année, une croix en fer forgé surmontait le dôme et portait le temple du Seigneur à une hauteur de deux cent cinquante-deux pieds. (Cette croix de fer forgé fut remplacée en 1958, par une croix en aluminium de vingt pieds de hauteur, qui pèse deux cents livres.)

En 1894, la Cathédrale de Montréal était enfin ouverte au culte et à la vénération des fidèles. Dix ans plus tard, en 1904, elle devenait église paroissiale avant de prendre, en 1919, le titre de Basilique-Cathédrale.



LA BASILIQUE-CATHÉDRALE DE MONTRÉAL ET LA BASILIQUE DE SAINT-PIERRE-DE-ROME.

Monseigneur Bourget qui avait choisi l'emplacement de la Cathédrale de Montréal, en avait aussi lui-même conçu les plans. Il se trouvait à Rome, en 1870, lors du 1er Concile du Vatican; c'est alors qu'il rêva de faire de son église une reproduction, aussi fidèle que possible, de la Basilique vaticane. Il voulait ainsi symboliser l'union étroite de l'Eglise canadienne avec l'autorité du Saint-Siège.

La cathédrale de Montréal reproduit celle de Saint-Pierre de Rome, mais dans des dimensions plus modestes qui réduisent la superficie de sa base au quart de cette dernière. Voici quelques chiffres intéressants:

	Saint-Pierre de Rome	Cathédrale de Montréal
Longueur	700'	333'
Largeur	260'	150'
Hauteur de la Coupole	500'	252'
Diamètre de la Coupole	130'	75'

LA GRANDE NEF:

(Côté de l'Évangile): "Celui-ci --Jacques-- fut l'un des trois apôtres que le Sauveur aime d'un amour de prédilection; il convertit à la foi chrétienne plusieurs habitants de la Judée et de la Samarie. . ."

(Côté de l'épître): "Il en convertit aussi en Espagne; à Jérusalem, il fut condamné à mort, étant le premier des apôtres à répandre son sang pour le nom de Jésus."

LES TEXTES DES TRANSEPTS

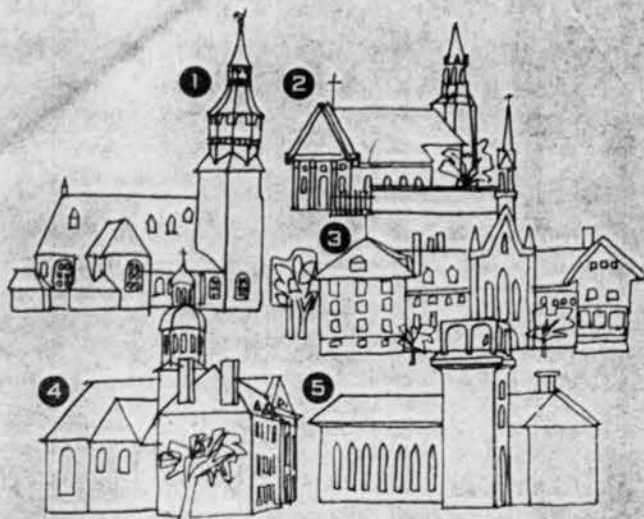
sont empruntés à l'Évangile et ils nous rappellent l'épisode où la mère de Jacques et de Jean demandait à Jésus deux bonnes places pour eux dans son Royaume. Le texte du transept, du côté de l'Évangile, se lit comme suit en français: "Répondant, Jésus leur dit: Vous ne savez pas ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice que je vais boire? Ils répondirent: "Nous le pouvons." Et le texte du côté de l'épître: "Vous boirez mon calice. Quant à siéger à ma droite, il ne m'appartient pas de vous le donner, c'est mon Père qui voit à cela."

LES AUTRES TEXTES

concernant la vocation de saint Pierre, chef des apôtres. A L'INTÉRIEUR DU GRAND DOME: "Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre Elle; et je te donnerai les clés du Royaume des Cieux." DANS L'ABSIDE: "Tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux." -- Paix mes brebis.

À LA BASE DU DOME

un dernier texte à la louange de Dieu: "Saint, Saint, Saint, le Seigneur, celui qui est, qui était et qui vient."

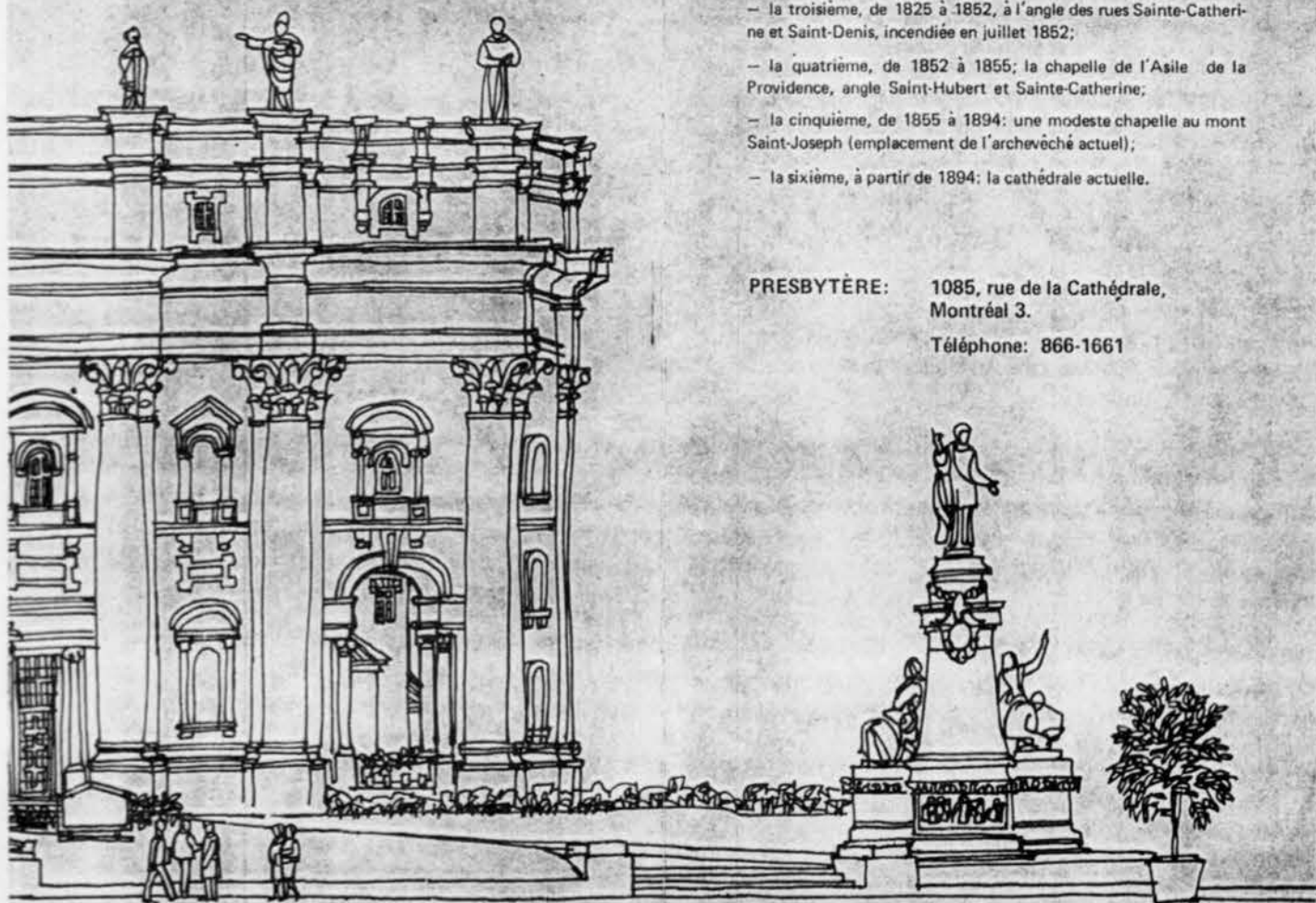


HISTORIQUE

Depuis Monseigneur Lartigue, premier évêque, Montréal a eu six cathédrales:

- la première, de 1821 à 1822: Notre-Dame de Montréal;
- la deuxième, de 1822 à 1825: la chapelle de l'Hôtel-Dieu, à l'angle des rues Saint-Paul et Saint-Joseph;
- la troisième, de 1825 à 1852, à l'angle des rues Sainte-Catherine et Saint-Denis, incendiée en juillet 1852;
- la quatrième, de 1852 à 1855: la chapelle de l'Asile de la Providence, angle Saint-Hubert et Sainte-Catherine;
- la cinquième, de 1855 à 1894: une modeste chapelle au mont Saint-Joseph (emplacement de l'archevêché actuel);
- la sixième, à partir de 1894: la cathédrale actuelle.

PRESBYTÈRE: 1085, rue de la Cathédrale, Montréal 3.
Téléphone: 866-1661



STATISTIQUES:

- Savez-vous que le diocèse de Montréal comptait en 1967:
- 259 paroisses et 12 dessertes
 - 1.511.926 catholiques
 - 49 communautés religieuses d'hommes
 - 88 communautés religieuses de femmes
 - 9 instituts laïques, plus 12 autres en formation

De plus, chaque année, plus de quatre cents se convertissent au catholicisme.

"Je désire que cet édifice, en rappelant ce qui fait la gloire de Rome et de tous les catholiques, soit comme un symbole de notre attachement au Saint-Siège. Je désire que cette église soit une voix qui parle sans cesse à notre population; en lui disant que notre foi est celle de Rome et que notre dévouement à son Pontife doit être sans cesse l'aliment de notre croyance."

(Mgr. I. Bourget)

1 LA CHAPELLE DU SOUVENIR

Quand on pénètre dans la Basilique par la porte centrale, on découvre à sa gauche, une Chapelle dite du Souvenir. On y trouve des reliques et des souvenirs des Zouaves Pontificaux canadiens, dont l'épopée remonte à près d'un siècle.

LES RELIQUES:

Un biographe de Monseigneur Bourget a écrit: "sa piété envers les saintes reliques était la terreur de ceux qui en possédaient à Rome." Voilà sans doute ce qui explique pourquoi nous possédons ici tant de reliques. Plusieurs sont exposées dans cette chapelle. On remarque, entre autres, sous l'autel, un gisant de cire contenant les ossements de saint Zotique, martyr.

LES ZOUAVES PONTIFICAUX

En 1868, le pouvoir temporel des papes était menacé. Victor-Emmanuel, roi du Piémont, envahissait les États pontificaux. De plusieurs pays catholiques, on vit se lever des troupes généreuses qui se portèrent à la défense des droits sacrés de l'Église et de son Chef. La lutte inégale devait se terminer à l'avantage de l'envahisseur; mais, elle permit à des âmes vaillantes d'écrire avec leur ardeur chevaleresque et même avec leur sang, l'une des pages les plus émouvantes de l'Histoire de l'Église au XIXe siècle.

L'honneur revient à Monseigneur Bourget d'avoir inspiré le mouvement d'enthousiasme qui souleva tout son diocèse et permit à 507 valeureux soldats de prendre part à la croisade des Temps Modernes. Leur devise était: "Aime Dieu et va ton chemin"

La Cathédrale est fière de conserver quelques reliques de cette épopée mystique; preuve, plus émouvante encore que les lignes de son architecture, de l'union de notre Église avec Saint-Pierre-de-Rome. Tout d'abord, sur quatre grandes tablettes de marbre, sont gravés en lettres d'or les noms des jeunes Canadiens qui prirent part à la croisade du XIXe siècle. Puis le drapeau du régiment, quelques pièces de l'uniforme des Zouaves, quelques livres de prières leur ayant appartenu, un tableau de saint Jean-Baptiste qui ornait le Cercle des Zouaves à Rome, et enfin un navire en argent, formant lampe de chœur, fac-similé de l'ex-voto que la piété des Zouaves reconnaissants a suspendu à la voûte de l'église de Notre-Dame-de-Bon-Secours.

2 LA BIENHEUREUSE MÈRE D'YOUVILLE CHANTANT LE TEDEUM DURANT L'INCENDIE DE SON HÔPITAL, LE 18 MAI 1765.

L'hôpital brûle. Aux reflets de l'incendie, dans la nuit, semble-t-il, au milieu d'un groupe de malheureux, de vieillards et d'enfants, la Mère d'Youville, la fondatrice des Soeurs Grises, avec auprès d'elle une autre soeur, étend les mains sur ses protégés.



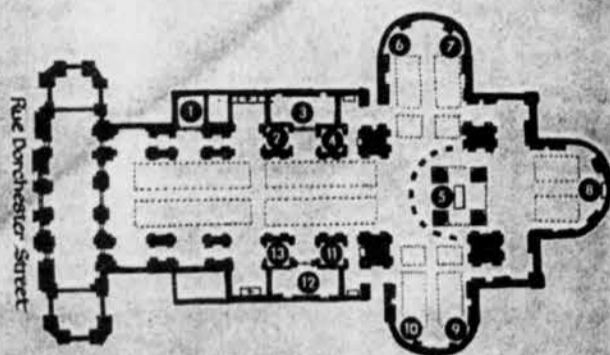
3 LA CHAPELLE MORTUAIRE DES ÉVÊQUES

Elle se trouve à gauche, vers le milieu de l'église. Aménagée au cours des années 1931-1933, elle reçoit la dépouille mortelle des Archevêques et Evêques de Montréal. D'un côté, les Evêques titulaires; de l'autre, les Evêques coadjuteurs ou auxiliaires.

Les murs et le parquet de cette chapelle sont en marbre italien et en mosaïque. Au centre de la chapelle, on remarque le mausolée de Monseigneur Bourget, œuvre d'art exécutée à Rome. Au-dessus de l'autel du fond, un magnifique bas-relief en bronze représente Saint-Pierre-de-Rome.

4 LA BIENHEUREUSE MARGUERITE BOURGEOYS ENSEIGNE PRÈS DES TOURS DU VIEUX FORT DES MESSIEURS DE SAINT-SULPICE, EN 1694.

Au pied de l'une des tours qui ornent, aujourd'hui encore, le terrain des Messieurs de Saint-Sulpice, la Fondatrice des Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame, est assise, à l'ombre des arbres, au milieu de ses chers petits sauvages. Sa figure rayonne la douceur et la bonté. Elle semble réfléchir et prier tout bas dans son coeur.



5 BALDAQUIN DU BERNIN

Sous la coupole, on trouve une reproduction fidèle du célèbre baldaquin du Bernin. Cette oeuvre - (toute de cuivre rouge ouvragé à la main et décoré en feuille d'or) - est due au talent de Monsieur Victor Vincent qui l'a exécutée à Rome en 1900. Elle a été offerte à la Cathédrale par les Messieurs de Saint-Sulpice.

6 LE MARTYRE DES PÈRES BRÉBOEUF ET LAEMANT.

On est au pays des Hurons: les sauvages tourmentent les pauvres missionnaires. Au centre du tableau, on voit le saint Père Bréboeuf, grand et robuste; cet athlète aux muscles solides, dont la tête dépasse celles de tous ceux qui l'entourent, a les mains attachées au poteau; sa figure noble est vivement éclairée par les reflets sinistres d'un bûcher allumé tout près. Trois ou quatre sauvages, à la face cruelle, au sourire satisfait, s'acharnent sur lui.

7 LES TABLEAUX HISTORIQUES

Les arcades du transept et des bas-côtés de la Cathédrale sont ornées de tableaux très intéressants dont les sujets se rapportent à l'histoire de la fondation et de l'établissement de Montréal. Ces tableaux, à l'exception de l'un d'entre eux qui a été peint par E. Laurent et qui a été offert à S.E. Monseigneur Bruchési par le Gouvernement de la République Française, sont dus au pinceau d'un artiste de chez nous, Georges Delfosse. Une légende, placée au bas de chacun de ces tableaux, en explique le sujet historique.

8 STATUE DE MARIE-REINE-DU-MONDE

Au fond de l'Abside, vous découvrez une statue conçue et exécutée par un artiste canadien: Sylvia Daoust. Cette oeuvre représente Marie Reine du Monde, Patronne titulaire de la Basilique-Cathédrale de Montréal.

CATHÉDRALE SAINT-JACQUES

Depuis le 1er Janvier 1955, la Basilique-Cathédrale de Montréal, qui jusque là était placée sous le vocable de Saint-Jacques-Le-Majeur, a pris le nom de Marie-Reine-du-Monde. C'est ainsi que la plupart des textes qui ornent la frise de la nef et des transepts, se rapportent à la vie de l'apôtre Jacques. Voici la traduction de ces textes:

9 CONSÉCRATION DES ASSOCIÉS DE MONTRÉAL À NOTRE-DAME.

Le tableau nous transporte dans la ville lumière. Les dames illustres, les seigneurs, les prêtres, tous ceux qui ont fait le rêve de fonder un établissement dans une Ile du Canada sauvage et de la mettre sous la protection de la Vierge Marie, sont allés au matin du 3e jour de février 1641 entendre la messe à la cathédrale de Notre-Dame de Paris.

Convaincus de la grandeur et de la hardiesse de leur projet qu'on qualifie de "folle entreprise", ils sont venus implorer le secours du Dieu vivant et prier la Reine du Ciel, pour en assurer la parfaite réussite.

10 LA PREMIÈRE MESSE CHANTÉE À LA RIVIÈRE DES PRAIRIES, LE 24 JUIN 1615.

Le Père Jamay, un Récollet, dit sa messe. Au moment de la Consécration, il élève le Calice et le présente à l'Adoration des fidèles. Un autre religieux, le Père Le Caron, tient le bord de sa chasuble; Monsieur de Champlain, le fondateur de Québec, est au centre.

11 LE MARTYRE DU PÈRE NICOLAS VIEL ET DE SON DISCIPLE AHUNTSIC 1634.

C'est le Sault et son blanc bouillonnement d'écume. Dans le canot d'écorce qui descend, au milieu des rapides, trois sauvages à la figure dure accompagnent le Père Viel. Son disciple Ahuntsic, est déjà dans l'eau; l'un des sauvages le repousse avec son aviron. Un autre sauvage s'est saisi du Récollet, et va le précipiter dans les flots.

12 LA CHAPELLE DES MARIAGES

Cette chapelle, récemment restaurée, sert plus spéciale-

ment pour la célébration des mariages. Elle peut contenir soixante-dix personnes.

13 JEANNE MANCE ET LES HOSPITALIERS DE ST-JOSEPH, SOIGNANT LES MALADES 1642.

Nous sommes à la porte d'une modeste habitation à laquelle on accède par des gradins de bois: c'est le premier hôpital de Montréal. Jeanne Mance, qui n'était pas religieuse - (elle est en effet vêtue comme une dame du monde, mais simplement) - reçoit un enfant malade qu'une hospitalière lui amène.

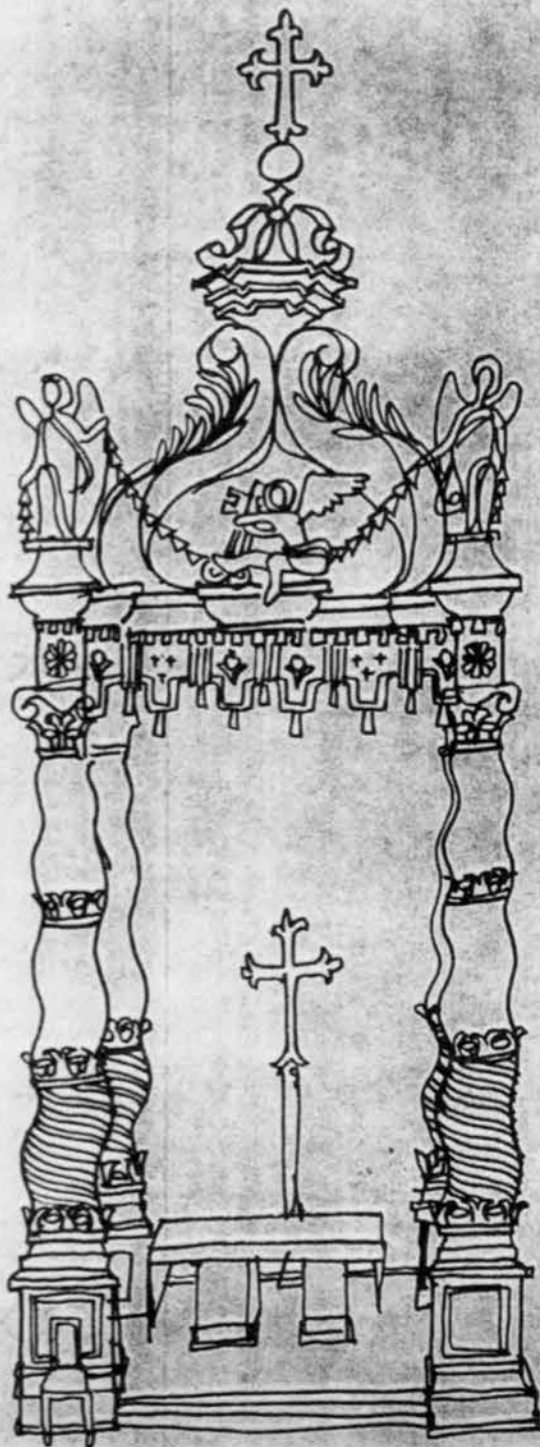
Jeanne Mance est une des fondatrices de Montréal, elle s'est occupée tout particulièrement des malades.

14 BAPTISTÈRE

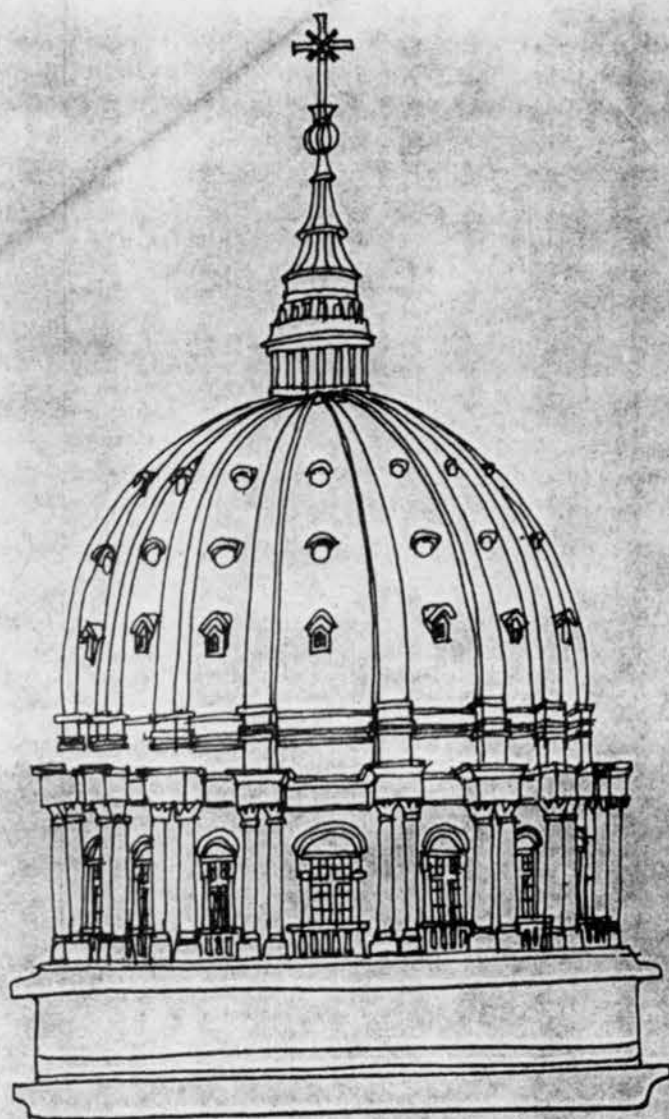
C'est dans cette petite chapelle que sont célébrés les sacrements de Baptême et que sont proclamés les professions de Foi.

RESTAURATION DE LA CATHÉDRALE

Commencée en 1955, cette restauration s'est terminée en 1960. Son Eminence le Cardinal Paul-Emile Léger voulait par là remettre à neuf la Cathédrale et compléter l'oeuvre de ses prédécesseurs, surtout celle de Monseigneur Ignace Bourget. Il offrait ainsi à ses diocésains l'insigne honneur de couronner, par leurs aumônes, le beau geste de leurs pères.



LELYS



BASILIQUE-CATHÉDRALE

MARIE REINE-DU-MONDE ET SAINT-JACQUES-LE-MAJEUR

SIÈGE ARCHIEPISCOPAL

de

Son Excellence Monseigneur

PAUL GRÉGOIRE

huitième évêque, sixième archevêque du diocèse de Montréal.



L'archidiocèse de Montréal fut érigé en évêché le 13 mai 1836, par S.S. Grégoire XVI, en archevêché, le 8 juin 1886, par S.S. Léon XIII.

Opus Dei requiem set

A requiem mass will be celebrated on Wednesday at Mary Queen of the World Cathedral in honor of Monsignor Josemaria Escriva de Balaguer, founder of Opus Dei, who died on June 26 in Rome at the age of 73.

The mass will be celebrated at 8 p.m. by the counsellor of Opus Dei in Canada, the Reverend Louis C. Sastre.

Msgr. Escriva de Balaguer had directed the Opus Dei association since its foundation 47 years ago.

Opus Dei, or the Sacerdotal Society of the Holy Cross and Opus Dei (Latin for God's work), is an association of Roman Catholic laymen and priests whose purpose is to bring religious practice into members' daily lives.



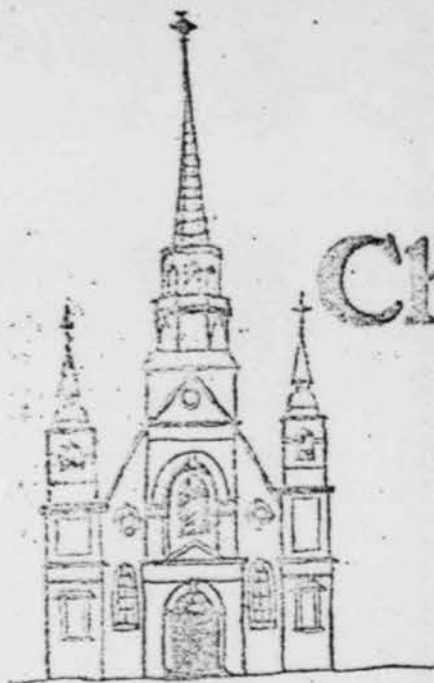
Cathédrale Marie Reine du Monde

Dorchester entre Cathédrale et Mansfield



Cathédrale Marie Reine du Monde

Dorchester entre Cathédrale et Mansfield



By BETTY GUERNSEY
for The Gazette

Montreal inside cut

Churches

"This is the first time I was ever in a city where you couldn't throw a brick without breaking a church window."

So wrote Mark Twain when he visited Montreal in 1831. The remark has been so oft-repeated that Montrealers are probably more familiar with it than with any of Twain's stories of the Mississippi. The irony, however, is that Twain (in real life, Samuel Clemens), spent the early part of his career as a pilot on a Mississippi riverboat, during which time he memorized every inch of the river between St. Louis and New Orleans.

From the riverboat he would have seen churches such as the Old Cathedral in St. Louis, rebuilt in 1834, the oldest cathedral west of the Mississippi, just a few feet from its banks; plus the churches — and synagogues — of Memphis, Natchez, and all the settlements straight down to New Orleans, where among many stands the Cathedral of St. Louis King of France, built in 1784 and remodelled in 1850.

What impressed Twain, though, was the number of churches in Montreal, and there's no denying we have them by the hundreds. Nearly all of them are interesting. Many are exceptionally beautiful. And Montrealers are largely unaware of them. So, in honour of Lent, we start with a group of the city's most beautiful Roman Catholic churches. The best way to see them is to visit one every Sunday. (Or keep the list handy for visitors. Every one of these is worth writing home about.)

Notre Dame Church, Place d'Armes, dates to the founding of Ville-Marie in 1642, although the existing church was built between 1823-29 — by an Irish Protestant architect from New York, James O'Donnell. Neo-Gothic in style, it is easily the most beautiful church in Montreal, with an interior designed by Victor Bourgeois; carved wooden statues by Philippe Hébert; fourteen stained glass windows executed in Limoges, France, depicting the history of Montreal; a chapel decorated by Ozias Leduc; and a Casavant organ, considered one of the finest in the world. The Sacred Heart Chapel, used for weddings and special functions, is particularly lovely.

Notre-Dame-de-Bonsecours, the "Sailor's Chapel," 400 St. Paul E., dates to 1657, when it was built for Marguerite Bourgeoys, founder of the Congregation de Notre-Dame. Destroyed by fire, it was rebuilt in 1722. Note the lamps shaped like ships, placed by early sailors in thanksgiving, and the gilded statue of Our Lady with her arms outstretched over the harbour. You can climb to a tower just under the statue for a spectacular view of the St. Lawrence.

Cathedral-Basilica of Mary Queen of the World and St. James the Greater, Dorchester at Mansfield, is Montreal's sixth cathedral, built between 1870-94 as a half-scale model of St. Peter's in Rome, according to the wishes of Mgr. Ignace Bourget — despite the initial reluctance of the architect, Victor Bourgeois. Of particular note are the Chapel of the Zouaves, and the statues on the roof of the thirteen patron saints of the parishes of the diocese. Former bishops and archbishops of Montreal are buried in one of the chapels.

St. Patrick's, 480 Dorchester W., Montreal's oldest English-speaking congregation, dates from March 17, 1847. A magnificent neo-Gothic structure with Roman influence, it has Celtic crosses of Ireland emblazoned on each side of the altar, shamrocks, fleurs-de-lis, statues to St. Patrick and a replica of Michaelangelo's Pietà. Note the pew of Father of Confederation D'Arcy McGee (240), and plaques on either side of the entrance, telling the story of the chimes.

St. Joseph's Oratory, 3800 Queen Mary, was built between 1904-37. Especially inspiring from the outside, the Shrine — a monument to the faith of Brother André of the Congregation of the Holy Cross — can be seen for miles. "Musts" include the original chapel; Brother André's tomb and museum; the Votive Chapel with hundreds of canes and crutches left by pilgrims; the magnificent Von Beckerath organ in the ultra-modern Basilica; the Carillon; and the mountain-side stations of the Cross.

Sulpician Chapel, Grand Séminaire, 2065 Sherbrooke W., dates from 1905, although the Séminaire itself was rebuilt in 1857 on the site of an older structure.

The work of John Ostell and J.O. Marchand, it is unique and breathtakingly beautiful, with stylized floors of Caen stone and marble, and carved wooden stalls along the sides. Take a good look at the beamed roof, and grand details of the sanctuary.

La Visitation, 1347 Goun E. built by the Sulpicians in 1751, was enlarged by John Ostell in 1850. One of the loveliest churches in Montreal, it contains works of Quebec's most outstanding religious craftsmen of the 18th and 19th centuries, including Philippe Liebert, Louis Quévillon and Fleury David. In front stand statues to the Recollet missionary Nicolas Viel and his Huron convert Ahuntsic, drowned in 1625.

Ste. Genevieve-de-Pierrefonds, on Gouin W., in the old village of Ste-Genevieve, is hard to reach by any mode of transportation other than car, but well worth the trip. Begun in 1849, it is considered a brilliant example of the classical style of its architect, Thomas Baillargé. Both the facade and the gorgeous interior were restored in the early 1900's.

Hôtel-Dieu Chapel, Pine at Ste. Famille, dating from 1859, is held by some to be the masterpiece of Victor Bourgeau (who constructed 22 churches and decorated 23 others). The simple grace and elegance of this Italian Renaissance chapel defies description. The walls are white with gold trim; beneath the magnificent decorated dome is a simple altar.

Le Gesù, 1202 Bleury, was built in 1864-65 in Renaissance style for les Pères Jésuites. Much of the interior is trompe-l'oeil, but extremely impressive. Of special note is the statue of Notre-Dame-de-Liesse (one of two existing copies), a favourite devotion of the Kings of France, reputedly brought from Egypt by the Crusaders; many statues of the saints of France; and the Shrine of North American Jesuit Martyrs.

St. Pierre Apôtre, 1201 Visitation, built by Bourgeau for the Oblate Fathers between 1851-53, is a chef d'oeuvre in neo-Gothic style, with a strong single spire and flying buttresses, supposedly of English inspiration. The twenty-two stained glass windows are spectacular, and at the rear of the church is a statue of St. Peter, similar to the one in Rome, with his right toes rubbed down.

Notre-Dame-de-Grâce, 5319 N.D.G. Ave., a Dominican monastery, was built in 1853 by John Ostell. Its fascinating rococo exterior and bell tower are the original, although the statue of the Virgin and child over the door was done in 1933, and the interior has been almost entirely stripped. Note AVE MARIA GRACIA PLENA DOMINUS TECUM in gold lettering around the outside. Jacques Viger, Montreal's first mayor, was buried in the crypt in 1858.

Notre-Dame de Lourdes, 430 Ste. Catherine E., dates from 1876. A shrine devoted to Our Lady of Lourdes, it was designed in a combination of Romanesque and Byzantine styles by Napoléon Bourassa (father of Henri). From the outside it looks particularly Byzantine, above the altar in the predominantly-blue interior is a statue of the Virgin by Philippe Hébert.

St. Enfant-Jésus du Mile End, 5039 St. Dominique, dates from 1857, although it was enlarged by Joseph Venne in 1898. Almost Italian Baroque, its exterior resembles a wedding cake, festooned with trumpeting angels, scrolls, and cherubs. If you look up under the portico you'll see stone carvings of the graces. Its Sacré-Coeur Chapel boasts frescoes by Ozias Leduc.

St. Michael's and St. Anthony's, 105 St. Viateur W., looks very Eastern, with its minaret-like tower and ornate copper dome (painted inside by Nincheri). Built in 1915 as an Irish parish, it is now run by Polish Franciscans. Its marble walls are from Verona, and during the day the light pours in through magnificent green and orange stained glass windows.

St. Leon de Westmount, 4311 de Maisonneuve W., built in 1901, is one of Montreal's most underrated churches. Joyous and extroverted, yet in exceedingly good taste, it has stained glass windows and frescoes in warm, vivid colourings by Guido Nincheri; alabaster confessionals; carved wooden doors; and inlaid marble lions at both ends of the crossing.

The Ascension of Our Lord, Sherbrooke W. at Clarke, begun in 1925, is neo-Gothic, with the stark richness of a 13th-century Belgian monastery. Restrained yet extremely beautiful, its stations are almost like Byzantine icons, and the leaded screen glass at the back is an unusual feature.

La Madonna della Difesa, Daste at Henri Julien, built in 1919, is the official parish of Montreal's Italian community. Roman in style, its interior is a true work of art, covered by frescoes of Guido Nincheri — the most famous of which include a painting of St. Giuliana Falconiere, and its dome, executed in 1933, depicting Benito Mussolini on horseback just a few feet away from Pope Pius XI.

The tombs of the bishops

Strangely little known in Montreal are the tombs of the bishops. Yet the chapel of the tombs is one of the most magnificently solemn spectacles in Montreal.

You will find it in the Cathedral-Basilica of Mary Queen of the World and St. James the Greater — the vast building that raises its dome on Dorchester Boulevard, alongside Place du Canada. If you go up the eastern aisle, about half-way between the Dorchester entrance and the main altar, you will come upon high grided gates.

Peering through the bars of the grill you will see the chapel where the Roman Catholic bishops, and archbishops, and auxiliary (assistant) bishops lie buried. All the bishops are within this chapel-tomb, even back to Mgr. Jean Jacques Lartigue, who died more than a century and a quarter ago.

Bishop's sarcophagus

The splendor of the chapel is the colored Italian marble and mosaics of its floor and walls. The brilliant lighting of the chapel dazzles from the marble. Across the centre of the floor is the sarcophagus of Mgr. Ignace Bourget, with his recumbent figure in bronze lying on top of it.

Not many such majestic tombs are to be found in North America. The sarcophagus, with the recumbent figure, is in a tradition of venerated burial coming out of the Middle Ages and glorified by the artistry of the Renaissance. This tomb of Bishop Bourget has all the awesome composure, the timeless dignity of the Sleep of Death.

The other bishops of Montreal lie entombed in the walls of the chapel, behind marble slabs on which their names have been engraved — the bishops in one wall, the coadjutor bishops in the other.

The place of supreme honor in the chapel has been given to the tomb of Bishop Bourget. The Cathedral-Basilica is his creation, almost an act of his will. He is buried in his own achievement — the great building he erected not for his own time, so much as in defiance of his time, for the future's sake.

Fire from a forge

Bishop Bourget faced an agonizing decision in 1852. The old cathedral had stood on St. Denis Street, on the east side, a little above St. Catherine Street. In July of that year the bishop was on a tour of the country parishes of his diocese. That summer was hot and parched; even the winds seemed to be only heat in movement, bringing no relief.

On the Thursday morning of July 8 the chimney of a forge took fire, on St. Lawrence Street, between St. Catherine and Dorchester. Sparks settled in a little granary of hay in the neighborhood.

This was a district of wooden houses, all baked dry by the sun. "The flames," says an old account, "fanned by a very strong westerly wind, rushed from street to street and from house to house like water pouring down a rapid."

The cathedral on St. Denis Street was in the path of the fire. The priests prayed that it might be spared. They tried to defy the flames by stretching themselves full length on the street leading to it, as if their presence and prayers could work a miracle, and turn the flames aside. But the cathedral was engulfed. It sank into ruins.

Bishop Bourget hurried back from the countryside. He worked hard to relieve the losses and sufferings of the people left homeless. But as the months went by the question of a new cathedral had to be settled.

The evident wish of the people was that the cathedral should rise from its ruins; it should be rebuilt on the same site. St. Denis Street was then at the centre of the Roman Catholic Church population of Montreal; it seemed the logical location.

Unpopular decision

Bishop Bourget took a radically different view. The erection of a cathedral for the diocese should not be determined by the needs of the moment. It should anticipate the needs to come.

To the astonishment of his people, and to their resentment, the bishop announced his intention. He would raise the new cathedral far away from St. Denis Street. He had selected a site near the western limits of Montreal.

Opposition was encountered at once. Two leading Roman Catholics went so far as to declare that they would not give a cent to construct a cathedral in a spot so outlandish. The west end was the Protestant end. The bishop seemed to be deserting the Catholics to raise his cathedral among the Protestants.

Inevitably, Bishop Bourget believed, the city would move to the west. The Roman Catholics would follow the trend. The new cathedral would be found in years to come at the very heart of the city, where it ought to be.

The strength of will of the bishop (the same strength of will that marked his entire administration) was seen in his insistence on the western site. He knew he was making himself unpopular. But popularity should not be a bishop's main concern.

"I do not have to tell you," he said, "that it has cut me to the quick to disappoint, as I have done, the desire of the people. I will only observe that if I have any popularity left in this city, I will risk it all for a cause so sacred . . ."

He meant business

Bishop Bourget wanted to show that he meant business — that no amount of pressure would make him change his mind. His old bishop's palace on St. Denis Street had been destroyed in the fire of 1852, along with the cathedral. He proceeded to erect his new palace close to the intended

site of the new cathedral. This is the same building — the plain, tall brick building, facing La Gauchetière Street, just below the Cathedral-Basilica.

The bishop realized that the ambitious size of his plans, and the opposition to them, would long delay their realization. He needed some temporary cathedral. For this purpose he built a little red brick cathedral, just to the west of his palace, alongside Cathedral Street. The palace and the little temporary cathedral were both completed in 1855.

A wooden cross was erected in the fields below Dorchester Street, to mark where the new cathedral would one day stand. But years passed; little was done.

The cornerstone was not laid till 1870. By 1878 the outer walls were finished and the pillars of the nave. The circular inner walls arose, ready to support the dome. The first arch of the facade was in place.

But an economic depression in Canada brought all work to a standstill. Years passed. The scaffolding and the cranes stood unused. Snow drifted through the unfinished building, as though it were already a ruin.

In these disheartening conditions the bishop's health crumbled with old age. He retired from the bishopric. He went to live in seclusion at Sault-au-Récollet. Great progress had been made in the Diocese of Montreal under his administration. But he had left a great debt.

This debt, and his unfinished cathedral, troubled his mind, even in the countrylike quietude of Sault-au-Récollet. With the consent of his successor, Mgr. Edouard Fabre, he came out of his retirement to tour the parishes, raising money. He was an old man, and sick, and the rough country roads were hard on him. His tour (interrupted by a bout of pneumonia went through 50 parishes. He raised \$100,000.

As age crept on, and his feebleness increased, the question of his burial arose. They asked if they could honor him with burial in the new cathedral. Why bury me, he asked, in a cathedral that I could not finish?

He consented in the end, only if the remains of his predecessor, the first bishop of Montreal, Mgr. Lartigue, shared the same honor with him. He had been Bishop Lartigue's secretary and chief assistant, and had been devoted to him.

Bishop Bourget died at Sault-au-Récollet on June 8, 1885. The body was brought into Montreal for the service at Notre Dame Church in Place d'Armes. As the funeral procession moved to Dorchester Street it paused on Notre Dame Street, at the chapel of Notre Dame de Piété, to receive the remains of Bishop Lartigue, which had been buried there in earlier years.

Cathedral burial

The vast new cathedral on Dorchester Street still stood gauntly unfinished. But the part of the crypt had been completed. There the bodies of Bishop Bourget, and his predecessor, Bishop Lartigue, were buried in iron coffins.

Bishop Bourget over the years had overcome his unpopularity. He had come to be regarded by many as a saint. As his body lay in state before the burial many devout Catholics had torn away fragments of his episcopal robes, as precious relics, or had touched him with their rosaries or medals, to make them more sacred.

Bishop Bourget had died with his new cathedral unfinished. But the building modelled after St. Peter's in Rome, though on a reduced scale, was finished nine years after his death. It was opened for worship in 1894.

Over the years the foresight of Bishop Bourget in planning so magnificent a cathedral on so central a site, seemed to call for some special honor. From 1931 to 1933 work was carried out to construct a new tomb for the bishop. His iron coffin was brought from the crypt and his remains were reinterred in the sarcophagus.

His wish that he should share the honor of cathedral burial with his predecessor was now amplified by including tombs for all the bishops in the same chapel. Even a bishop who had died far away (as was the case with Bishop Charbonneau, once Archbishop of Montreal) was brought back for burial.

The fullness of time

The whole Cathedral-Basilica is Bishop Bourget's real monument. When he confronted the angry people of his diocese in the 1850s, to tell them he would build the new cathedral in the far western end of the city, Bishop Bourget had said:

"And in effect, I have exposed myself to the grave disadvantage of having against me the majority of the citizens — my good neighbors and my best friends. I am resigned to all that, because I have the intimate conviction that in the fullness of time I will be understood."

In the 1950s, a century after Bishop Bourget's courageous decision, Cardinal Léger said:

"Bishop Bourget was not a man to make hasty decisions that brought only a partial solution to a long-range problem... And it was this that inspired him to erect his cathedral in the very centre of the future metropolis of Canada... And this is so true today we would have had to build one at the same spot, were it not already found there."

This bishop of the 1850s, who had the intimate conviction that he would be understood in the fullness of time, lies in the cathedral he planned but never lived to see completed. The future he served has honored him with one of Canada's most magnificent tombs.



carrefour

Est-il vrai que c'est le service des incendies de MONTREAL qui a donné ordre de démolir la crèche de la cathédrale? Elle devait rester en place jusqu'en septembre prochain. Faite surtout un plâtre, elle était moins emflammable que celle de l'an dernier qui l'était en carton. Et puis il y a bien des églises qui ont leur crèche. Faut-il désormais les interdire?

Statues, children and "Holy Joe"

This morning we have three different topics.

The first is John Collins' sketch — the statues atop the portico of the Cathedral-Basilica of Mary Queen of the World and St. James the Major, on Dorchester Boulevard, at the corner of Cathedral Street.

Two errors are commonly made about these statues. First, they are often assumed to represent Christ and His Apostles.

This error has been natural, as the statues are 13 in number. Moreover, this cathedral in Montreal was planned as a replica, on a reduced scale, of St. Peter's in Rome. Above the portico of St. Peter's are colossal statues of Christ and the Twelve Apostles. It was easily assumed that the same plan had been adopted in Montreal.

The thirteen saints

Actually, the statues represent various saints of the Church of Rome: they were gifts to the new cathedral by parishes in the archdiocese of Montreal. The central figure is St. James the Major, after whom the cathedral was named.

From east to west the statues represent St. Anthony of Padua, St. Vincent de Paul, St. Hyacinthe, St. Thomas Aquinas, St. Paul, St. John, St. James (in the centre), St. Joseph, St. John the Baptist, St. Patrick, St. Ignatius, St. Charles Borromeo, and St. Francis of Assisi.

There is another common error concerning these statues: they are assumed to be bronze. This error is not only often said; it is often written. Even Dr. W. H. Atherton, in his history of Montreal in 1914, wrote of the "thirteen bronze statues."

The statues are not bronze at all. They are wooden. The wood carver, Gratton of St. Hyacinthe, made them all.

Wooden statues would likely have rotted away by now, in a position exposed to the full harshness of Montreal's weather. They have been preserved all these years by being covered with tin.

Only gradually were the statues placed in position. Delays are probably explained by the different times when money was raised from the parishes. The woodcarver, too, had a nearly overpowering assignment.

As completed, the statues appeared on the portico. Eight years (almost exactly) passed between the placing of the first statue in October, 1892 and the last, in October, 1900.

These statues have been atop the portico for more than three-quarters of a century. Encased in their tin coverings, Gratton's wood sculptures have lasted well. They have, however, been vulnerable to lightning. One of the statues was struck in the 1930s. The head was torn from it. It was repaired; no sign of damage is visible.

Days before smog

Many readers of this column will remember the series of vivid reminiscences of Montreal, as it was about the turn of the century, contributed by Mrs. A. R. Cole of Falmouth, Maine, during the spring and summer of last year.

Mrs. Cole, before her marriage, was Miss Alison Aird, one of the four daughters of James Aird, Secretary of the Bank of Montreal. The Aird family house was in a four-storey terrace on Peel Street, a little above Sherbrooke.

Mrs. Cole has very kindly contributed a few more reminiscences of her girlhood in Montreal. Here is what she has written:

In 1906 I was just beginning to know my Montreal. I was nine or ten years old — a long time ago! — but my memories are vivid.

The sounds, the smells, the pace of life were all so completely

different from now-a-days. There were very few automobiles and, in winter, practically none. So the streets, lined on either side with high snowbanks, were allowed to keep their white covering for the runners of the carriages and delivery wagons — for all the shops delivered in those days.

So we had no smog — no reek of gasoline — no screech of tires. Instead we heard the jingle of sleighbells and the clip clop of horses' hoofs.

Along the streets were horse watering troughs and cab stands. Our favourite was at the entrance to the McGill gates on Sherbrooke Street. As often as we could, we took our walks in that direction, fed the horse's sugar lumps from our trembling little paws (a horse is very big when one is very small!) and made friends with the cabbies as the drivers of both cabs and sleighs were indiscriminately called.

There were occupations in those days that have vanished with the birth of modern inventions. So you remember Robert Louis Stevenson's "Leary"? We had our lamplighter too. We were allowed to play on the street in the evenings after our school room supper until the lamps were lit. All the neighbouring children on Peel Street joined in games of "Still Pond" no more moving, "Statues," "Twenty Steps," etc.

But, as soon as dusk fell, the first gas jet was lighted at the foot of the street and we were supposed to go in and do our homework. But we couldn't bear to — we gathered on our front steps as Leary lit light after light, until there was a chain of little bright stars all the way up the steep hill. Another familiar sight that has disappeared since the dusty streets were replaced by macadam was the watering cart. The ungainly vehicle would plod slowly down the middle of the road, spraying water from its rear to "lay the dust." It was followed by small urchins who darted gracefully under the cooling fountain on the hot summer days.

A great friend of ours was the Hurdy Gurdy Man. We'd hear the strains of "Nelly dear, I hate to leave you" or "The Last Rose of Summer" and we'd dash out to welcome him and admire his monkey, so beautifully got up in his little red jacket and pillbox — like the lad who called for "Philip Morris" years later. We'd dance to his squeaky music and put money in the monkey's cap.

The Hurdy Gurdy man

Then, on high days and holidays, Mr. Kavanagh would prop his barrel organ by its one leg against a tree, tie his monkey (I'm sure his name was Jocko) to it and proceed up the street, ringing doorbells and presenting a very much the worse for wear card to whomever answered the door.

Mother always had his envelope ready for him. One day he received his envelope but he didn't leave. He shuffled uncomfortably on the doorstep: "May I have my card back?" It was his one and only, inscribed "Mr. Kavanagh presents his compliments" and had done duty for many years. He simply could not part with it.

We were all omnivorous readers and spent hours in the old McGill Library. Every day one of us had to trudge thro' the lane separating Peel Street from McTavish and select two books for my Father from the "front shelves." There we were allowed by the kind librarian, Mrs. Cook, to penetrate into the stacks, where we revelled in browsing among the rows of books.

We loved our E. Nesbitt, our Louisa M. Alcott and such suitable books but we invariably brought home books that were "too old for us." I remember struggling through a book by Dorothy Richardson — a "stream of consciousness" novel. I didn't understand a word of it but it gave me a sensation of pleasure — just the flow of words and the lack of punctuation!

There were no paperbacks in those days and had there been, our allowances wouldn't stretch to them but there were magazines — and such magazines! The Strand, the Windsor, Blackwood's, the Bystander and The Illustrated London News.

Their Christmas numbers were really glorious, and various of their pictures were framed. I remember for years I gazed at

"Bubbles" and other Edwardian works of art hanging on my nursery walls. Of course we took St. Nicholas and great was our pride and joy when my sister, Esther, had a "piece" printed in the Young Contributors column.

He was called "Holy Joe"

We have space for one more topic this morning. And that is "Holy Joe."

They called him "Holy Joe." And holy Joe was. His real name was Joseph E. Dutton. He was a captain of the Allan Steamship Line, sailing out of Montreal, in Victorian days. For a great many years, he was captain of the Sardinian.

Holy Joe was known as "an excellent sailor." Passengers who sailed with him were in good hands. Not even the loss of a rudder, or an explosion of coal gas prevented him from bringing his passengers safely to shore.

But Holy Joe was not concerned only with the bodily safety of his passengers and crew. He had a concern, even more dedicated, to the safety of their souls.

On the ocean he knew he had a hold on passengers and crew alike. They were not his prisoners, but still, in a sense, they could not escape. They were on his ship; he was the captain; and on Sundays, as well as at other times, he preached to them, and prayed for them.

Capt. Dutton was well known to James Croil, a lay official of the Presbyterian Church in Canada. Croil had often sailed in ships under his command.

"Dutton was a clever, well-read man," said Croil, "and a born preacher. When he had on board some eighteen clergymen going to the meeting of the Presbyterian Council at Belfast, he came into the saloon on a Saturday evening, and coolly announced that if they had no objections, he would conduct the Sunday service himself. And preach he did. He had the whole Bible at his finger-ends. I recall at least one voyage when he personally conducted three religious services daily."

Holy Joe did not always claim precedence over clergymen in conducting services. Sometimes, if he had a clergyman aboard, he was prepared to share the duties and work as a team.

In 1866 a Methodist minister, Rev. James Shaw, was a passenger on the Sardinian. On the first Sunday at sea the captain read prayers in the morning, then the minister preached. At night the captain preached to the sailors in the fore-castle, while the minister preached to the passengers in the cabin.

On a weekday they collaborated in conducting a temperance meeting for the steerage passengers. Rev. James Shaw wrote: "The Captain gave an excellent address, after which I followed. A few signed the pledge — all appeared pleased. In the intervals the Captain sang temperance songs, and played his harmonium."

Baptizing six sailors

No one present in Montreal's Olivet Baptist Church ever forgot his decisiveness. He himself was baptizing six of his sailors by immersion. "A square-built, powerful Christian," he collared his men and submerged them without a moment's hesitation.

One eyewitness says that he "gave each of them in turn such a drenching as they will remember for a long time, and all with the greatest reverence."

Though a man of extraordinary strength and energy, Holy Joe died while still in his fifties. An attack of Bright's disease carried him off on July 6, 1884.

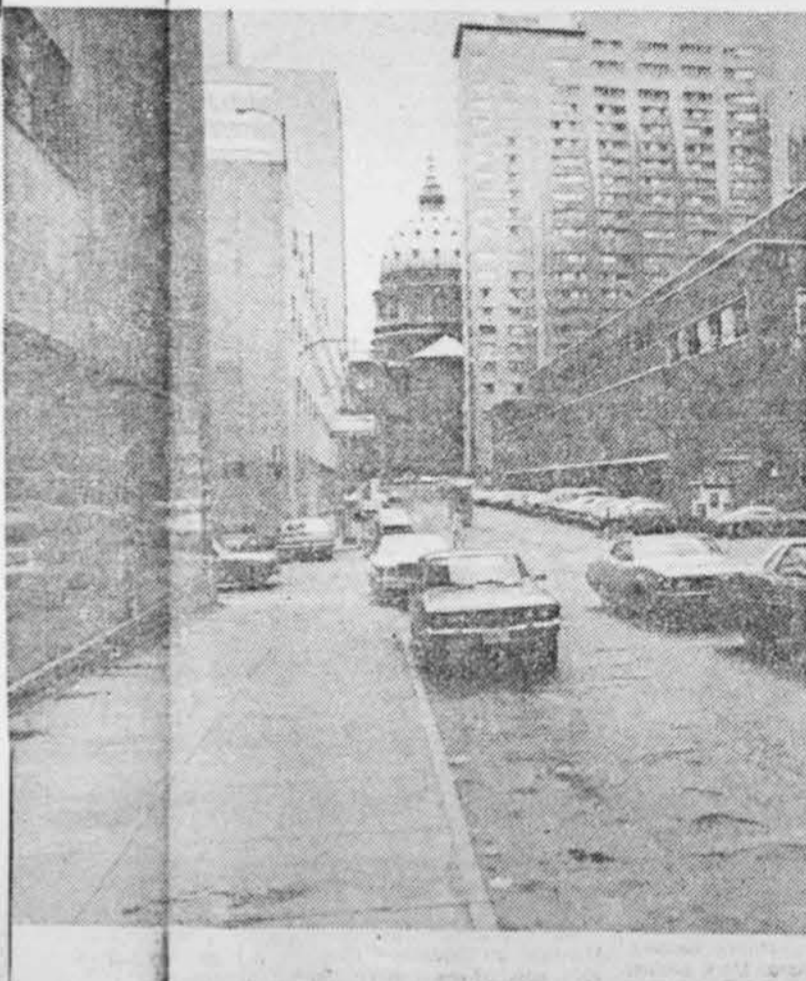
He was not buried at sea. His grave is in Mount Royal Cemetery. The inscription on his monument ends with a scriptural text from 1 John iii. 2: "Now are we the sons of God. . ."



Montreal's changing face — No. 87

Modern concrete buries an elegant estate

- Here is the 87th in a Saturday series showing in graphic fashion the changing face of Montreal.
- Star staff photographer Paul Taillefer has gone back to the exact spot to duplicate the views as they appear today.
- This week's scene spotlights Belmont Street, looking west from University Street.



THEN: As recently as the early 1930s, when the older photograph was taken, the Dominion Square-Dorchester-University Street area in downtown Montreal was still very much a residential one.

But it was around this time that the task of demolishing the stately old homes in Belmont Park, as the once-exclusive section of Montreal was known, began.

In a comparatively short time, the buildings and trees were to be removed and the ground excavated as far as the level of the CNR tunnel tracks.

Then, the work of building the new CNR terminal station would begin.

Elegant homes of varied architecture dominated the district. But the foremost landmark was St. James' Roman Catholic Cathedral.

The cornerstone of the cathedral was laid in 1870 and construction was finally completed in 1894.

The scene in the older picture depicts one of several dirt roads, which generally ensured privacy for the area's residents.

NOW: Time has wrought great change on Belmont Street, but not a total one.

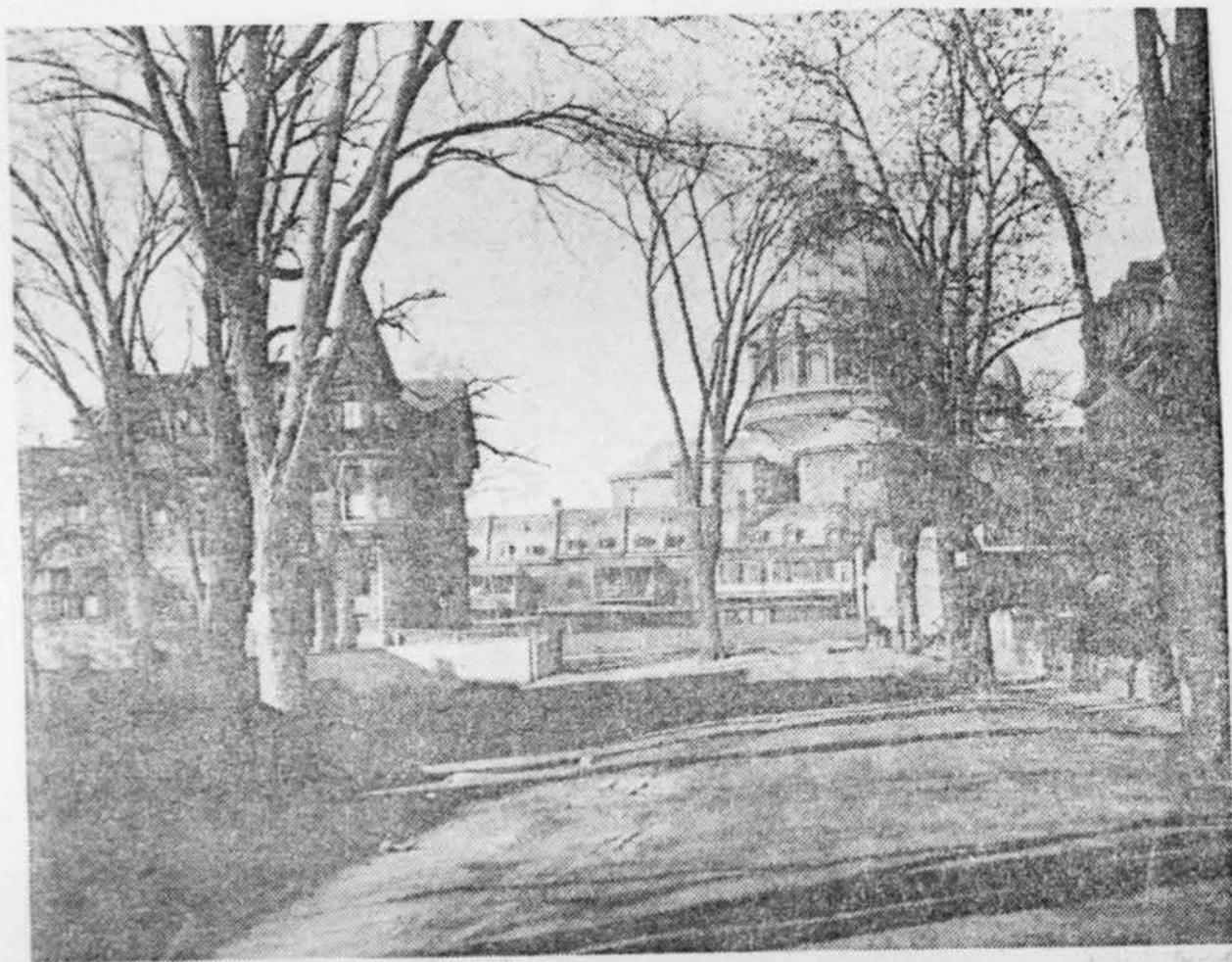
Still dominating the scene is the cathedral, now known as Mary Queen of the World Basilica.

But the stately residential homes have disappeared as modern urbanization has moved in.

The area is now the site of the massive Central Station complex owned by Canadian National Railways.

Work on the complex started in 1943 to replace the aging and cumbersome Bonaventure Station several blocks away.

In subsequent years, more high-



rises were added, notably the Queen Elizabeth Hotel (in 1958) in the right background and the CNR's administration office building just to the left of the cathedral.

Belmont Street, as it turned out, is still very much a private street between University and Mansfield.

Indeed, it is legally a private street, owned by the railway, a fact that is

clearly spelled out on signs erected in the middle of the roadway.

The street is used as part of the railway's parking facilities.

— Walter Poronovich

patrimoine

par ALAIN DUHAMEL



Le Conseil municipal de Montréal a été saisi en première lecture de deux projets de modifications aux règlements de zonage de l'arrondissement historique du Vieux-Montréal.

Tous les deux sont destinés à favoriser des initiatives originales, hors les règlements ordinaires, mais conformes aux objectifs généraux de l'administration municipale à l'égard de ce quartier longtemps négligé.

Le premier projet vient contribuer à la réalisation d'un ambitieux projet de recyclage des entrepôts, entrepris par la Société immobilière du Cours Le Royer. Les travaux de recyclage prévoient l'établissement de magasins au rez-de-chaussée et au sous-sol et l'aménagement d'habitations aux étages supérieurs. Le recyclage envisagé à l'entrepôt de la rue Saint-Dizier n'entre pas dans les normes d'occupation de la ville.

"Le Service de l'habitation et de l'urbanisme, ayant pour objectif de favoriser la réanimation de l'arrondissement historique par de l'habitation et d'y conserver les bâtiments, croit qu'il est justifié de ne pas exiger que l'implantation de ce bâtiment soit réduite..." peut-on lire dans les notes explicatives du projet d'amendement.

Cet immeuble, construit vers 1825 ainsi que d'autres en bordure des rues Le Royer, Saint-Sulpice, de Brésoles et Saint-Dizier, appartenait aux religieuses hospitalières de l'Hôtel-Dieu, jusqu'à ce que la Société immobilière du Cours Le Royer les achète. La Société se propose de faire vivre quelque 250 familles à l'ombre de l'église Notre-Dame.

Le second projet d'amendement favorise la construction d'un immeuble entre deux murs aveugles, rue Saint-Paul, entre la place Jacques-Cartier et la rue du Marché-Bonsecours.

Il s'agit d'une construction neuve sur un emplacement inoccupé. Le Service de l'habitation et de l'urbanisme dit s'être assuré que le nouvel immeuble s'intégrera harmonieusement aux immeubles voisins. "Dans l'arrondissement historique de la ville de Montréal, le premier objectif est la conservation des bâtiments, mais il importe que les nouveaux puissent s'intégrer à l'ensemble. Dans le cas présent, il s'agit d'insérer un nouveau volume entre deux murs aveugles de bâtiments existants. Le projet soumis tient compte de l'absence de dégagement dans cet îlot et assure la continuité des façades. Pour ces raisons, le service de l'habitation et de l'urbanisme considère que ce projet est bien intégré à l'ensemble et que sa réalisation est un apport de valeur à l'arrondissement historique".

Le Devoir, mardi 11 octobre 1977

The past in the Basilica

This morning John Collins has sketched a glimpse of the interior of the Cathedral-Basilica on Dorchester Boulevard — the Cathedral-Basilica of Mary Queen of the World and St. James the Major. In the pale, filtered light may be seen in this sketch one of the huge wall paintings. It is only one of a series. There are seven in all. They tell the story of the early history of Montreal.

The idea of decorating the Cathedral with this unique series originated nearly 90 years ago — in the mind of the curé of Sault-au-Récollet, Father Charles-Philippe Beaubien.

He had to find an artist capable of carrying out his commission in the right spirit. One artist seemed to him to have qualifications uniquely suitable. He was Georges Delfosse.

No Bohemian

When Father Beaubien came in from Sault-au-Récollet to discuss the matter in Delfosse's studio, he was not coming into any strange Bohemian environment. An artist's studio might have suggested to him something unconventional, easy-going and casual, with a whiff of defiance and irregular habits.

But in this studio Father Beaubien saw a man who was the very image of studied elegance. Georges Delfosse had the winged collar, the flowing cravat, the hard white cuffs, the well-cut suit with white piping on the vest. His moustache was carefully combed and waxed at the ends.

He peered, courteous and attentive, through keen-looking pince-nez glasses. His manner was polished, courteous, considerate. He was also eminently respectable, devoted to his wife and children.

As an artist, Delfosse had no interest in revolutionary ideas, new movements, the upsetting of tradition in painting or in the social order. He was not opinionated, quarrelsome, critical.

He had found his own way of life within the well-ordered lines of existing institutions. He was close to the church, reverent toward its clergy. Above all he found his inspiration in tradition, in the sense of the past.

A church painter

He lived at a time when Roman Catholic churches were almost crowded with religious paintings — on the walls, the ceilings, above the altars, almost on any surface where one could be placed. A number of French Canadian artists were hard at work trying to meet the demands of this ecclesiastical market.

Perhaps Georges Delfosse did more than any of them. He painted religious pictures for the churches at Rivière-du-Loup, St. Jérôme, Hudson, Hull, St. Eustache, Terrebonne, Mascouche, Mont-Rolland, Beauharnois, Rigaud, Farnham, Verchères, and many an-

other Quebec town. Among Montreal churches, he decorated the church at Maisonneuve and (perhaps his most elaborate achievement) the church of St. Louis de France (later destroyed by fire).

Delfosse's pictures in all these other churches were not historical. They were dramatized versions of such themes as the coronation of the Virgin, the crucifixion, the ascension, God the Father enthroned afar, the adoration of the Magi. Nearly all his paintings introduced flocks of angels in the sky.

What Father Beaubien had in mind was something quite different. He wanted Delfosse to recreate actual scenes from Montreal's history, with the right costumes and accoutrements of the 17th century, and to introduce faithful portraits of historic personages.

Georges Delfosse was thoroughly capable of meeting his requirements. Early in his career he had begun painting pictures of old places in and around Montreal. He would drive about with his wife and children into the countryside, looking out for interesting stone houses.

Sense of the past

He approached ancient buildings with emotional veneration. His style steadily improved. At first it was rather stiff and too literal. He gained subtlety, softer, warmer colors, and a marvelous skill in depicting the effect of tree shadows on old stone.

His sense of the past was strong and scholarly. He had an authentic knowledge of what people once wore, how they lived, what furnishings they had.

Nor would the portraiture of historical personages be any difficulty with him. He was a prolific portrait painter.

Apart from the ordinary family commissions (people who wanted portraits of their mothers or their children) he had eminent clients: Sir Alexandre Lacoste, Sir Lomer Gouin, many bishops and batonniers, even Sir Wilfrid Laurier, whose portrait was placed on exhibition and viewed by 50,000 visitors.

In addition to his qualifications as a church painter, a historical painter and a portrait painter, Delfosse had something else suitable to Father Beaubien's commission: he had the theatrical, "heroic" sense that appealed to the taste of the time. He was in the "Beaux Arts" tradition, formed in him by his studies in Paris.

He was like his French Canadian contemporary, the sculptor Louis Philippe Hébert. Hébert's stirring monument to Maisonneuve in Place d'Armes, with the four subsidiary figures at its corners, is the counterpart in bronze of Delfosse's series of paintings in the Cathedral.

And the subject matter was itself heroic enough — the people who came as missionaries and crusaders to risk their lives by faith in the wilderness.

Scenes from history

Much of Georges Delfosse's work was done under pressure. He was often doing too much in too little time to do his best. But Father Beaubien had given Delfosse enough time. Though the paintings were commissioned in 1891, they were not completed and placed in the Cathedral until 1909.

The painting of the first mass on the Island of Montreal depicts Father Denis Jamet, a Récollet monk, raising the chalice at the moment of consecration. Champlain is shown in the centre. Champlain had been coming to Montreal in summer for fur trading. The Récollet monks had come down for missionary work. Champlain wrote that the Indians were full of "admiration at the ceremonies and at the vestments which seemed to them so beautiful as being something they had never seen before."

In the next painting Georges Delfosse is at his most theatrical. The subject is the martyrdom of the missionary, Father Nicholas Viel. Father Viel is descending Sault-au-Récollet with Indians in a canoe. An Indian has gripped him by the waist to toss him into the rapids.

Father Viel reaches up in the canoe, holding his crucifix above him. That such a scene could have taken place in a canoe in a rapids is open to question. But the drama of Georges Delfosse's conception is compelling.

Jeanne Mance, the first lay nurse in Canada, is seen in the next painting. She is at the door of her hospital in Ville Marie, receiving a sick child. In her work were the beginnings of the Hôtel Dieu.

The founding of Montreal was financed by a society of rich men and women in France. It was named the Society of Notre Dame of Montreal for the Conversion of the Savages of New France. The settlement at Montreal was to be a missionary outpost. Delfosse depicts the gathering of the members of the society at the Cathedral Church of Notre Dame in Paris on the morning of February 3, 1641, for the consecration of their project.

The martyrdom of two Jesuit missionaries at the stake gave Delfosse scope for a mood of lurid tragedy. Father Jean de Brébeuf was the giant among the missionaries, a tall, powerful athletic figure. He is at the centre of the picture, his hands tied to the post. Delfosse makes the most of the startling effect of flames from the nearby bonfire, where the Iroquois are heating their instruments of torture.

One of the old round towers in the grounds of the Grand Séminaire on



JOHN SKETCHBOOK Collins Paintings in the Cathedral

Sherbrooke St. (near the head of Fort St.) appears in the painting of Marguerite Bourgeoys, who founded in Montreal the teaching order, the *Congrégation de Notre Dame*. Tradition had it that she taught the Indian girls in the western tower, when it was part of the fort erected by one of the Sulpicians for the protection of Indian converts.

The last painting in the series shows the fire that destroyed Madame d'Youville's hospital, where she had gathered the homeless, the aged, the helpless. She stretches her arms over them, as they cling about her.

Her faith was that God would restore her work and enable her to go on caring for them. She demonstrated her faith by calling upon them all to sing the

great song of thanksgiving, the *Te Deum*.

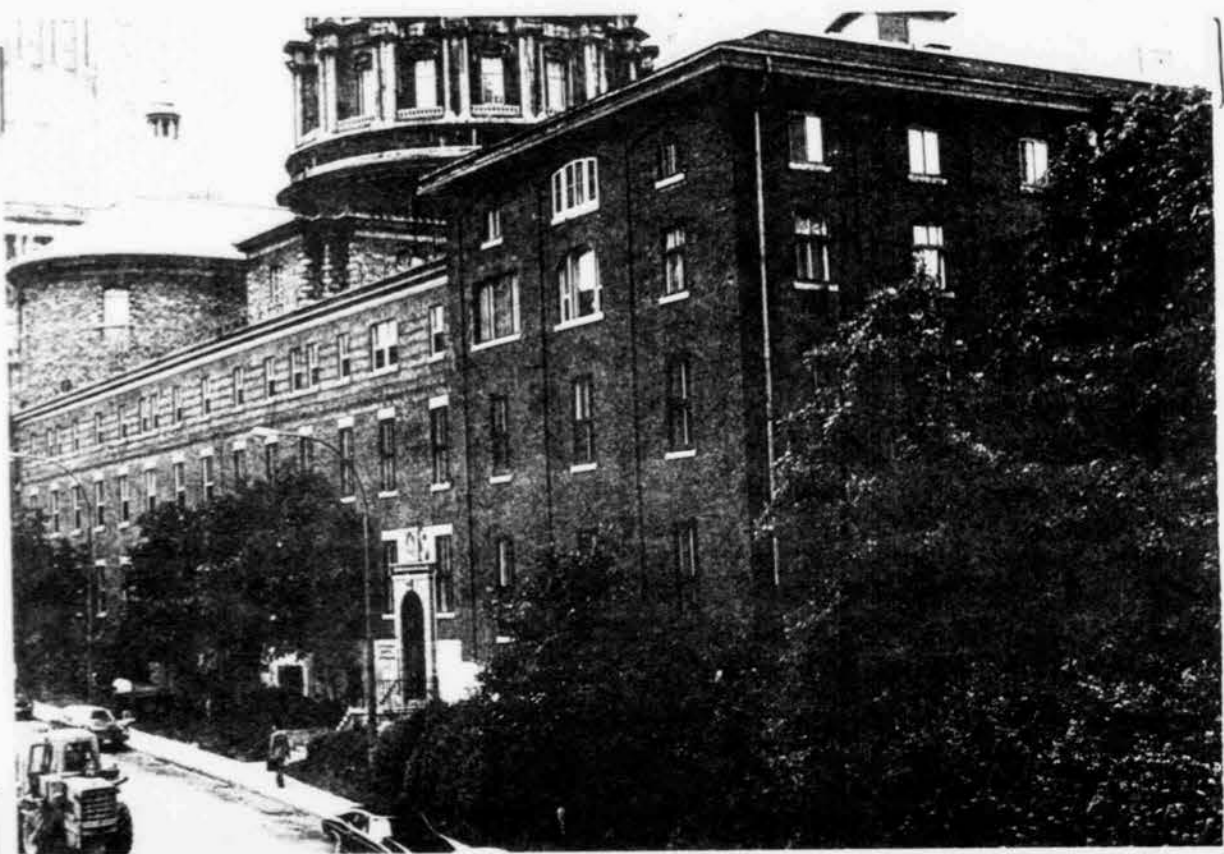
He ceased to paint

For many years after he painted this historical series for the Cathedral, Georges Delfosse continued to turn out other church pictures, studies of old houses, portraits, as well as some charming studies in still life.

Suddenly, one day in 1936, Delfosse ceased to paint. A relative found him wandering the streets of Montreal. He had lost his memory and could not find his way home.

It was the end of his career as an artist. He kept up his interest in art and maintained his old courtesy. But his work was done. He died on Christmas Eve in 1939.

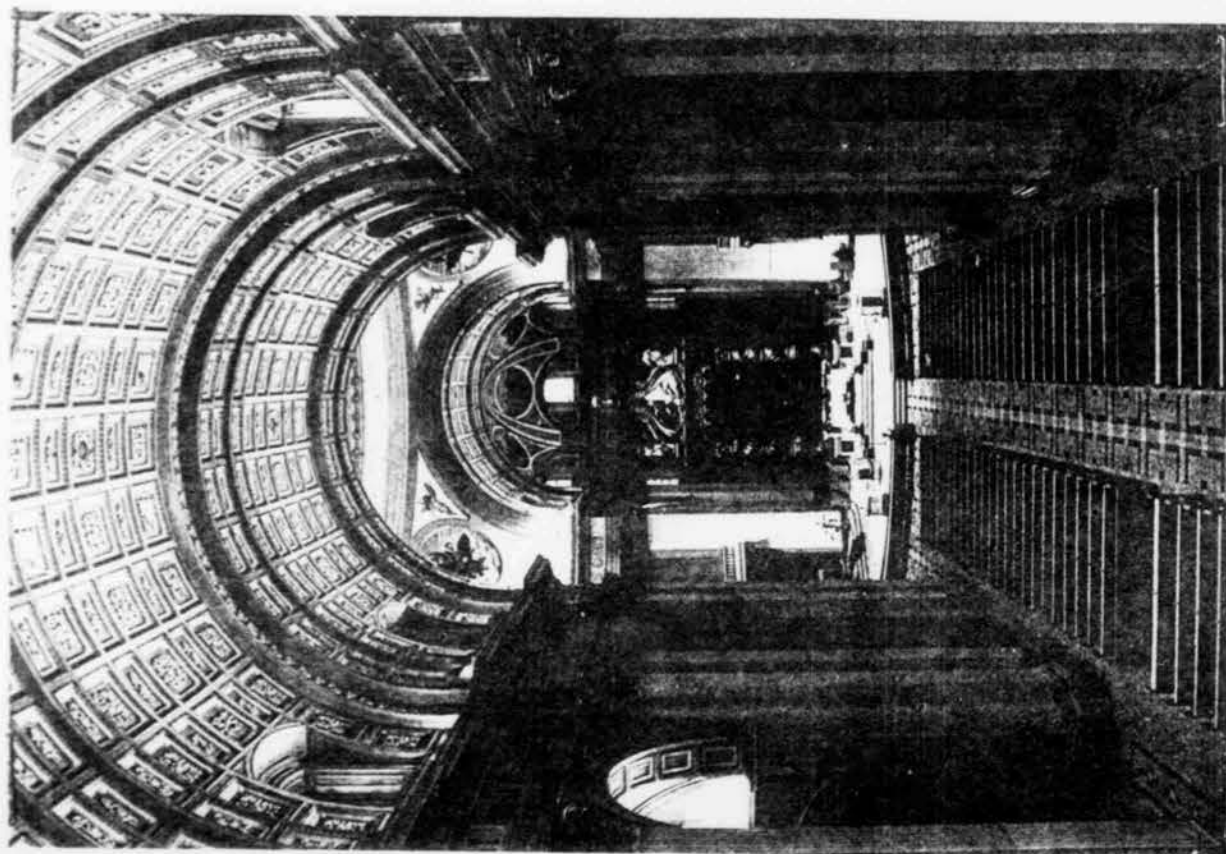
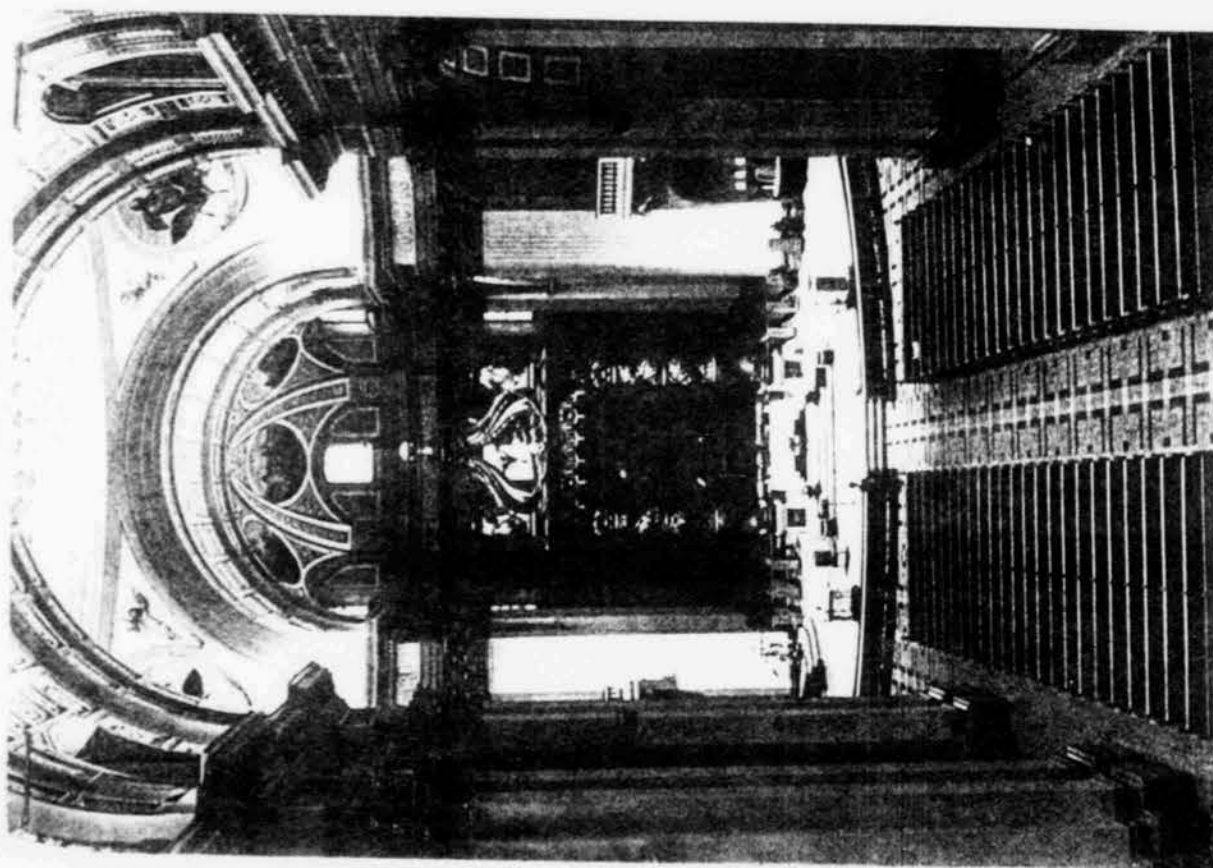
His friend, Mgr. Olivier Maurault, rector of the *Université de Montréal*, remarked: "If all the saints with whom he had adorned the walls and ceilings of our churches, if all the angels he had tried to picture in the course of 50 years, were brought to life to make a funeral cortège, he would have entered paradise in grand style."



Residence de l'Archevêché
1085 rue de la Cathédrale
MH



Résidence de l'Étiché vechi
1085 rue de la Cathédrale
M11



Intérieur, cathédrale Notre-Dame de Montréal
1200, rue de la Cathédrale
Paris, 1900-1901
111



Cathédrale Marie-Reine-du-Monde
(après la démolition de l'Hôtel
Laurentien)
1085, rue de la Cathédrale,
près de Dorchester
Montréal

CUM - Film 204, Nég. 13
Automne 1978

The palace of the bishops

It was known for years as the Bishop's Palace — more recently as the Archbishop's Palace. It is the big brick building, looking southward from La Gauchetière St., in the block between Cathedral and Mansfield.

The word "palace" applied to such a building seems scarcely descriptive. The building is far from palatial. Though big (four storeys above a high basement) it is old red brick, undistinguished by any notable architectural features and bare of ornament. In fact, it could hardly be plainer.

As long ago as 1914 the Roman Catholic historian, William Henry Atherton, said that the Bishop's Palace was "a palace in name only." And he added: "In the near future this huge brick building will be replaced by an edifice worthy of the Diocese."

But nearly 125 years have passed since it was built. Though an extension was added to its eastern side, the original building still stands, almost exactly as it was when built in 1855.

Why so plain?

Why was the Bishop's Palace planned and built along such bare lines? The preceding palace at the corner of St. Catherine St. and St. Denis was a really imposing building. In front was a portico with four Ionic columns, supporting a triangular pediment as high as the roof. Above the building arose a dome resembling, on a reduced scale, the dome of the Panthéon in Paris or St. Paul's in London. A wing on the left side included a Gothic chapel.

When the Bishop's Palace was built on La Gauchetière St., why was it made so bare and ordinary?

There is an explanation for this apparent discrepancy. In the early 1850s the Roman Catholic bishop of Montreal, Msgr. Ignace Bourget, was in conflict with his people. In their view he was being insensitive, wilful, almost irrational. He was building his palace in that western part of Montreal in the face of opposition and resentment.

He was going ahead with the project as quickly as he could to make clear to them he had no intention of changing his mind. If the urgency, and the limited finances available at the time, would allow only a plain building in common brick (instead of a stone building with portico and dome), then let it be plain and undistinguished, but let it be put up without delay.

The cathedral of the Roman Catholic

diocese had stood on St. Denis St., alongside the former palace. It was well-placed in the heart of east-end Montreal, where French-Canadian Roman Catholics were concentrated.

Ail was changed on a July day in 1852. Montreal wilted in a heat wave. Bishop Bourget was out of town, visiting the parishes of his diocese.

Fire broke out in a house in the east side of St. Lawrence Main. Flames spread in a strong westerly wind. They leaped from building to building, "like water pouring down a rapid." Cathedral and Bishop's Palace were menaced. One of the priests, it is said, flung himself across the road, crucifix in hand, defying the flames to advance any further. But the impious flames rushed forward.

Bishop Bourget returned to Montreal to find his cathedral and his palace in ruins. Thousands of his people were homeless. In tents provided by the British garrison, they were encamped in the fields near the Montreal General Hospital on Dorchester St.

Before long the question was being asked: where would the new cathedral be built? Many expected it would rise on the old site on St. Denis, near St. Catherine. Others suggested a site a little to the north, on Sherbrooke St.

Two Catholic laymen, Viger and Lacroix, offered land at the corner of Sherbrooke and St. Denis. But 1,500 Catholics signed a petition, urging the bishop not to move the cathedral to Sherbrooke St., but rebuild it "at the foot of the hill" — that is to say, near St. Catherine.

Stunning announcement

In August, 1854, Bishop Bourget announced his decision. The people were stunned when he spoke at last. The new cathedral would be built on neither of the sites proposed. It would not be built in the east end at all.

The bishop, instead, had selected a site at the western fringe of the city, far away from the French Catholics, in the area where the Protestants had gathered — an area bristling with the spires of Protestant churches.

Astonishment quickly turned to disappointment; disappointment, in many cases, turned to anger. Bishop Bourget seemed to be turning his back on his own people; he was deserting them. He was surrounding himself with Protestants, instead of Catholics.

For many of the devout, at a time

when Montreal was without street cars of any kind, the new cathedral might be practically inaccessible. Instead of being the logical focal point of worship, the natural scene of great gatherings on special occasions, it would seem remote and uninviting.

Some laymen went so far as to threaten the bishop. They told him they would not give so much as one cent when he held out his hand for aid to build the cathedral on a site so outlandish, so absurd.

The site chosen by the bishop was on Mont Saint-Joseph. This was the land running south from Dorchester to La Gauchetière, between Mansfield and Cathedral. At that time Cathedral St. was called Cemetery St., because the Roman Catholic Cemetery was in land that today is Dominion Square and Place du Canada.

The bishop was aware of the anger he had stirred. It did not surprise him. He spoke to the people of the east-end, saying how deeply he regretted having disappointed them, when they had always been good to him. But he was not to be intimidated by threats or softened by pleading. His mind was made up; nothing would ever change it.

The bishop's reasons

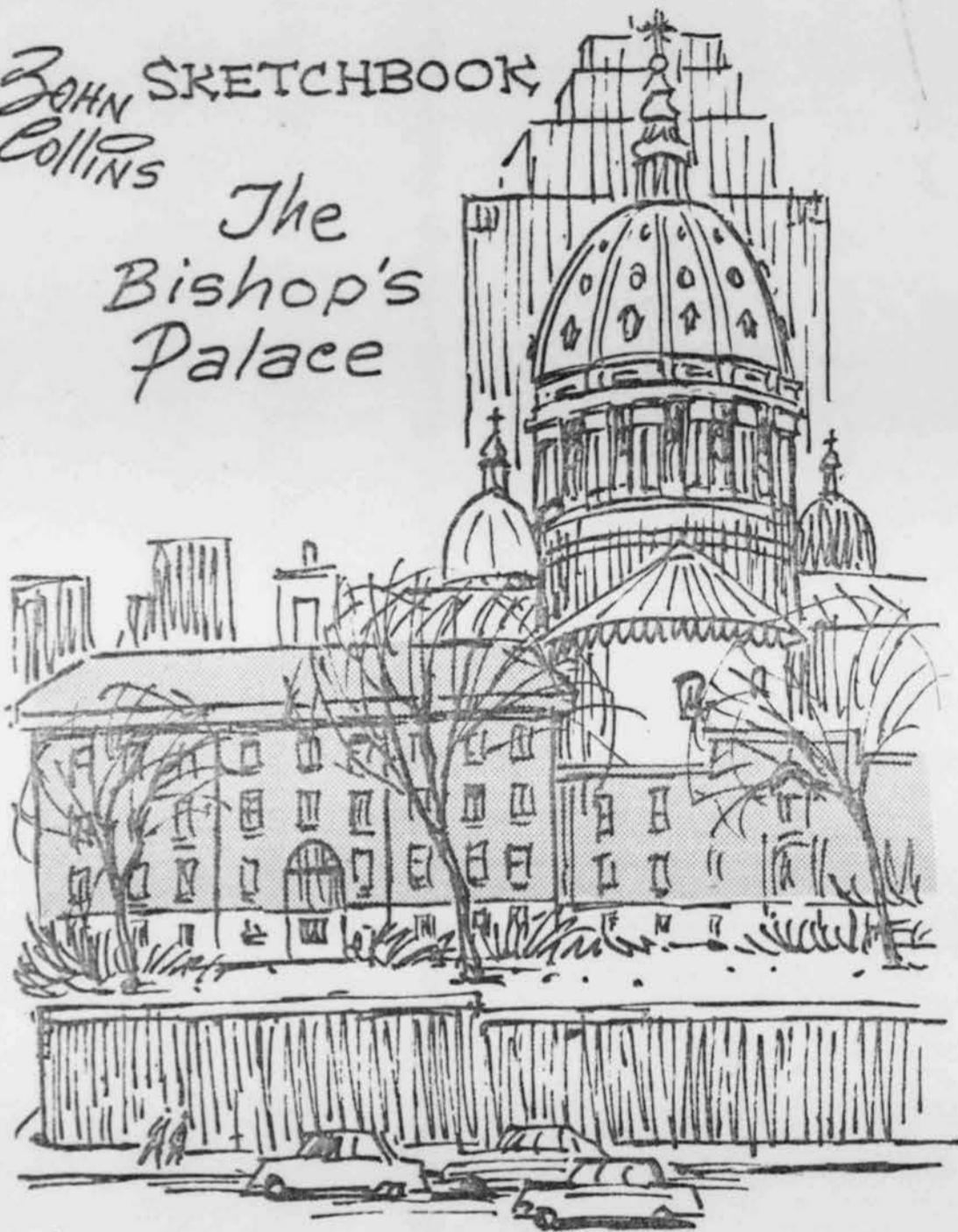
He had his reasons. He was not building for the convenience of the present but for the needs of the future. The centre of town was shifting westwards. The new cathedral should not be left to one side as the years went by; it should anticipate the coming core.

French-speaking Roman Catholics would not always be confined to the east-end. They, too, would be moving westwards. Such a westward movement ought to be encouraged, to relieve the east end's unhealthy congestion. The better part of the city should not be left to the Protestants.

He even hoped that the splendor of a new cathedral, and the glittering spectacle of its liturgical services, might attract Protestants. Drawn by curiosity at first, they might become converts.

When Bishop Bourget made his announcement, and gave his explanations, he was aware of one serious weakness in his position. His credibility was still at stake. People might still expect that, sooner or later, he would have to change his mind, especially if the protests were steady enough, loud enough. He had to ask himself the question: how can I convince the people that the decision is irrevocable?

JOHN SKETCHBOOK
 COLLINS
 The
 Bishop's
 Palace



The answer lay in putting up at once the new Bishop's Palace on part of the land acquired for the new cathedral.

The bishop acted with deliberate haste. Time did not allow for careful planning, for elaborate designs. Nor could he wait until funds for a finer building had been subscribed. He would erect his palace as soon as possible in whatever style, with whatever funds were available.

In August, 1855, a year to the month when he had announced his decision, he moved into his palace on La Gauchetière St. This was rapid construc-

tion, at a time when little work could be done in winter.

His problem now was to carry out his primary aim — the construction of the cathedral itself. He had set up a cross facing Dorchester St., the sign that there the cathedral would arise. But he did not find his task easy.

One day he remarked to Thomas-Jean-Jacques Loranger, a prominent, friendly layman: "They are heaving stones at me from all sides, but . . . I will build my cathedral."

To this remark Loranger replied: "May I make a suggestion, Monsieur. Gather together these stones

they are throwing at you and you'll have enough to build your cathedral."

• *This story of Bishop Bourget, his palace and cathedral, will be concluded here next Saturday.*

Bishop Bourget's cathedral

In the early 1850s Cardinal Léger, as archbishop of Montreal, faced a hard decision. The cathedral-basilica on Dorchester Blvd. was in serious need of renovation. Structural repairs and re-decoration would be extensive and costly.

Two choices were before him. He could make the heavy outlays needed to restore the 19th-century building. Or the site (one of the largest and most valuable properties in all downtown Montreal) could be sold and the proceeds used toward building a new cathedral-basilica somewhere else.

Cardinal Léger conducted a thorough investigation. He announced his decision in 1853: "... we have decided to leave the cathedral in its present location, and to restore it." And, he added, the site was so strategic, "that today we would have to build on the same spot, were it not already found there."

That strategic site had been chosen a century before — back in 1854. It had been chosen by an early bishop, Mgr. Ignace Bourget (whose monument John Collins has sketched). This bishop had the foresight to see exactly where the centre of the city would be generations beyond his own time.

He looked ahead

Such a farseeing decision in 1854 had not been easy. The site that is central now was outlandish then. It was at the outskirts of the city, far away from the centre of the Roman Catholic population at the other end of town.

When Bishop Bourget announced his decision, he faced an uproar of criticism, even anger. Roman Catholics had been expecting the new cathedral would be built somewhere near St. Denis St. By going away to the western limits of the city the bishop seemed to be ignoring the expectations, the needs, the feelings of his people. He seemed to be turning his back on them to raise his cathedral among the west-end Protestants.

Bishop Bourget, having made up his mind, had to prove his decision was irrevocable. For this reason he moved quickly. Though he would have to wait until funds could be raised to build the new cathedral, he would, in the meantime, build his residence — his "palace" — on part of the new west-end property.

This is the plain red-brick building still standing on La Gauchetière, at the

corner of Cathedral. The reason why it is so plain is that it was put up so speedily, using whatever funds were available, and not lingering for elaboration or ornament.

To prove again that he was not to be pressured into changing his mind, Bishop Bourget built a temporary cathedral just back of his palace and connected with it. It stood alongside Cathedral St. (then known as Cemetery St.). Today the brick presbytery and offices of the cathedral-basilica occupy the site. This temporary cathedral, like the bishop's palace, was a plain red-brick building, little more than a chapel. It was a poor, mean structure. As one commentator remarked, it was "more than modest, certainly."

Grand plans

Bishop Bourget had a double aim in building this "more than modest" temporary cathedral. Not only did he intend it to be evidence that the west-end site had been unalterably chosen; he hoped its wretched appearance might embarrass and shame the Catholics of the diocese to build the new, far grander cathedral he had in mind.

The bishop's plans were certainly grand. On a visit to Rome in 1856 he had the idea of modelling his cathedral on St. Peter's itself. The scale would be reduced, but it would, as far as possible, be a replica. It would represent Rome at the heart of the Montreal of the future.

Many years were to pass before funds enough could be raised even to make a beginning. Not until 1870, 16 years after he had announced his decision to move to the city's outskirts, was the cornerstone laid. The ceremony took place on an August Sunday.

To make an appeal to the generosity of the spectators Bishop Bourget had selected one of the orators in his diocese — Father James Lanegan, parish priest of Hochelaga. Father Lanegan flung out his hand in the direction of the miserable little brick cathedral attached to the rear of the bishop's palace. "Was that miserable hovel," he asked, "going to be the cathedral of the largest city in the Dominion . . .?"

Funds raised by such appeals, added to what had been already collected, enabled construction to begin.

Bishop Bourget's determination to drive ahead with his cathedral plans, in the face of wide opposition, was typical of his administration. He was a dynam-

ic bishop, quick to make the hard decisions, ready to meet every problem head-on.

The sort of man he was appears in a description by the contemporary writer, Laurent Olivier David. The bishop wrote David, was a man of such tense vitality that he walked with a rapid, even jerky step, and kept changing his position while sitting.

In the end the very forcefulness of Bishop Bourget brought him into trouble. He could handle the controversies, these did not deter him. But he encountered increasing difficulties in handling the diocese's debts. He had forged forward in so many directions that his reach exceeded his grasp. The accumulating debts expanded into a financial crisis.

The burden of diocesan debt would have been formidable even under the most buoyant economic conditions. It became a menace when a disastrous economic depression spread through Canada in the 1870s. The bishop, at the very time when he needed more money, found revenues sinking. Any projects that could be postponed had to be. His glorious plan to raise a great-domed cathedral in Montreal, reflecting in its style the glory of Rome, had to be reluctantly abandoned.

Before the end of the 1870s all work on the building had been abandoned. Walls and pillars, supporting no roof, stood like premature ruins.

Sea of troubles

Battered by diocesan debt and the country's economic depression, the bishop was besieged by yet another adversary. Old age was encroaching. His nervous vitality was being overtaken by the anxious uncertainties of ebbing strength. He arranged his resignation. He retired into an invalid's seclusion at Sault-au-Récollet, on Rivière des Prairies.

But something of his old restlessness of will, his old masterfulness of temperament remained. He had one last plan. He would make a tour, from parish to parish, pleading for money to revive the diocese from the financial dangers in which he had left it.

Such a tour had to be approved by his successor, the new bishop of Montreal, Mgr. Edouard Charles Fabre. The new bishop hesitated. The spectacle of a sick old man in his eighties, struggling from parish to parish begging donations, would be pitiable. Mgr. Bourget

JOHN SKETCHBOOK
 COLLINS Statue of
 Bishop Bourget



might break down on the way and die of exhaustion.

But Mgr. Bourget was eager to make this final gesture. Bishop Fabre yielded. The strong-willed invalid set out from Sault-au-Récollet. He travelled rough roads, by wagon and sleigh, to 150 parishes. Pneumonia dragged him down en route. He recovered and went on.

This last gesture won. Mgr. Bourget raised \$100,000. This sum, added to the advantageous sale of several properties by Bishop Fabre, reduced the debt of the Montreal diocese to manageable proportions. Financial crisis had passed.

Mgr. Bourget withdrew into ultimate seclusion to prepare himself for death. The end came on June 3, 1835. Though

nothing more had been done to the cathedral since work was suspended in the 1870s, the crypt had already been completed. There he was buried.

Later in the same year his successor felt the work of construction on the cathedral could be resumed. Nine years later, in 1894, this replica of St. Peter's in Rome was opened for worship in Montreal. Forty years had passed since Mgr. Bourget had chosen the site.

In 1931 a chapel, lined with exotic marble, was completed off the cathedral's eastern aisle. It was to be a mortuary chapel, the burial place of all the bishops and all the coadjutor (associate) bishops of the diocese. At the centre of this chapel, in a magnificent sarcophagus, the bones of Mgr. Bourget were reinterred. Across the top of

this sarcophagus lies his effigy in bronze.

So it is that Mgr. Ignace Bourget lies in everlasting state in the cathedral he planned and which his force of will placed at the very heart of the city, as it would be a century beyond his days.

"He was a man of vision," said Cardinal Léger in 1955, "and it was this that inspired him to erect his cathedral in the very centre of the future metropolis of Canada."

L'archevêque de Montréal enregistre un léger surplus financier

par Jean-Pierre Proulx

L'archevêché de Montréal, techniquement la Corporation archiépiscopale catholique romaine de Montréal, a connu au cours de son dernier exercice financier un léger excédent de ses revenus sur les dépenses, soit \$8,600. Les revenus se sont élevés à \$3,040,000 et les dépenses à \$3,031,400.

Les états financiers de la Corporation, pour l'exercice terminé le 30 juin 1982, sont publiés dans le premier numéro de 1983 la revue *Église de Montréal*.

La corporation ne parait cependant avoir échappé à un déficit de plus de \$400,000 que grâce à des «contributions spéciales reçues pour l'acquisition et l'entretien de la Résidence Bourget», (qui sert aux prêtres âgés et malades) ainsi que de dons et legs testamentaires qui, dans ce dernier cas, se sont élevés à \$257,000.

Parmi les revenus réguliers de la corporation, qui s'élevaient à \$22,622,800, les contributions versées par les fidèles ont compté pour près de 59% des revenus totaux. Les revenus de placement ou de

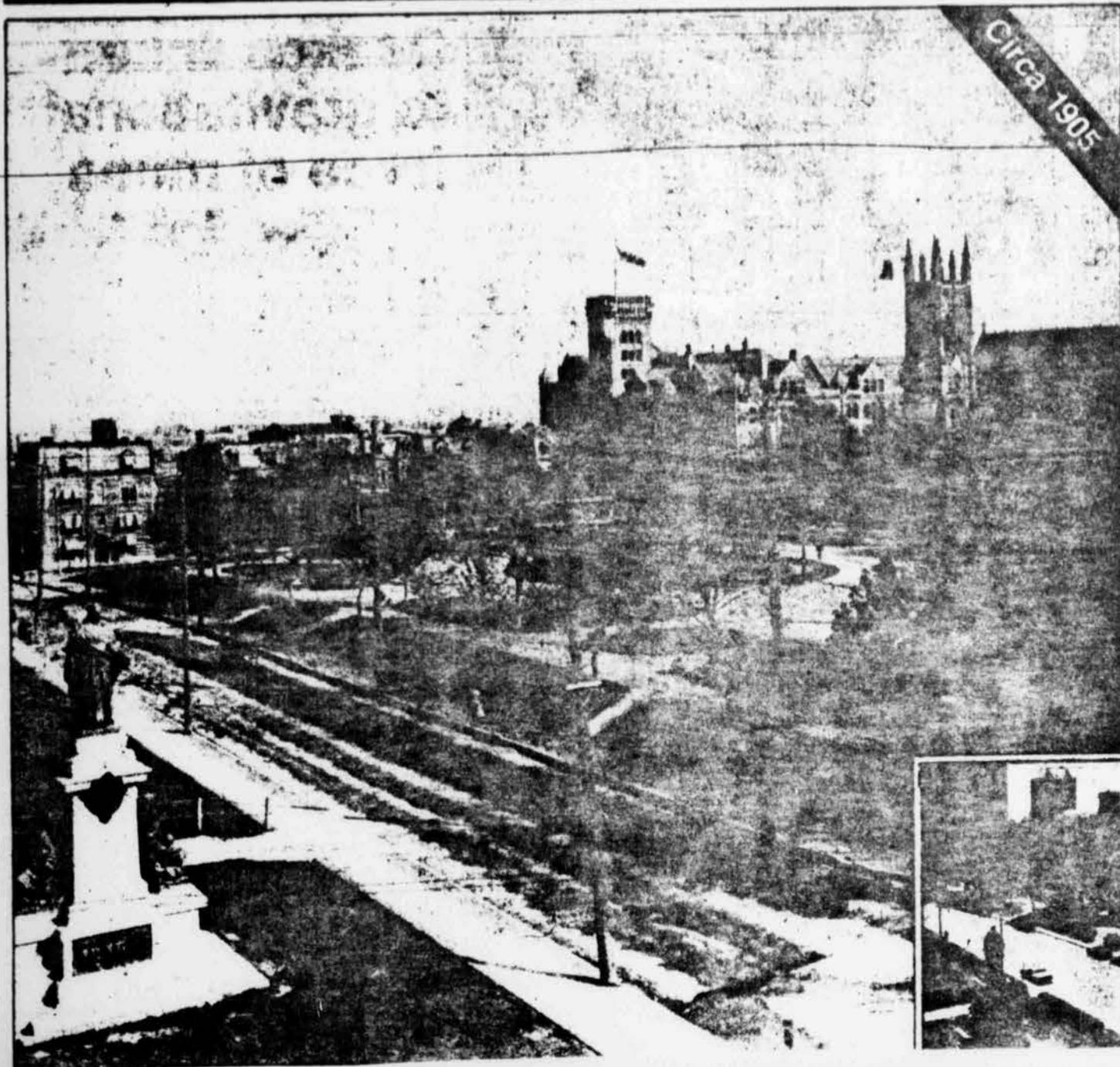
loyer ont compté pour quelque 30%.

Les dépenses propres des organismes et services diocésains se sont élevés à \$1,839,700 et représentent 60% de l'ensemble des dépenses. La corporation assume aussi un certain nombre de dépenses comme les tribunaux ecclésiastiques (\$140,900) la cathédrale (\$138,000), les contributions aux conférences épiscopales (\$326,700) etc.

D'autre part, la valeur (au prix d'origine) des immeubles de la corporation s'élève à \$5,253,000. La Corporation possède aussi un «fond pour éventualités» de \$1,488,300 constitué de placements divers et dont les revenus sont versés au fond d'administration. Elle possède aussi un fonds de dotations de \$831,400 constitué de biens possédés en propre mais dont l'utilisation est soumise à certaines conditions. Elle gère aussi en fidéicommiss un fonds de \$951,400.

D'autre part, elle gère aussi le «fonds d'entraide paroissiale de Montréal» qui s'élève à \$2,384,300. Ce fonds effectue des prêts aux paroisses à un taux inférieur à celui du marché ou sous forme de dons.

MONTREAL THEN AND NOW



Montrealers past and present rest in square

With elegant maples shading its quiet pathways, Dominion Square has for years been a restful oasis in the bustling heart of Montreal. It is also the final resting place for some of the city's first inhabitants.

Before the square was acquired by the city from the Roman Catholic Church in 1873, a cemetery occupied the site. Many of the bones were disinterred and moved to other cemeteries, but some remain under the square to this day.

Standing watch over the square from the southeast corner of Dorchester Boulevard and Cathedral Street, is the statue of Mgr. Ignace Bourget, the first bishop of Montreal. The statue, erected in 1903, is in front of Mary Queen of the World Cathedral on Dorchester.

The trees in the park are much taller today than in 1905, but two of the city's landmarks can still be seen rising above foliage. They are St. George's Anglican Church and Windsor Station, which now houses offices of Canadian Pacific. The newer landmark in the Today photo is the Chateau Champlain.

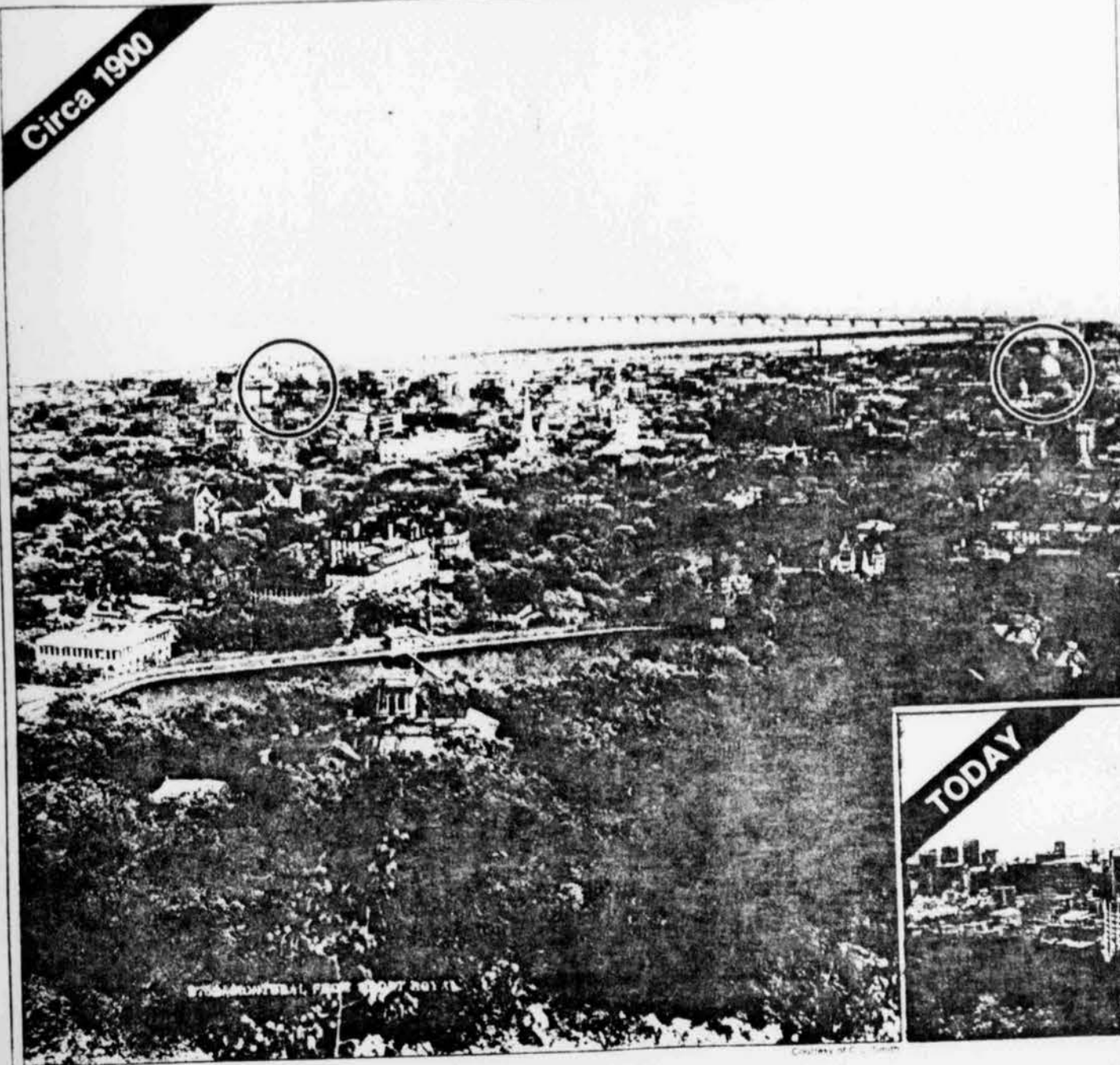
In the early part of the century, the area around the square was mostly residential and on the south side stood Drury's, one of Montreal's most famous restaurants of the day.

In 1966 in preparation for Expo, the square was extended southward and this portion became known as Place du Canada.



MONTREAL THEN AND NOW

Circa 1900



View from mountain shows how city's grown

The view of Montreal from the mountain is probably the most well-known image of the city, both past and present.

But that panoramic landscape has changed dramatically in the past 80 years, as our pictures this week show.

At the turn of the century the city's riverside landmarks — Notre-Dame Church (circled on the left side of the picture at left) and the Victoria Bridge were clearly identifiable from Mount Royal. Today, the forest of buildings leaves the river barely visible from the mountain and Old Montreal is lost from view.

In the foreground, too, much has changed. The reservoir, constructed in 1860 to supply Montreal with its drinking water, has been covered over with grass and is now known as Rutherford Park. The building overlooking the reservoir — the home of railway, shipping and banking magnate Sir Hugh Allan — has been turned into the Allan Memorial Hospital.

One building visible from the mountain in 1900 can still be seen from there today. Mary Queen of the World Cathedral (circled on the right of the 1900 picture) can be located by looking to the right of the Sun Life building (circled below).

TODAY



Gazette: Jean Pierre Rivest

ARCHITECTURE

La cathédrale

Fiancée à sa gauche de l'imposante statue de Mgr Ignace Bourget qui la fit construire, la cathédrale de Montréal s'accommode bien du voisinage de la Sun Life et du Reine Elizabeth. C'est Saint-Pierre de Rome en plus petit. La coupole de Paul fait 252 pieds de hauteur, celle de Jean-Paul, 500. Restaurée dans les années 50 par Paul-Émile. Les statues de la façade (treize à la douzaine) ne représentent pas les douze apôtres mais plutôt les saints patrons des paroisses qui les ont offertes au diocèse. Ouverte au culte en 1894, 24 ans après la pose de la première pierre. Architecte: Victor Bourgeault. Sous la coupole, l'impressionnante reproduction du baldaquin de Saint-Pierre. À gauche, la chapelle du Souvenir où l'on trouve des souvenirs de nos Zouaves pontificaux. Gravés sur des plaques de marbre, leurs noms: 507 partirent, 505 revinrent. Sous l'autel, un gisant de cire contenant les ossements de saint Zotique, un martyr dont le nom ne dit rien à personne. Vers le milieu de l'église, à gauche, la chapelle mortuaire des évêques. Le grand luxe: marbre italien, mosaïque, mausolée de Mgr Bourget. Et les niches pour les évêques de Montréal et leurs auxiliaires. Encore de la place pour sept. Tout autour, des grands tableaux évoquant des moments importants de notre histoire: martyr Bréboeuf-Lallemant, le père Viel précipité dans les flots au Sault-au-Récollet, Marguerite Bourgeoys faisant la classe aux «petits sauvages», comme le dit l'inscription au bas du tableau (c'est Max Gros-Louis qui va être content).

Dorchester cathedral patterned on St. Peter's for 'Rome of the New World'

by Stan Asher

It might be interesting to sketch some of the history and background of a familiar building we pass every day or so downtown. The Cathedral-Basilica of Mary Queen of the World is on Dorchester Boulevard, tucked snugly between the Queen Elizabeth Hotel and Dominion Square where it's become a familiar part of Montreal's skyline. The late Leslie

Roberts once called the cathedral "the city's most beautiful edifice", but today it looks a little out of place, surrounded as it is by all the skyscrapers.

The seeds of construction were sown in a disastrous series of fires in 1852. Twelve hundred buildings were destroyed leaving 9000 Montrealers homeless in that year's first fire in early June. The entire area bound by St. Peter, St. François Xavier, St. Sacrement and St. Paul Streets was almost completely razed to the ground.

On July 9, 1852, another area of Montreal was lost to fire. This section spanned from St. Lawrence to St. Denis, and including the recently built St. James Cathedral on St. Denis.

Ignace Bourget was the second bishop of Montreal during that time — in fact, he was bishop for almost the entire last half of the nineteenth century. Not only was his church des-

troyed, but also his brand-new episcopal palace. So he set to work immediately after the fire planning a new cathedral, in a new location.

Montreal's demographics were changing quite rapidly in the 1850's, and the center of population was moving westward. For awhile there was strong opposition to Bourget's plan to locate the cathedral in what was then an out-of-the-way part of the city, so it wasn't until 1870 that

construction actually began.

The cathedral's design was by the well-known architect Victor Bourgeault, but Bishop Bourget died before the project was ever finished. His successor, Archbishop Fabre, got the construction going again in 1885 after a seven year lull. The following year a cast-iron cross was lifted into place — at a spot 250 feet above the ground, quite a feat a hundred years ago.

That isn't the same cross that's up on top of the cathedral today and there's a story behind that, too. The first cross stayed up until 1958 when it was replaced by a 20-foot aluminum cross which, even though it's aluminum, weighs 1200 pounds — so you can guess what the original one weighed.

All through the 1880s, while the building was awaiting funds to be completed, Montrealers would pass by the unfinished church. It would look especially strange in winter when snow would drift the length of the nave of the church, which had no roof on it, and there were often huge icicles hanging from the arches of the choir.

and the arcades sport paintings, most done by a local artist named George Delfosse. They illustrate historical events connected with the original settlement of Ville Marie.

The official name of the cathedral has been Mary Queen of the World since 1955, the year a major restoration project began. It took five years, and was under the supervision of Cardinal Leger. All the Bishops of Montreal are buried in the Crypt of the cathedral.

And there's one last story connected with the cathedral that's worth recalling, particularly in 1984 with a papal visit so near. Back in 1910, Montreal was the host city for something called the International Eucharistic Congress, when 200,000 delegates descended on the city. Montreal's Mayor in those days, Dr. J.J. Guerin of Griffintown, addressed the delegates in the cathedral and called Montreal "the Rome of the New World".

The Pope sent as his delegate Cardinal Vanutelli, and, if my memory is correct, Van Horne Avenue west of Decarie was

"... in the 1880's while the church was awaiting funds to be completed, snow would drift the length of the nave and icicles hung from the arches of the choir..."

But everything fell into place by 1894 and the cathedral, then called St. James, started its long history of dominating the city's skyline.

The Cathedral is modeled after St. Peter's in Rome, chosen by Bishop Bourget, who wanted to make the Montreal cathedral a replica of the Vatican basilica. The scale, of course, is smaller — it covers about a quarter of the area of St. Peter's in Rome (St. Peter's is 700 ft. long, but the Cathedral in Montreal is only 333 ft. in length).

But the interior is impressive, matching some of the most elaborate churches anywhere in the world. The main altar is marble and onyx, the throne is inlaid with ivory,

still called Vanutelli when I was a child.

This congress ended with what must have been one of Montreal's most colourful occasions — a solemn procession of the Holy Eucharist with 600,000 marchers resplendent in various religious robes — 1000 choirboys in red, 2000 priests, and 100 bishops and archbishops, complete with capes and mitres.

Cardinal Vanutelli marched under a huge golden canopy, carrying the sacred Host. Everyone in the procession walked west from the cathedral to Fletcher's Field, where the congress came to an end. That was in September 1910 — quite a month for Montrealers, whatever their faith.

Archbishop with a broom

The current movement in Montreal to curb pornography is nothing new. Montreal has had many such movements. One of the most spectacular campaigns was waged early in this century by the Roman Catholic Archbishop of Montreal, Msgr. Louis Joseph Paul Napoléon Bruchési.

In conducting such a campaign, the Archbishop made his motives clear. He explained that he was not exercising his "episcopal right and pastoral authority" in a simply authoritarian sense; he was responding to the pleas of thousands of "honest citizens."

Many Montrealers were becoming alarmed over the growth of pornography, its blatant openness, the lack of any effective opposition to it. They were worried over the effect it was having on their children.

Feeling helpless and victimized, they had turned to the archbishop. He could have influence. If he raised his voice, it would be heard.

Ready for action

Archbishop Bruchési, a Montrealer whose father was of Italian extraction, was a lively, energetic man, ready for action. The impression he made was recorded by a Protestant journalist from Toronto, Augustus Bridle, who went to interview him.

This interview took place in the Archbishop's Palace, the big bare red brick building, dating from the 1850s, still standing on Lagachetière St., immediately behind the Cathedral-Basilica of Mary Queen of the World.

Bridle had expected to meet a man austere, ceremonious, imperious. He was surprised by the informality. Almost before he knew it, the archbishop had entered the long red reception room. He came in alone, with a brisk swish of his purple-embroidered robe. He smiled, shook hands.

"He drew up a chair very close to mine," said Bridle, "and if he

had been anybody but an archbishop he might have called his man to fetch cigars or a glass of French wine. In two moments we were on terms of affability . . . He talked with headlong cordiality."

An issue that stirred Msgr. Bruchési to action arose in 1906. Montreal had a new theatre with a new policy — the Théâtre des Nouveautés.

Its manager was importing plays from Paris. They were very modern plays of the "Boulevard" school. Not only were they risqué; they were "dealing with serious topics of life in a manner of frank cynicism."

The archbishop felt compelled to warn his people. "As everyone knows," he said, "there exists in this city a certain theatre, where some of the most obscene representations have been offered and where dramas of a depraved taste are frequently played without scruple. Complaints about these performances have been addressed to us from various sources. . . ."

The crisis came in March 1907. The Théâtre des Nouveautés announced it would present the Parisian play *La Rafle* (The Police Raid). It was a play with explicit dialogue. That would have been bad enough. It was also a eulogy of suicide — representing suicide, not as self-murder, but as admirable "courage in the face of death."

This was more than the archbishop could tolerate. In his view *La Rafle* was worse than a play of low sensuality. It would provoke suicides in Montreal. People of suicidal tendencies were particularly susceptible to suggestion. Such a play might bring tragedies to some Montreal homes.

On March 26, 1907 the archbishop wrote a letter of protest to the theatre's director, Monsieur Dhavrol. Two days later the director came to see the archbishop at his Palace on Lagachetière St.

Msgr. Bruchési explained the grounds of his opposition. Dhavrol attempted to defend his decision to

present the play. But he capitulated.

He was, he said, a man of "Catholic sentiments." He pledged his word of honor that no more immoral dramas would be enacted in his theatre.

The archbishop was satisfied. Soon he was shocked. He learned Dhavrol was going ahead with *La Rafle* after all. It would be performed at the Théâtre des Nouveautés at Easter.

Archbishop Bruchési turned to his ecclesiastical resources. A pastoral letter was sent to the priests of all the francophone parishes in the diocese. The priests were to read it to their congregations on Sunday.

Pastoral authority

"Dear brethren," the letter read, ". . . exercising our special right and pastoral authority, we strictly forbid all the Catholics of this diocese to attend the performance at the Théâtre des Nouveautés."

La Rafle was performed nevertheless. It was a failure. Those connected with the theatre knew they were defeated. They went again to the Archbishop's Palace.

They made an abject apology. They agreed that all plays in future would be approved in advance by a citizens' committee, under the archbishop's direction.

The archbishop acted again in 1911. The great Sarah Bernhardt was coming to Montreal. Her chosen plays were announced. Msgr. Bruchési saw she had included two plays he considered immoral — *Sappho* and *La Sorcière*.

When Bernhardt's advance agent came to town, the Archbishop got in touch with him. He requested that these two objectionable plays be replaced by others more acceptable. And they were.

Archbishop Bruchési was not concerned only with what he believed were pornographic plays. He also took action against pornography in magazines and other publications, and in posters.



Archbishop Bruchési led early crusade against pornography from this palace.

"Parents, school teachers and pastors," he said, "are bitterly complaining ... Some of the productions have been brought to me by young people, and I would never have thought that such perversion existed.

"Some are in French and some in English, and they are equally revolting in licentiousness. To think that such publications are within the reach of everyone."

The archbishop adopted an effective strategy. He made a public appeal in the form of a letter, directed to the mayor and aldermen:

"... you, Mr. Mayor, have in your hands the authority of municipal law.

"Is it possible that nothing will

be done to stop such moral contamination — the worst of all epidemics?"

The mayor and aldermen knew they had been placed on the spot. They at once agreed that "the abuse in question was too evident." Immediate action was taken.

Archbishop Bruchési was not without critics. They were not only the purveyors of pornography. Others saw him as a man trying to be a censor, an inhibitor of freedom of expression, an ecclesiastical dictator ready to curb the arts.

The archbishop did not view his actions in that light. He said: "... we like art, literature, and progress, rightly conceived, and we are in nowise opposed to honest amusements. But we declare war

on all these amusements which lead to sin and crime."

To those who suggested he should stay out of such matters, he replied: "We keep silence too often. In this, as in hundreds of other things, we submit, and the evildoers become hardened from day to day in their audacity and ignominy."



The crusaders' chapel

Montreal has a crusaders' chapel. It might seem such chapels would be found only in ancient churches in the British Isles or in Europe — memorials of the great crusades of the Middle Ages.

But Montreal has one, too. The crusade it commemorates came much later, in the 1860s and 1870s. But it was in the spirit of the ancient crusades. Those who took part were leaving their native land to go far away to defend a holy place.

This Montreal chapel may be seen on the east side of the Cathedral-Basilica of Mary Queen of the World. On four large marble tablets, the names of the 507 crusaders are cut in gold letters. In glass cases along the north and south walls are documents, medals, military caps, pieces of accoutrement, old photographs. A silver model of a steamship hangs from the ceiling a votive (thank) offering for deliverance from storms at sea.

Rights diminished

The crusade some 115 years ago has been recalled by the recent concordat (a revised treaty) between Pope John Paul II and the government of Italy. The concordat reaffirms the rights of the Pope to his own sovereign territory of Vatican City, but it diminishes the rights claimed by the Pope elsewhere in Rome and in Italy. It widens the separation of church and state.

This recent agreement (expanding that of 1929) contrasts with the days when the Popes ruled not only the Vatican but all of Rome and large states in other parts of Italy. These Papal States, as they were called, were said to be necessary if the Pope was to remain independent of all earthly powers. If the Pope lost these states (above all Rome, the "Sacred City") he might no longer be free to act as the independent head of an international church.

In the 1860s the movement for the unification of Italy, in which Garibaldi was the commanding figure, was attacking the Papal

States and threatening even Rome. The pope called on the Roman Catholics of the world to come to his defence.

In Montreal, the Roman Catholic bishop, Mgr. Ignace Bourget, called for recruits from every parish in his diocese. As this was a holy crusade, no recruits were enrolled unless they had from their parish priests certificates of sound moral character.

The bishop called upon every one of the 400,000 Catholics in his diocese to contribute 30 cents a year — a total of \$100,000. Larger subscriptions came also from those both wealthy and devout. He also called upon the women in the religious orders to make the uniforms.

These uniforms were modelled on those of the Zouaves, a celebrated regiment in the French army. The Canadian recruits were known as "Les Zouaves Pontificaux" — the Papal Zouaves.

It is doubtful if even the great crusades of the Middle Ages could have evoked more mystical, more fervent feeling than this crusade of 1867-70. This feeling surged in the ceremonies at Notre Dame Church in Place d'Armes on the evening of Feb. 18, 1868 — the evening before the first detachment (six other detachments were to follow) of Zouaves were to depart for Rome.

As early as three o'clock in the afternoon some of the congregation had taken their places in the pews. By seven o'clock the crush was "tremendous." Even the tiered balconies were jammed. The vast church was brilliantly lighted, everywhere decorated.

Ceremonies began at eight. The Zouaves, headed by a band, marched in. After a musical program, Mgr. Louis François Laflèche, coadjutor bishop of Trois Rivières, who enjoyed "a high reputation as an orator," spoke.

"The Christian," he said, "is, above all men, a soldier, and belongs to a combatting society . . . the normal state of the church is a state of war.

"A terrible struggle is going on. The Church is a military society.

We in Canada have a special mission to fulfill."

Bishop Bourget then presented the Zouaves with their colors. The flag was white silk, with the papal mitre and keys embroidered in gold, and with the Zouaves' motto: "Aime Dieu et va ton chemin." ("Love God and go on your way.")

This first (and the largest) detachment of the Papal Zouaves from Quebec entered Rome, wildly welcomed. Quarters were assigned them in the monastery of St. Francis. There they hung up an oil painting of St. Jean Baptiste they had brought with them — the patron saint of French Canada.

One day that summer Pope Pius IX invited the Canadian Zouaves to the Vatican. He received them and himself conducted them on a tour of its great art galleries. The Pope stepped lightly, setting a quick pace.

Gave each gifts

He then led them into the Vatican gardens. Under a marble pavilion he thanked them for their devotion to the church, and gave each gifts, including a silver medal bearing his effigy.

Not all was solemn. He livened the gathering with a practical joke. He pointed to a gap in the hedge. There, he said, was an incomparable view of Rome. "Take a look," he urged them.

Some of the Zouaves went to the spot. Suddenly a spurt of water from concealed pipes drenched them. They turned and ran.

The Pope was laughing, tears running down his face. How would they withstand the enemy's fire, he asked jokingly, when they retreated in disorder from a mere shower of water? The reception ended in general merriment.

No attack had been made on Rome by Garibaldi's army. The Pope's garrison had been strengthened by troops sent by Napoleon III of France. A change came in 1870. War broke out between France and Prussia. French troops were recalled from Rome.

Garibaldi soon took advantage



The Cathedral/Basilica Mary Queen of the World houses a 'crusaders' chapel'.

of the Pope's weakened defences. On Sept. 20, 1870, at five o'clock in the morning, the first cannon was fired. It was the signal for a general bombardment of Rome.

The Canadian Zouaves fought with spirit. But the Pope knew the capture of the city was inevitable. To continue resistance would only waste lives and risk the destruction of Rome's ancient churches and art treasures.

He sent word to surrender. But the Zouaves still kept up the fight. Only when a second, severe command came from the Vatican did the firing cease.

On the following day the Canadian Papal Zouaves marched out of Rome. They passed the Vatican. "Let us see the Holy Father once more!" they shouted.

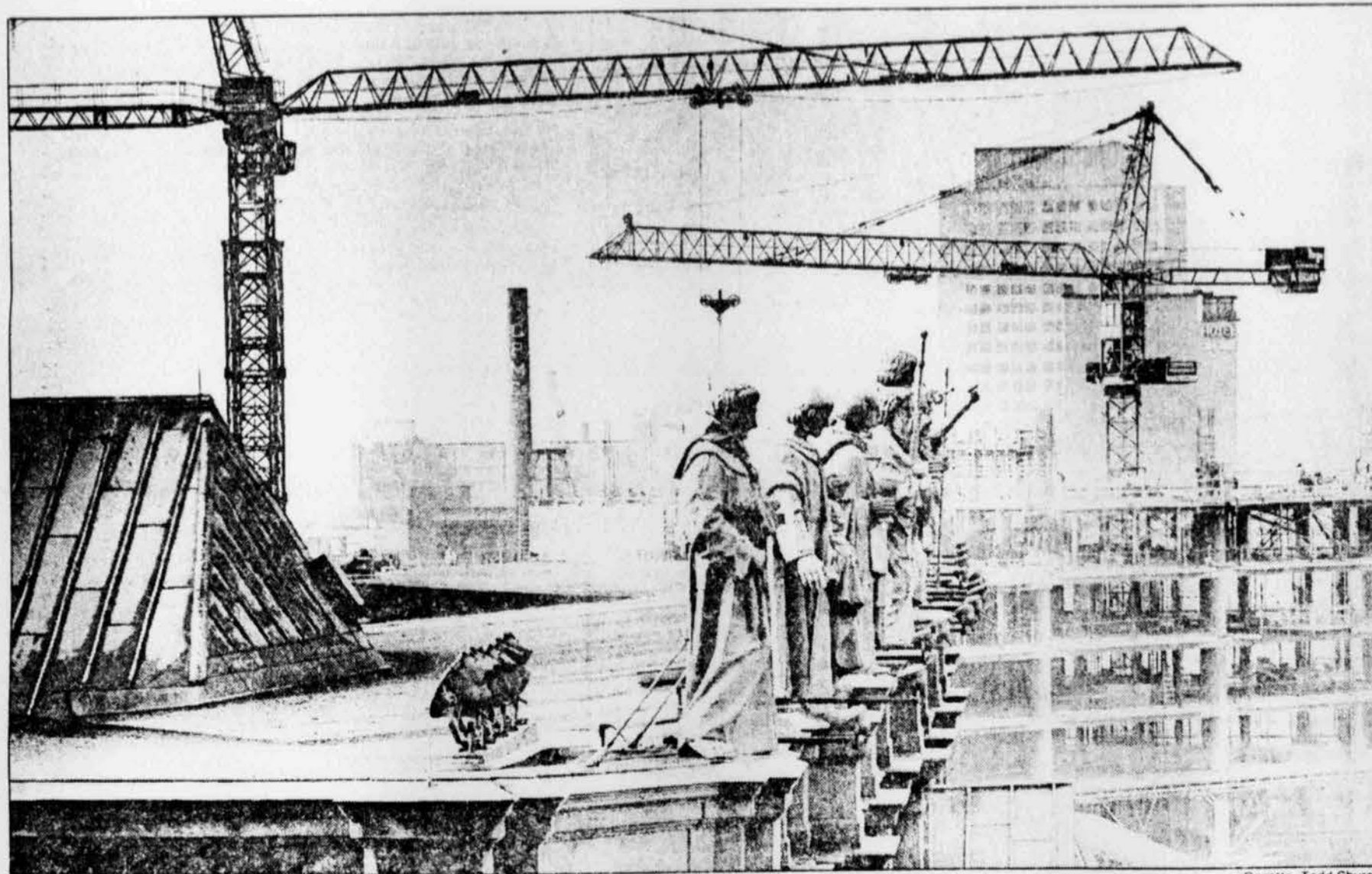
The Pope, though exhausted, heard their voices and the tramp of their feat. He hurried to a window. As the Zouaves marched away they saw the Pope stretching out his arms in a last blessing.

The Zouaves were welcomed home with every honor. They had been crusaders, even though the crusade had failed.

Some 50,000 people crowded Place d'Armes and spread into the neighboring streets. As the Zouaves marched to Notre Dame Church the bells in the towers rang in welcome.

At a ceremony in the church, Bishop Bourget praised them for the example of devotion they had set, by their unhesitating response to the appeal of the Pope for defenders.

To honor these 19th century crusaders, the chapel was dedicated to their memory. Visitors to the Cathedral-Basilica today, peering through the grill of the chapel's gates, may see the little painting of St. Jean Baptiste that once hung in the Zouaves' headquarters in Rome.



Gazette, Tedd Church

Rooftop superintendents keep an eye on progress

Statues on roof of Mary Queen of the World Cathedral appear to be overseeing construction of a 27-storey, \$75-million office tower

being built on the site of the former Laurentien Hotel at Peel St. and Dorchester Blvd. W. The tower — which is to be completed by 1986 —

will be owned by Marathon Realty Co. Ltd., the real estate subsidiary of Canadian Pacific Ltd.; the Laurentien Group, and Lavalin Inc.



Photo Jacques Grenier

Des dons pour la Pologne

Les passants étaient invités hier, devant la cathédrale de Montréal, à faire des dons en argent qui serviront à acheter des médicaments et des produits pour bébés. La manifestation est organisée par le Comité d'aide à la Pologne, 1440 avenue Union, où l'on peut faire parvenir ses dons. Elle se poursuit jusqu'au 30 novembre prochain tant devant la cathédrale catholique Marie-Reine-du-Monde, angle Dorchester et Mansfield, que devant la cathédrale anglicane Christ Church, rue Sainte-Catherine, à l'angle d'Union.

20 ans comme curé de la paroisse de la cathédrale Marie-Reine-du-Monde

MGR ANDRÉ-MARIE CIMICHELLA

Mgr André-Marie Cimichella, O.S.M. était invité par le cardinal Paul-Émile Léger, en 1964, à devenir évêque auxiliaire à Montréal, et, en 1965, à devenir curé de la paroisse de la cathédrale Marie-Reine-du-Monde. C'est dire que ce distingué religieux de l'Ordre des Servites de Marie a célébré, en 1984, ses vingt ans comme évêque auxiliaire à Montréal et fêtera, au cours de cette année 1985, le vingtième anniversaire de sa nomination à la direction de la cure de la paroisse de la cathédrale Marie-Reine-du-Monde.

Il m'a été fort agréable de m'entretenir avec lui dans son bureau de l'Archevêché de Montréal, où tous les murs disparaissent derrière une infinité de livres et de documents tous bien rangés dans des bibliothèques se hissant jusqu'au plafond.

« Avant d'émigrer au Canada en 1927 en compagnie des membres de ma famille, nous vivions au centre de l'Italie, dans cette région que l'on appelle le Latium, une région qui s'étend tout autour de Rome et qui fut créée par les Latins bien avant que l'Italie existe, m'expliquera-t-il, et quand je veux me faire quelque peu savant, je dis que mes ancêtres venaient du Royaume de l'Étrurie créé au XI^e siècle avant Jésus-Christ. Les Étrusques apparurent notamment en Toscane et avaient ceci de particulier qu'ils étaient beaucoup plus grands que leurs voisins des provinces formant maintenant l'Italie. »

Mgr André-Marie Cimichella me donne un véritable cours sur l'histoire ancienne de son pays et sur les peuples qui y ont vécu depuis 2,500 ans. Une conversation évidemment très enrichissante avec un évêque extrêmement cultivé. « Vous savez, les Italiens ont émigré un peu partout à travers le monde pour rapidement épouser les mœurs de leur pays d'adoption. On comprendra peut-être plus facilement les problèmes italiens quand on réalisera que l'on peut placer quatre Italie dans la seule province de Québec. Donc, avec ses 57 millions de population, cela nous donnerait, ici, une population de 228 millions d'âmes, soit une infinité de bouches à nourrir. En Italie, nous n'avons pas de ressources naturelles. Ce pays a donc été forgé par

l'homme et comme beaucoup ne travaillaient pas, il a engendré le génie gratuit, c'est-à-dire qu'il a créé des artistes de la peinture, de la sculpture, de la musique et de la poésie. L'Italie a donc eu tout le loisir de se lancer dans les arts et de s'y perfectionner. »

- Vous aviez quel âge à votre arrivée au Canada?

- Six ans et c'est dès notre arrivée que la Providence s'est manifestée puisque mon père s'est immédiatement trouvé un emploi au Grand Séminaire de Montréal, chez les Messieurs de Saint-Sulpice. Il importe que je vous précise qu'il avait antérieurement travaillé au Collège Canadien à Rome, et que ce sont des étudiants canadiens qui, là-bas, lui avaient fait miroiter une existence plus radieuse au Canada.

En septembre 1927, **André-Marie Cimichella** entreprenait son cours primaire à l'école Notre-Dame du Mont-Carmel, angle Saint-André et Dorchester, école rattachée à la paroisse italienne du même nom. L'école était francophone, mais plusieurs professeurs étaient italiens. « Cela me facilita les choses pour apprendre encore plus rapidement la langue française, si bien que, cinq ans plus tard, je parlais trois langues, l'italien bien sûr, le français et un anglais passable car, demeurant près du Grand Séminaire, dans le secteur Atwater / Sherbrooke, je côtoyais régulièrement des Canadiens de langue anglaise. »

André-Marie Cimichella entreprit ensuite son cours classique chez les Messieurs de Saint-Sulpice pour le terminer à Ottawa chez les Pères Servites de Marie, où il avait déjà choisi de prononcer ses vœux. Puis ensuite, ce furent des études complémentaires chez les Dominicains car, à Ottawa, on ne donnait pas de scolarité de formation.

- Vous avez donc été formé par trois communautés religieuses?

- C'est exact! Je suis entré chez les Servites de Marie, mais avec une formation sulpicienne et dominicaine. Au début de

**MAURICE
COTE**



Mgr André-Marie Cimichella, O.S.M., en compagnie du sénateur Pietro Rizzuto et de son Honneur le maire de Montréal, Jean Drapeau.

Mgr André-Marie Cimichella, O.S.M. recevant un présent de Sa Sainteté le pape Jean-Paul II, en septembre dernier.

mon ministère, je suis revenu à Montréal pour m'occuper des jeunes; puis, on m'a envoyé à Winnipeg, où je suis demeuré cinq ans. Ça été dur, mais fructueux. Je suis fier d'avoir vécu cette expérience. Je suis revenu à Montréal pour assumer, à 35 ans, les fonctions de curé de la paroisse Notre-Dame du Mont-Carmel, où j'avais fait mon cours primaire et, en 1964, le cardinal Paul-Émile Léger est venu me chercher. C'est évidemment le Saint-Père, qui m'a nommé évêque auxiliaire à Montréal avec la recommandation, bien sûr, de Son Éminence le cardinal, qui, un an plus tard, me nommait curé de la paroisse de la cathédrale Marie-Reine-du-Monde.

- Comme vous vous êtes toujours intéressé à la jeunesse, avez-vous prévu des activités particulières à l'occasion de l'Année internationale de la Jeunesse qui vient de débiter?

- Assurément, puisque j'ai une confiance fondamentale en la jeunesse. J'ai confiance en sa potentialité, surtout en ce qu'elle peut finalement faire et réaliser. Il faut aimer assez les jeunes pour vouloir les aider. Ils ont besoin de nous et ils nous apprécient davantage dans la mesure où on leur rend service. Il faut cependant les laisser se développer et se prendre en main. Ils en sont capables. Ils éprouvent des problèmes ces temps-ci et je le sais. Mais aujourd'hui, plus vite on se brise un peu les ailes, plus vite on se cogne au langage de la vie, plus vite aussi a-t-on l'occasion de se reprendre et de se ressaisir.



MONTREAL THEN AND NOW

Suburbs were never far away

Even before the walls surrounding Old Montreal were torn down in 1809, a growing population had burst the city's 18th-century boundaries. Residential neighborhoods, referred to as the "northern suburbs," grew up in the area above Craig St. (today St. Antoine), which had marked the city limits.

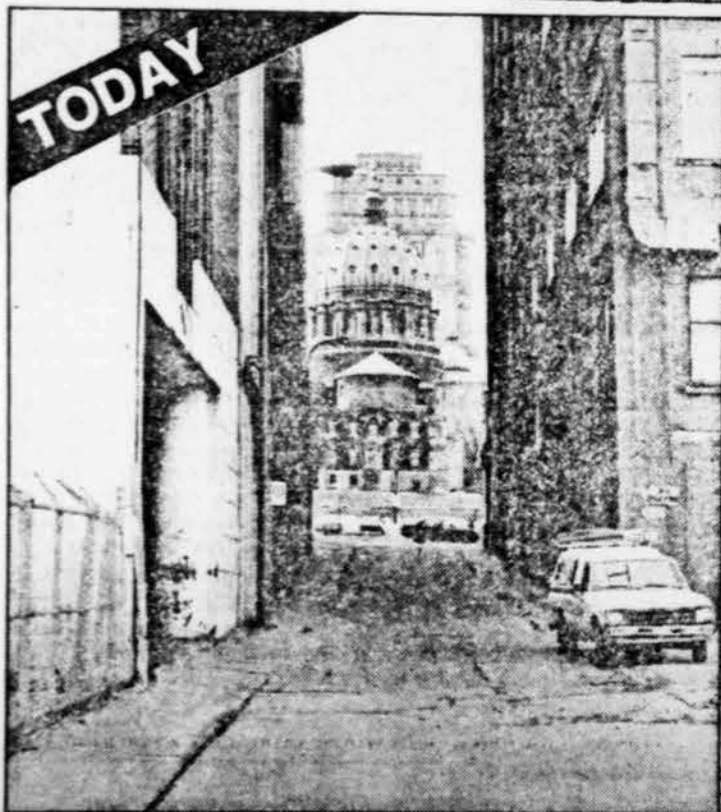
Although hardly suburbs in the modern sense, these small districts varied widely in character. Some, such as the ones around Viger Square and Beaver Hall Hill, were enclaves of the well-to-do. Others, including the area around St. Urbain and La Gauchetière Sts. and the streets near present-day Dominion Square, were more modest in character.

A typical working class neighborhood can be seen in the view above of St. Margaret St., looking north toward Dorchester and Mary Queen of the World Cathedral. Today, the street is known as Ste. Cécile.

The street is unpaved, and the houses are one or two-storey affairs of wood or brick — no greystone fronts here. Being row houses, they were gloomy, since light entered only from the front and back. Central heating was almost unknown, though electricity, indicated by the transmission pole, had made an appearance.

That the cathedral is already in existence (completed in 1894), indicates St. Margaret St. would not be residential for much longer.

Nearby Dominion Square, laid out in 1869, brought dramatic change. New churches and commercial buildings (including the former offices of *The Gazette*, still standing on the corner of Ste. Cécile and St. Antoine) began transforming the area into what would become the heart of modern Montreal.



Gazette, Shane Kelley

St. Margaret St. looking north toward M



St. Margaret St. looking north toward Mary Queen of the World — today's street is known as Ste. Cécile. Notman Photo Archives

4-5-1985

ARCHITECTURE

Survivors of 'styles war' dot Montreal landscape

By NORBERT SCHOENAUER
Special to The Gazette

During the 19th century a "battle of styles" was fought in architectural circles in Great Britain. The architectural profession was more or less split down the middle with one camp advocating Romanesque and Gothic Revival, and the other Neo-Classicism.

While the former maintained that the spirit and form of medieval architecture was worthy of emulation, the latter contended that the architecture of classical antiquity offered the only true aesthetic guidance for building design.

The main battlefield was 19th-century London and the legacy of this war is a collection of Victorian buildings. The weapons used were rhetorical statements and sometimes ridicule. Sentiments ran deep and continued to do so for a long time.

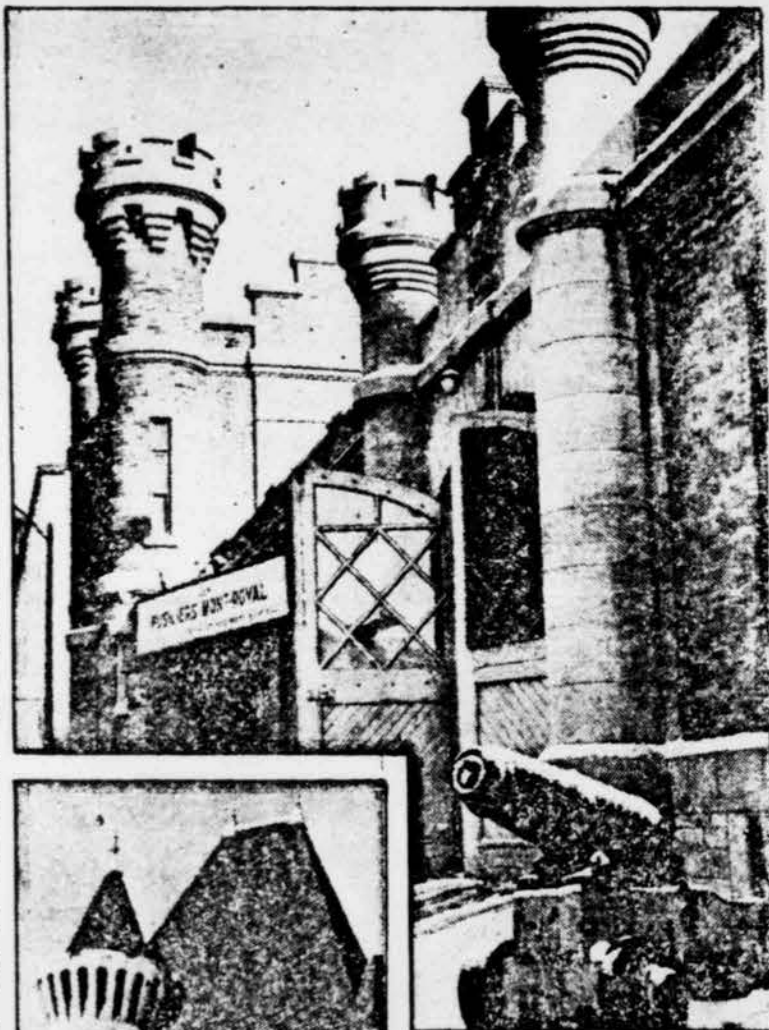
As in many wars, however, neither camp was able to claim victory and a new generation of styles emerged, such as "Art Nouveau," around the turn of the century, and the so-called "Modern" or "International Style," during the 1920s. In fact, the latter reached a universal dominance during the building boom following the Second World War.

A battle during the reign of Queen Victoria could not fail to have affected other regions of her empire, and Canada was no exception. Since Montreal was then the undisputed commercial and cultural centre of Canada, the legacy of "the battle of styles" is also evident here, and, Montreal is richer for it.

The great railway construction period in Canada was accompanied by an unprecedented urban expansion that coincided with a time of stylistic confusion in architecture. But, the architectural heritage of this period is not as disagreeable as purists in either camp would have us believe.

'Built to last'

The architectural harmony so familiar in the medieval and Renaissance cities of Europe was never achieved in Montreal. But this urban design shortcoming is more than offset by other considerations. First, buildings from the "battle-of-styles" era represent an important stock of buildings that were "built to last" and which portray the good workmanship that was characteristic of the period when arts and crafts were a matter of pride to architects and craftsmen alike. Second, buildings of that period have an educational value because each of them can now be viewed by Montrealers as a leaf of



PINE AVE. ARMORY
Imitates castle

slightly modified form, on the Masonic Temple located on the corner of St. Marc and Sherbrooke.

Another example of a replica, in this case of a Renaissance building, is *Mary Queen of the World Cathedral* situated on the east side of Dominion Square facing Dorchester Blvd. This edifice is a candid half scale reproduction of St. Peter's Cathedral in Rome, but since both the horizontal and vertical dimensions of St. Peter's were halved in this replica, the resulting body mass of the Montreal cathedral is only a quarter of the original and does not achieve the awesome monumentality of its Vatican counterpart.

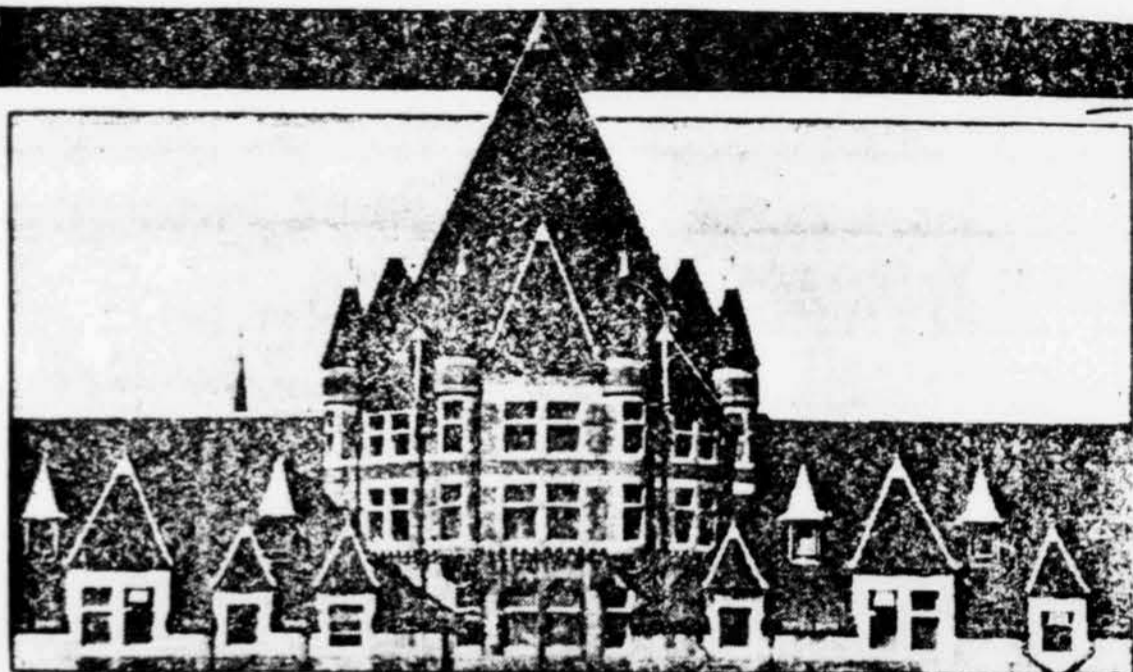
Above all else the medieval Gothic style is linked to ecclesiastical architecture. Consequently Neo-Gothic was favored by many North American Christian communities for the design of their churches. Notre Dame Church in Old Montreal, St. Patrick's on Beaver Hall Hill, Christ Church Cathedral between The Bay and Eatons, St. George's Church facing Windsor Station, and others are familiar. But what is perhaps not well known



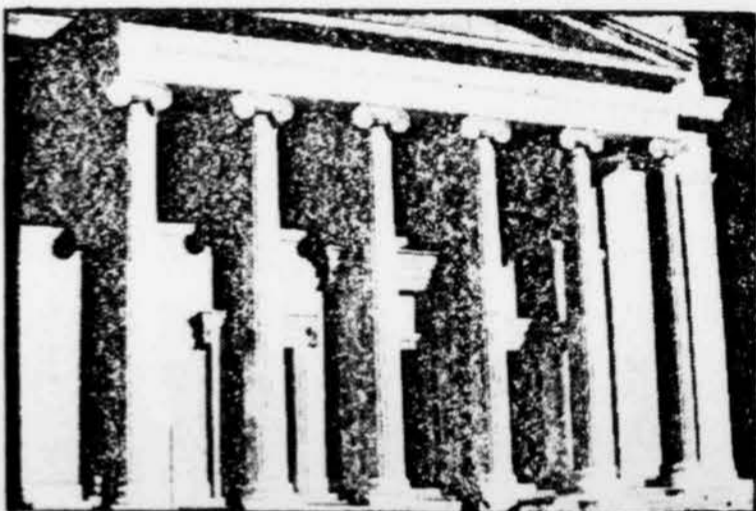
PUMPING STATION
Neo-Gothic is less convincing

a three-dimensional picture book illustrating some stylistic milestones of architectural development of a bygone age.

One interesting and beautiful example of Greek Revival is the facade of the Salvation Army Citadel on Drummond St., inspired by one of the ruined porticos of the Erechtheion, (a building in Athens that is even more famous for its southern porch with caryatids). The Drummond St. facade of the Salvation Army Citadel features three ornate doors which are copied from the most imitated Greek door in the world. Similar replicas of the Erechtheion door are also found on buildings at 209 Le Moyne St., 410 St. Nicolas St., and 221 St. Jacques St. in Old Montreal, as well as, in a



Viger Hotel (which now houses city offices) is built in style of French chateau.



Photos, Norbert Schoenauer

Salvation Army Citadel is example of Greek Revival.

is how extensively medieval revivalism shaped a large number of secular buildings in Montreal.

Armories were often built in the style of medieval fortresses and, in a sense, this is not surprising because there is a symbolic affinity between the two. Examples of fortress-like armories are those of the former Victoria Rifles of Canada at 691 Cathcart St., Caserne Côte des Neiges near the west entrance to Park Mount Royal, and the Pine Ave. Armory of Les Fusiliers Mont-Royal located between Drolet and Henri-Julien.

Gimmicks used

Less convincing is the use of the medieval architectural forms for buildings such as the pumping station of the municipal water reservoir located above McGill University campus. Essentially housing mechanical equipment, this structure was designed to resemble a most assertive medieval fortress with all the architectural gimmickry of defence details featured on its exterior.

Another example of anachronism is the use of a medieval form for the design of railway stations. Railways are clearly identified with the Industrial Revolution rather than the Middle Ages, and railway barons were primarily entrepreneurs and not knights. Yet, fortress-like medieval structures were used for CPR's headquarters

and Windsor Station in Montreal. True to tradition, the executives' suites are housed in the keep-like tower of this large building complex. A French chateau style was employed for another railway station east of St. Laurent Blvd. namely the former Viger Hotel and Railway Station, which now accommodates the municipal offices of the City of Montreal.

A curious example of medieval revivalism of a more recent vintage is the House of Seagram or Distillers Corporation Ltd. building at 1430 Peel St., opposite the old Sheraton Mount Royal Hotel. This relatively small office building also imitates a fortress and even features a "portcullis" in front of the recessed front door. Used in medieval times, a portcullis was a suspended timber grating with spiked bottom end that could be dropped in an emergency to trap any assailants who had managed to reach the portal of a castle. In the Peel St. building, the portcullis is of course permanently fixed in the vertical grooves of its jambs and cannot be operated.

Finally, the medieval architectural style was employed for domestic architecture. The chateau style of certain luxury apartment buildings was recently discussed in another article. However, the medieval style was also successfully employed in smaller residential structures. A fine example of clus-



SEAGRAM BUILDING
Features a portcullis

tered townhouses can be seen at the corner of Weredale Park and Dorchester Blvd. near Atwater. Here a small fortress is cleverly simulated by six disparate facades of independently owned attached houses.

At present a "mini-battle of styles" is being fought in architectural circles between the "modernists" and "post-modernists" with the main theatre being the United States. We too are affected by this struggle, but the public is hardly aware of, or inconvenienced in their daily life by architectural warriors. It is doubtful, however, that the legacy of this present war will be represented by buildings as romantic or as lasting as those of the earlier "battle of styles."

• Norbert Schoenauer is a professor of architecture at McGill University.

Les 150 ans du diocèse de Montréal

■ La célébration du 150^e anniversaire du diocèse de Montréal, qui se déroulera du 13 mai au 8 décembre prochain, sera « comme une grande fête de famille ».

JULES BÉLIVEAU

C'est ainsi que Mgr Paul Grégoire entrevoit ce jubilé. Dans un message adressé aux prêtres, aux supérieurs de communautés religieuses et aux responsables de pastorale de son diocèse, l'archevêque de Montréal a de plus indiqué que la célébration de cet anniversaire devrait être vue comme une occasion privilégiée d'animation et de relance pastorale.

Le thème des fêtes de cette année particulière, « Ravivons notre espérance », illustre d'ailleurs assez bien ce vœu de l'archevêque. Et comme l'explique un document rendu public par l'archevêché, il est en continuité avec le thème retenu lors de la visite de Jean-Paul II au Canada, « Célébrons notre foi ».

Le programme des fêtes du 150^e anniversaire comprend plusieurs manifestations auxquelles seront conviés les publics les plus variés. « Nous avons voulu que tous les diocésains puissent participer à l'une ou l'autre d'entre elles », signale Mgr Grégoire.

Les fêtes seront inaugurées, le 13 mai, par une messe solennelle célébrée à la cathédrale Marie-Reine-du-Monde à laquelle seront invités les évêques de tous les diocèses de la région apostolique de Montréal, les prêtres et les diacres, des représentants des paroisses, les animateurs de pastorale, des représentants des divers mouvements, institutions

et organismes religieux du diocèse, des représentants des communautés religieuses et le personnel de l'archevêché.

Les catholiques des 42 paroisses et missions anglophones du diocèse de Montréal seront conviés, le 31 mai à l'Oratoire Saint-Joseph, à une rencontre conçue expressément à leur intention.

Dans la soirée du samedi 7 juin, 3 000 jeunes de 15 à 25 ans et les agents de pastorale auprès de la jeunesse se réuniront dans la basilique Notre-Dame. Cet événement, au cours duquel on fera appel au théâtre, au chant, à la musique et à une très large participation des jeunes pour mettre en lumière différents types d'engagements évangéliques du passé et du présent, pourrait fort bien rappeler la rencontre des jeunes avec Jean-Paul II au Stade olympique.

Le 24 juin, la messe de la Saint-Jean de l'année du 150^e anniversaire du diocèse aura lieu sur les terrains de l'église de la paroisse de la Visitation, qui célèbre le 250^e anniversaire de sa fondation. À cette occasion, une croix érigée dans l'île de la Visitation sera bénite par Mgr Grégoire et une plaque commémorative sera dévoilée par le président de la Communauté urbaine de Montréal en rappel de la mort du père Nicolas Viel, missionnaire récollet mort noyé dans la rivière des Prairies le 25 juin 1625.

La messe solennelle du 150^e anniversaire aura lieu le vendredi soir, 12 septembre, à la basilique Notre-Dame. Cette cérémonie religieuse sera suivie d'une réception à l'hôtel de ville de Montréal.

Le 150e anniversaire du diocèse de Montréal fêté de façon grandiose

MARIE LAURIER

C'est sous le thème « Ravivons notre espérance » que Mgr Paul Grégoire, archevêque de Montréal, invite les fidèles à participer aux fêtes qui marqueront le 150e anniversaire de fondation du diocèse de Montréal le 13 mai.

Le calendrier des diverses manifestations qui s'étaleront pendant six mois, jusqu'au 8 décembre, date du 25e anniversaire d'épiscopat de Mgr Grégoire, comprend plusieurs événements pastoraux d'envergure, notamment une messe d'ouverture des fêtes à la cathédrale Marie-Reine-du-Monde le 13 mai, un rassemblement de 3,000 jeunes de 15 à 25 ans et les agents de pastorale à la basilique Notre-Dame le samedi 7 juin, la messe de la Saint-Jean-Baptiste à l'église de la Visitation dont la paroisse du même nom célèbre cette année son 250e anniversaire.

Le triple jubilé sera marqué solennellement le 12 septembre à la basilique Notre-Dame et les fidèles entendront en première la *Messe du 150e* créée spécialement pour l'occasion par M. Pierre Grandmaison, organiste titulaire de la basilique. Cette cérémonie religieuse sera suivie d'une réception à l'hôtel de ville de Montréal où sera inaugurée une exposition du diocèse et officiellement lancé l'album-souvenir de l'anniversaire.

Plusieurs autres manifestations viennent se greffer à ce programme, notamment la rencontre régionale des anglophones à l'Oratoire Saint-Joseph, la célébration le 17 août de la fête de l'Assomption de la Vierge Marie, patronne du diocèse. Il y aura

également plusieurs « montées » à la cathédrale organisées par les diverses régions du diocèse et les communautés ethniques. Tous les fidèles seront invités à célébrer le 150e dans leur paroisse respective le dimanche 14 septembre.

Notons également la tenue du congrès de la Société canadienne d'histoire de l'Église catholique qui aura lieu au Gesù les 24 et 25 octobre sous le thème « Le réveil religieux à Montréal au 19e siècle ».

Dans un message qui accompagne le programme des fêtes, Mgr Grégoire souhaite que ce jubilé soit vécu « comme une grande fête de famille, dans un climat de réjouissances fraternelles ». « Nous disposons d'un riche héritage qu'il convient d'explorer, écrit-il. Si nous cherchons cette année à mieux connaître l'histoire de notre diocèse, nous verrons que les grands défis pastoraux ne datent pas d'aujourd'hui. (...) Notre passé est marqué par des valeurs toujours essentielles: la foi, le courage, l'audace créatrice, le partage et le don de soi. La connaissance de ce passé nous apportera inspiration et réconfort. (...) »

Le thème « Ravivons notre espérance » est en continuité avec celui qui a été retenu lors de la visite du pape Jean-Paul II au Canada. « Après avoir célébré leur foi, les chrétiens et chrétiennes de Montréal ressentent en effet le besoin de raviver leur espérance et de la célébrer », soutient Mgr Grégoire, archevêque de Montréal depuis 18 ans et évêque depuis un quart de siècle, un événement qui sera souligné le 8 décembre par une messe suivie d'une réception au Château Champlain.

L'architecte de la cathédrale de Montréal

Dans l'intéressant cahier de LA PRESSE sur le 150^e anniversaire du diocèse de Montréal, le 10 mai, on parle, évidemment, de l'architecte du premier temple du diocèse, la cathédrale. On ne cite que Victor Bourgeau et l'on ne dit mot de celui qui en a permis la réalisation, le Père Joseph Michaud, c.s.v., de Joliette.

Or, voici ce qu'en disent les archives des Clercs de Saint-Viateur de Joliette. En 1902, Mgr Racicot, évêque auxiliaire de Montréal, prononce l'éloge funèbre du Père Joseph Michaud. Il dit ceci: «C'est bien entièrement à lui que nous devons la cathédrale de Montréal.»

Voici pourquoi: L'on sait que vers les années 1860, après avoir marqué le site de la nouvelle cathédrale dont la façade serait tournée vers la rue Lagachetiere, et fait commencer le creusage des fondations, Victor Bourgeau revenait de Rome avec «des plans simplifiés et très réduits» (Mgr O. Maurault).

Les dispositions peu sympathiques du pouvoir civil qui ne veut pas ouvrir de place en direction sud, peut-être le manque de confiance dans les plans de l'architecte, des doutes sur le succès de l'entreprise, entretiennent si bien les hésitations que les années passent, et voilà 1868 arrivé; on est encore au creusage inauguré en 1857. (*Entre nous*, Vol. 5, nos 3 et 5, 1939, pp. 164-174 et 290-295.)

C'est là que Mgr Bourget envoie le Père Michaud à Rome, avec une compagnie de zouaves. En 1869, le Père Michaud revient à Joliette, et, avec le fameux architecte local, Dangeville Dostaler, et le Frère Onésime Poirieau, c.s.v., il exécute d'après sa très personnelle conception, la reproduction miniature de la future cathédrale de Montréal (environ 15 pieds de longueur). En août, la

maquette du Père Michaud arrive à Montréal, par le train de Joliette jusqu'à Lanoraie, puis par bateau.

Rien de tel qu'une maquette pour convaincre des gens hésitants, surtout celle-ci qui suscite l'admiration unanime. Tout de suite, on entreprend la construction et l'on pose la première pierre. «Les contours sont à peu près la moitié de ceux de la Basilique vaticane: donc les surfaces sont quatre fois plus petites.» (1)

Le Père Michaud ne signait jamais de plan, mais sa maquette valait bien des signatures. Bourgeau lui-même en reconnaissait la supériorité. Avec un autre architecte du nom de Leprohon, les trois travailleront de concert, le Père Michaud habitant l'Institution des sourds-muets, à partir de 1880. Après le décès de Bourgeau, en 1888, le Père Michaud assume seul la surveillance des travaux, durant six ans.

A la base du monument de Mgr Bourget, en bas-relief, on voit un religieux agenouillé et présentant des plans à l'évêque. Qui est-ce? Sinon le P. Michaud. A l'arrière, les bras croisés, Victor Bourgeau, parmi quelques personnages. A l'exposition «le grand héritage», inaugurée par le pape, dès l'entrée, on admirait la réplique de ce bas-relief et la légende précisait (enfin!) que le véritable architecte de la cathédrale de Montréal en était le Père Michaud.

Mais cette «légende» n'a pas encore détruit l'autre légende qui ne parle que de Victor Bourgeau. La preuve!

Frs. LANOUE, prêtre

Société historique de Joliette

(1) Cette maquette fut longtemps dans la cathédrale, puis au Collège de Rigaud, de 1921-38 et puis transportée à l'École Technique de Montréal. Où est-elle rendue?...

Our churches weren't built to be condos

By JOSEPH BAKER
Special to The Gazette

As the bells rang out the close of 1985, Save Montreal held its annual Prix Orange and Prix Citron awards ceremony. An orange recognized notable achievement in new construction or renovation, for example, the refurbishing of the Bank of Montreal headquarters on Place d'Armes. The lemons were awarded for less salutary interventions in the urban landscape, not least among these being the mutilation and misuse of what was once the First Presbyterian Church at the corner of Prince Arthur and Jeanne Mance Sts.

This prize was to be shared jointly: by the vendor, First Presbyterian, for failing to ensure the sale and transfer of the property to a community organization that would have made appropriate use of its fine interior space; by the purchaser, Les Jardins de l'église, who eviscerated the fabric and retained only the two street façades while creating a score of up-market condos; and to municipal and provincial authorities, whose lack of a coherent policy for the protection of heritage resources puts our standing somewhere between that of Detroit and Sao Paulo.

False front

What we are left with is the semblance of a church, a masquerade. Behind the false front all hell breaks loose, a miscellany of bricks, balconies and bays tumble out of its ruptured gut. New openings are pierced, filled with stock apartment windows. Stone colored mullions and tracery are painted black to match; the effect is macabre.

In the '70s people risked prison sentences to save Milton Park from destruction; yet even the predators' plans featured the local churches as comforting assurance or stability.

We now witness the rewriting of history. In the '90s we might well believe that it was fire, not greed, that swept through the fabric of First Presbyterian, and wasn't it remarkable how the damaged walls had been saved, a miracle, yes, and how cleverly they had made use of what was left?

Public buildings of times past are a precious legacy, and first among them are the sacred places. Call them temple, church, chapel or mosque, they are all the expression of collective values, communal will, built and paid for with the pride and zeal of the faithful. Glori-

ous containers of soaring space and mysterious light that we may never build again, they are not to be discounted, multiple listed, chopped and dismembered, made a party to a gross masquerade.

By 1910, Montreal was already known as the city of "cent clochers." Today, the MUC can count within its limits 250 Catholic and many more of assorted Protestant persuasions. In its *Répertoire d'architecture traditionnelle, Les églises* — a 500-page volume — the MUC Planning Department documents only 100 examples culled from four great families of religious architecture resulting from the fervent building activity of the 19th and 20th centuries.

Classical influences

The first, the "Quebec family" brought to the new world the classical French influences of Philippe Delorme and Jean-François Blondel, decorated in the styles of Louis XIV to XVI inclusive. Examples are to be seen at the church of La Visitation du Sault au Récollet on Gouin Blvd. west of Papineau or closer to town in the Chapelle Notre Dame de Bonsecours, the so-called Seaman's Church on St. Paul. Dominating this period is the impressive figure of Thomas Baillairgé, architect of many of Quebec's significant religious buildings. Not averse to a little English inspiration, Baillairgé leaned on renowned St. Martin in the Fields for his church of Ste. Geneviève in Rivière des Prairies.

The second half of the 19th century saw Montreal freed from dependence on Quebec City, its bishop, Msgr. Ignace Bourget, firmly seated in his own diocese. Architecturally, this period belongs to Victor Bourgeois. Master carver, sculptor then architect, Bourgeois overlaid the neo-Gothic style of the day with his own spirit — St. Joseph on Richmond St., St. Joachim in Pointe Claire or, switching gears to neo-Renaissance and topping off his illustrious and frenetic production, the cathedral Mary Queen of the World on Dorchester.

Replica of St. Peter's

Here at the behest of Msgr. Bourget, for nothing less than a replica of the Holy See's St. Peter's, Bourgeois summons up the collective spirit of the Renaissance — Bramante, Bernini, Michelangelo and Maderno — and with remarkable sleight of hand, substituting plaster and wood for marble and stone, creates, albeit at reduced scale, a veritable home away from Rome.

With the true flowering of the Victorian era — the third family — Catholics and Protestants alike looked beyond the frontier for architectural expertise. Baillairgé's home-grown plans for Notre Dame Church, to be built on Place d'Armes, were set aside in favor of those of James O'Donnell, a New Yorker by way of Ireland, smartly up-to-date with nods and winks to Westminster Abbey and Lincoln Cathedral. Pierre Louis Morin, a Frenchman, was called upon by anglo-Catholics to build St. Pa-

trick's and it was to a son of England, Frank Wills, that Montreal's Anglican community confided the design of Christ Church Cathedral. With overseas echoes of Victorian architects Butterfield and Street haunting its rafters, seven lamps illuminating its every stone, Christ Church follows the best high Victorian tradition, its virtues no doubt sufficiently secure to withstand the current unseemly commercial invasion of its precincts.

St. George's on la Gauchetière, St. James the Apostle, nestling in the corner of Bishop and St. Catherine and St. John the Evangelist, red roofed, a stone's throw from Place des Arts, follow in this tradition.

Indeed, neo-Gothic flourished and survived well into the 20th century with Harold Featherstonehaugh's admirable St. Andrew and St. Paul — known affectionately to many as the A & P — completed in 1932.

There was at least one interruption, however. Montreal no more than any other aspiring city would escape the spirit and influence of the great Henry Hobson Richardson. His immensely personal version of the Romanesque style, at its best in Boston's Holy Trinity Church on Copley Square, imitated in Toronto's old city hall, surfaces in Hutchison's design for the Erskine and American church that lovingly closes the northward vista of Crescent St. It can be savored again at both ends of the social spectrum; in Pointe St. Charles' St. Gabriel Church and Westmount's St. Leon.

The final and fourth family of Montreal churches are clearly in the Beaux Arts camp. At the end of the 19th century, young men with a passion for architecture would sell the family silver and flock to the ateliers of the Ecole des Beaux Arts on Paris's Left Bank. They included William Maxwell, architect of the Musée des Beaux Arts; Ernest Cormier, of the Ecole Technique on Sherbrooke St.; J. Omer Marchand, architect of the Mother House of the Congregation of Notre Dame at Atwater. Three musketeers, they bring a whiff of the boulevards to the city on the St. Lawrence.

What riches they all represent, what a national treasure and what a splendid guide is the MUC survey to whose authors I am heavily indebted.

To step inside the portals of Montreal's churches is to enter a portrait of heaven visited on earth. Beatific saints smile down, pink cherubs puff out their cheeks and blow golden trumpets, gossamer-winged angels float our worries to a frescoed paradise. Candles glow in comforting niches, gentle-eyed virgins offer solace, God in his majesty frowns.

Marble is painted tin, stone is plaster, plaster painted wood. The paintings are not by Andrea del Sarto or the sculptures "newly performed by that rare Italian master Julio Romano." They are the works of a far flung people who must face hard winters, lesser artists but no less sincere, memories mixed with incense and longing.

Peace and calm

In an inhospitable climate the great space of the church is the indoor equivalent of the urban square or pocket park: an island of peace and calm in which to find solitude in the grind and bustle of the city. The conservation of such spaces is as essential to the urban environment and our mental well-being as is the protection of our wetlands. Our spirits, just as the purple martin, must find a place to land.

A devout atheist, I have nothing but goodwill for congregations still secure in their numbers, fulfilling their mission and able to keep the roof in shape. But many a church has seen its flock severely winnowed. Vatican edicts notwithstanding, a Mazda, microwaves and vacations in Europe have won out over outsized families. Many staunch Protestants now prefer to channel their dissent into secular causes — acid rain, ban the Cruise, abortion on demand.

What then is to become of the precious legacy, the great naves and sanctuaries? Do they wither and decay, are they auctioned off, do they become repositories of used furniture, the debris of the rag trade, things of sorrow? Or will they be scraped, gutted, reinhabited by colonies of the radical chic, fragments preserved to provide panache for otherwise dreary mega projects?

Adaptive reuse is a cliché on every architectural lip. More pertinent in this issue is the question of appropriate reuse. Faced with a proliferation of burnups, bingo halls and the gamut of unseemly conversions, the United Kingdom instituted what it politely called the Commission on Redundant Church Properties. Its mandate is to take stock, protect and advise on the potential and suitability for reuse.



Window in St. Patrick's.

The potential for compatible cultural vocations is quite enormous. The parish structure spreads across the urban region like a well-planned net. At each node stands a local landmark, distinct in form, staunchly built, natural centres for the arts, exhibitions, theatre, music — local and amateur.

Museums fret and fuss over expansion problems. Yet in cities across the nation bounteous space awaits inside churches.

Only the dry and uncreative would insist on the textbook conditions of the so-called museum environment.

Early theatre took place on the parvis and inside the medieval church. Mystery plays were visual and dramatic presentations of the lives of the saints, replete with virtues, vices, angels and devils. By way of the commedia dell'arte, the Shakespearean pit and platform, the Baroque and classic proscenium stage, we have come in the 20th century to theatre in the round, movement in space, audience involvement. Drama groups in every city seek opportunities and space equal to their reach.

How good it is to sit in the austere nave of St. Andrew and St. Paul to listen to the B. Minor Mass, the German Requiem, the musicians under the baton of the incomparable Wayne Riddell. Or join in the Hallelujah chorus. What a thrill to pack St. James United on St. Catherine — church triumphant over Gold's Men's Wear — to stamp and clap with the Montreal

Jubilant Gospel choir backing the ecstasies of the great Salome Bey. Truly a joyful noise! In a variety of form and sizes, Montreal churches offer venues better suited to chamber orchestras and small ensembles than are several conventional halls.

Art, theatre, music. Literature. The world's most renowned libraries are housed in spaces that, if not actually chapels, sometimes closely resemble them — long vaulted naves, light flooding in from high rotundas, narrow galleries lined with weighty tomes.

The storage of books, for that matter, is the story of the monastery. Dating back to 820 AD, the celebrated plan for the monastery of St. Gall called for a scriptorium below, the library above, while the University Library of Oxford started with some few chained volumes kept in the Church of St. Mary.

None of this will come to pass overnight. Religion is still alive and well in this town. Populations shift, new groups move into old neighborhoods, the chants of bearded chassidim give way to those of the patriarchal priest, the hymn of the high church Anglican to the down-home rhythms of the Baptist. It's a process called rededication. Good enough for Hagia Sophia, once Christendom's greatest church, now a most sacred site of Islam, it is a process that recognizes Montreal's changing face.

Left with legacy

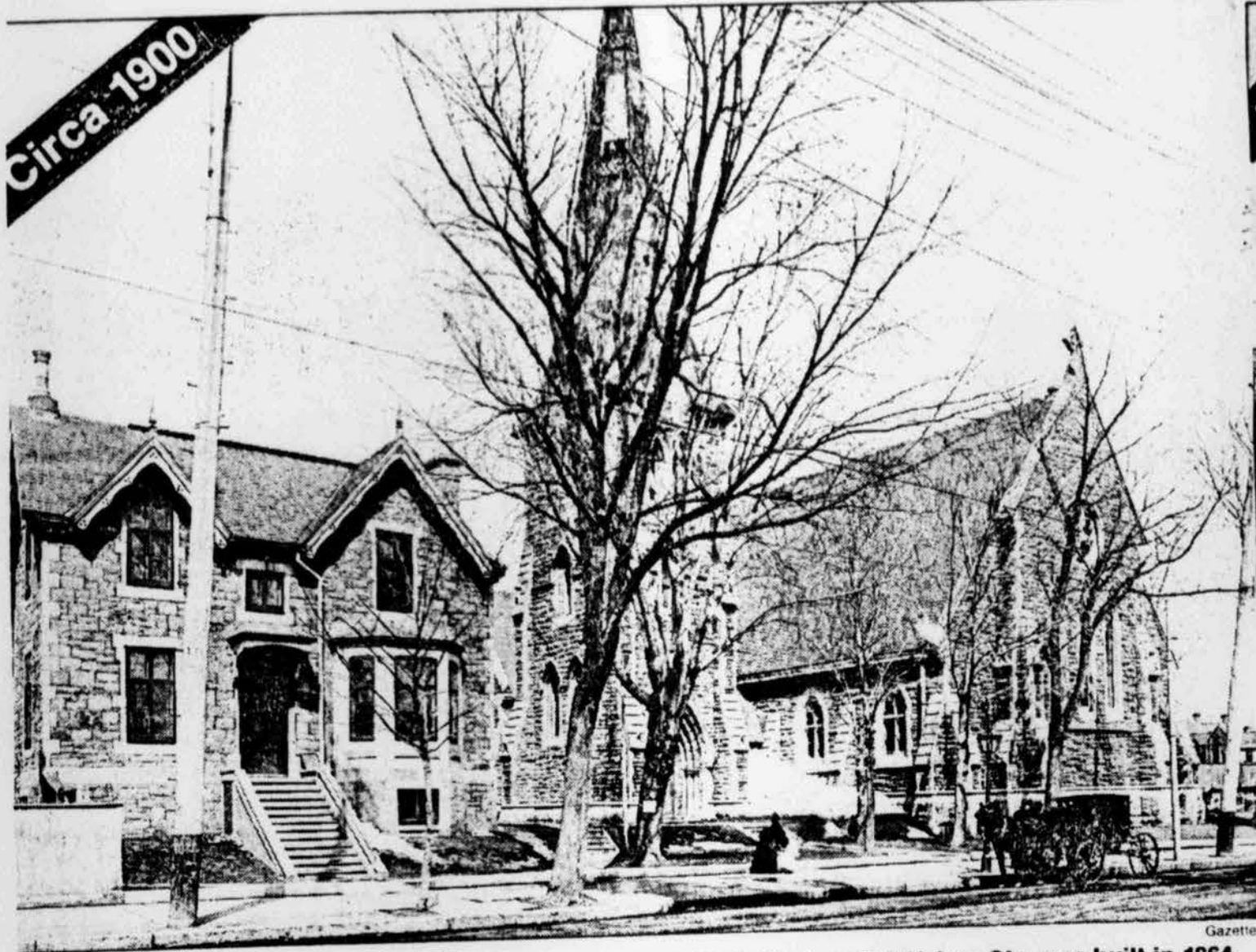
But the writing is on the wall. We were over-schooled and just as clearly we are over-churched. We are left with a built legacy that will require husbanding, reattribution. These buildings are learned, articulate; they demand respect.

Recently emerging from the Red Guard phase of modern architecture, we begin to appreciate the sensitivity and ability of the serious and cultured practitioner who preceded us. A society less inclined to state its needs in terms of the flatly functional, the standardized and uniform, will see in the "redundant" church a remarkable challenge and opportunity.

It poses a mighty task requiring forethought and financial resources, not dissimilar to that addressed by Britain's National Trust, a popular institution that has acquired and cares for many of that country's Great Houses in the public interest. A mighty task, in which, dare I say it, a little divine intervention would not be amiss.

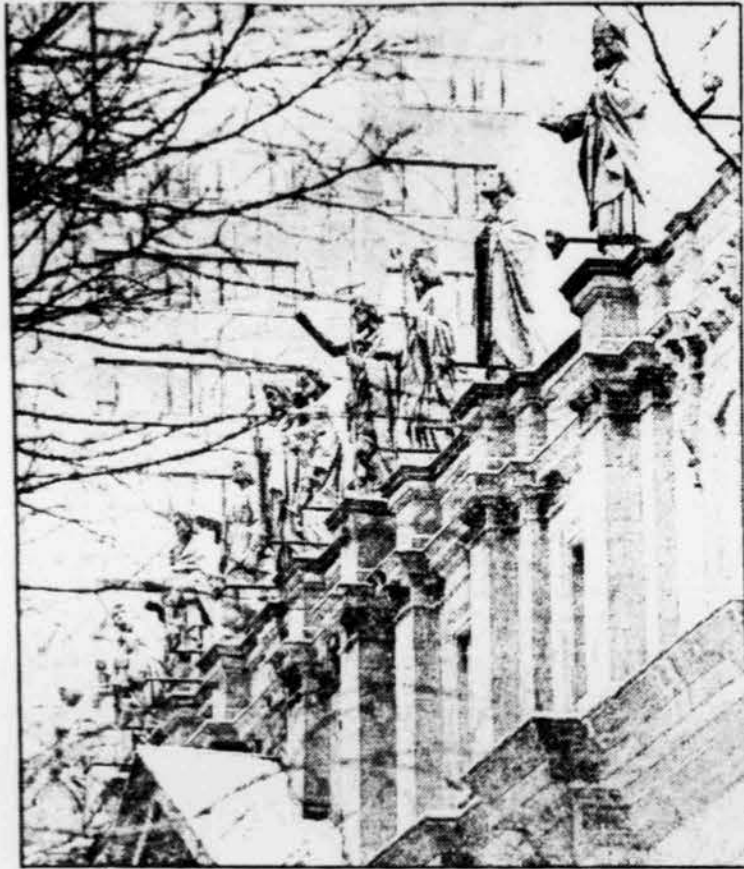
• Joseph Baker is a professor of architecture at Université Laval.

The Gazette, Montreal, Saturday, May 31, 1986



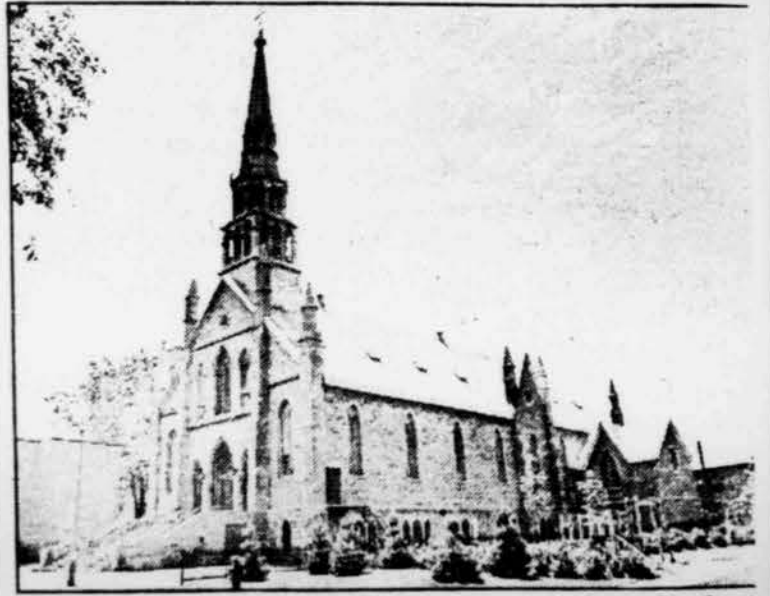
Gazette, Terid Church

Gazette
St. James the Apostle Anglican Church at the corner of St. Catherine and Bishop Sts. was built in 1864.



Gazette

Statues look down from Mary Queen of World Cathedral.



Gazette, Tedd Church

Condos are seen on side of former Presbyterian church. Victor Bourgeau's St. Joseph Church on Richmond St.

Un puissant pouvoir CHARISMATIQUE



PC
Mère Teresa s'est recueillie un moment lors d'une visite dans un centre pour handicapés.

QUÉBEC (A.D.) — **Mère Teresa, tous ceux qui la voient veulent la palper, la toucher, attirés et fascinés qu'ils sont par son pouvoir charismatique.**

Le phénomène a été particulièrement remarquable hier midi au centre François-Charon, réservé aux handicapés de la région de Québec.

Mère Teresa n'a pourtant rien fait pour les séduire: du haut de son mètre cinquante, elle portait comme à l'accoutumée, sa même vieille veste de laine bleue, son même fourre-tout kaki et ses mêmes sandales.

Mais elle s'est avancée, la figure ravinée par le souci, le dos courbé par la vie, et le regard aboussi par la misère; et, lorsqu'elle est entrée dans la chapelle, ils se sont rués sur elle pour qu'elle les frôle, pour qu'elle les touche, pour qu'elle les regarde; en fait, pour qu'elle les pénètre l'espace d'un instant.

Des handicapés ont

grimacé de joie sous ses caresses, certains lui ont tendu leurs prothèses, d'autres lui ont demandé une autographe à l'endos de «La cité de la Joie», et quelques personnes «saines» ont bravé les gardes de sécurité pour la saisir à bras-le-corps et l'embrasser, les larmes aux yeux.

Prière

Puis, lorsque Mère Teresa s'est agenouillée pour prier là même où Jean-Paul II l'a fait le 10 septembre 1985, la clameur s'est retirée de la chapelle.

Les paparazzi ont eu beau cribler la demisainte de flashes, un micro a su transmettre toute la solennité de son recueillement et de sa prière à la foule et, un moment, même un athée a eu l'impression qu'elle parlait vraiment à Quelqu'un.

Mère Térésa est une grande mystique tel que les définit Henri Bergson dans «Les deux sources de la morale et de la religion.»

Il se passe en elle quelque chose de «mystérieux», quelque chose d'indéfinissable, au

sens étymologique du terme sanscrit «Mus».

En elle, quelque chose vit «en secret».



PC
Prix Nobel de la paix et femme toute simple.

Devant 7,000 personnes, elle se prononce fermement contre ces «mères qui détruisent leurs enfants»

QUEBEC — Mère Teresa s'est prononcée fermement contre l'avortement hier soir à l'université Laval devant 7,000 personnes réunies pour la voir recevoir un diplôme honoris causa.

«Une mère qui détruit son enfant, a-t-elle déclaré, détruit l'image de Dieu en elle et si une mère peut tuer son enfant que

peut-il rester d'amour pour les autres?» Sa position, catholique orthodoxe, n'a étonné personne, la religieuse, qui aura 76 ans le 27 août prochain, n'a cessé de l'exprimer depuis quelques années.

Merci

La prix Nobel de la Paix a remercié, par ailleurs, les Québécois d'avoir donné si généreusement, ces dernières années, pour

sauver des vies en Ethiopie et en Inde. A la fin de la soirée, elle a reçu des mains du doyen de la faculté de théologie, M. Jacques Racine, un diplôme honoris causa.

Durant sa vie, mère Teresa en a déjà reçu quatre autres, des universités de Cambridge, du Sacré-Coeur (Rome), de Louvain et de Harvard.

Elle préfère ne pas parler de politique

MÈRE TERESA VEUT AIMER TOUT LE MONDE

QUEBEC - Mère Teresa préfère ne pas parler de politique. «Je veux continuer, dit-elle, d'aimer tout le monde et non juste une partie.»

André Dalcourt

Malgré cela, elle avoue qu'elle prie souvent pour les victimes de l'apartheid en Afrique du sud; elle compte d'ailleurs s'y rendre bientôt visiter les pauvres, Noirs en majorité.

«L'apartheid, lance-t-elle, divise les humains», insinuant par là qu'il va à l'encontre de l'amour.

Le prix Nobel de la Paix 1979 sait toutefois qu'il ne lui sera peut-être pas facile d'entrer dans le pays en tant que citoyenne indienne.

Le mahatma Gandhi a été en effet l'un

des premiers chefs d'Etat à combattre le racisme en Afrique du sud, entre les deux guerres.

Et Rajiv Gandhi, l'actuel premier ministre de l'Inde, est l'un des leaders du Commonwealth les plus favorables à l'imposition de sanctions économiques contre l'apartheid.

Mère Teresa aurait pu ajouter que sa présence en Afrique du sud aux côtés de Mgr Desmond Tutu, prix Nobel de la Paix 1981, ne ferait que rendre encore plus sympathique la lutte anti-apartheid au plan international.

Vedette

Dans un autre ordre d'idées, Mère Teresa a avoué hier qu'elle ne sait pas comment elle est devenue une vedette internationale en oeuvrant avec les pauvres; mais elle a constaté qu'il y a de la pauvreté

partout dans le monde, de la pauvreté matérielle dans les pays pauvres, et de la pauvreté morale dans les pays riches, surtout parmi les personnes qui vivent seules.

La récipiendaire du prix Albert Schweitzer 1975 a déclaré, par ailleurs, qu'elle ne s'est jamais découragée devant l'ampleur du travail qu'il lui reste à accomplir.

«Je ne fais qu'une chose à la fois, lance-t-elle, et je ne regarde jamais le nombre, mais la personne qui est devant moi.»

Depuis qu'elle a fondé la communauté des Missionnaires de la Charité en 1950, mère Teresa, récipiendaire du prix Albert Schweitzer en 1975, a recruté 1,800 religieuses, établi 789 écoles, asiles, léproseries, dispensaires et mouvoirs, et soigné six millions de personnes.



La générosité des Canadiens à l'égard des pauvres du tiers-monde a été largement soulignée par l'illustre visiteuse.

Mère Teresa aux chefs de file montréalais: «Connaissez-vous les pauvres de votre ville?»

■ Une toute petite question, parmi quelques autres, posée hier par Mère Teresa aux chefs de file de la région métropolitaine de Montréal: «Connaissez-vous les pauvres de votre belle ville?»

JULES BÉLIVEAU

La «sainte vivante» des bidonvilles de Calcutta et de bien d'autres agglomérations urbaines dans le monde était de passage à Montréal, hier matin. Arrivée de Québec au cours de la nuit après sa participation à la IV^e Conférence de droit constitutionnel, à l'université Laval, elle n'a pris à peine quelques heures de sommeil avant de rencontrer un nombre étonnamment élevé de dirigeants de l'industrie et du monde des affaires de la région de Montréal.

Des 6 h 40, environ 1 500 per-

sonnes avaient envahi la cathédrale Marie-Reine-du-Monde, où Mère Teresa devait assister à une messe concélébrée par les archevêques de Montréal et de Québec, Mgr Paul Grégoire et le cardinal Louis-Albert Vachon, et par trois autres évêques et près d'une vingtaine de prêtres. Vers 7 h 30, toute cette foule, à laquelle se sont ajoutées plus de 500 autres personnes, s'est transportée à l'étage des congrès de l'hôtel Reine-Élisabeth pour un «Dejeuner de la prière» des chefs de file du Québec en présence de Mère Teresa.

Des personnalités politiques ont également participé à ces deux événements: M. John Turner, le sénateur Paul David, Mme Lise Bacon, M. Pierre Marc Johnson, M. Raymond Garneau, Mme Lucie Pepin, M. Marc Lalonde, M. Jean Drapeau, les maires de Québec et de Longueuil

Jean Pelletier et Jacques Finet, etc.

Intervenante principale au Dejeuner de la prière, Mère Teresa a longuement prêché son «évangile d'amour» devant une salle extraordinairement recueillie. Parlant d'une voix à la fois douce et assurée, sans jamais hausser le ton, presque comme si elle s'adressait à un tout petit groupe de personnes, elle a rappelé quelques épisodes des Saintes Écritures. Elle a évoqué, par exemple, la visite faite par Marie à sa cousine Elisabeth avant la naissance de Jésus et les noces de Cana. Elle s'est particulièrement attardé sur un passage des textes évangéliques: «Tout ce que vous faites aux plus pauvres, c'est à moi que vous le faites. Si vous donnez un verre d'eau à un pauvre, c'est à moi que vous le donnez. Si vous recevez un enfant, c'est moi que vous recevez...»

Mère Teresa a demandé aux chefs de file qu'ils sachent se préoccuper de leur prochain. «Partagez la joie de l'amour avec ceux que vous servez», a-t-elle dit. Et elle a repris: «Faites l'expérience du partage de la joie de l'amour avec ceux que vous dirigez, avec ceux qui vous servent.»

Plus loin, la fondatrice de la congrégation des Missionnaires de la Charité lançait cette invitation: «Essayez de trouver les pauvres.» Elle a signalé que la faim n'est pas uniquement celle des affamés de Calcutta mais aussi la faim du cœur, la faim de la parole de Dieu, la faim causée par la solitude et le rejet. Et elle a posé cette question: «Les connaissez-vous, les pauvres de cette belle ville?»

Comme elle l'avait fait la veille à Québec, Mère Teresa s'est prononcée contre l'avortement.

«Prenons la résolution de ne pas rejeter l'enfant non encore né», a-t-elle dit. Et elle a de nouveau cité cette parole de l'évangile: «L'enfant que vous recevez, c'est moi que vous recevez.»

Au cours de la période de questions ayant suivi son témoignage, Mère Teresa a indiqué que l'on peut prévenir les avortements par l'adoption. «A Rome, a-t-elle souligné, nous avons ainsi sauvé 1 000 petits enfants.» Et, s'exprimant cette fois avec insistance, elle a adressé ce défi à son auditoire: «Il est possible que dans une belle ville comme celle-ci nous unissions nos efforts et fassions quelque chose pour les enfants à naître. Nous l'avons fait pour les enfants non désirés. Décidez-vous. C'est à vous, les chefs de file, de décider que chaque enfant ne sera pas tué!»

Que faire pour les personnes souffrant de solitude? La réponse de Mère Teresa est venue sans aucune hésitation: «Aller les visiter!»

Et aux dirigeants d'entreprise, elle a posé deux questions et fait une confidence: «Vos employés qui ont des petits salaires, est-ce que vous les connaissez? Connaissez-vous leurs familles? Je prierai pour que vous puissiez le faire.»

Qu'auront enfin retenu les chefs de file montréalais et québécois de leur rencontre avec cette toute petite religieuse tellement différente des gens de leur monde habituel. Un d'entre eux, fortement impressionné, a repris cette parole de Mère Teresa, qui résume tout son discours: «Ce n'est pas ce que vous faites qui compte. C'est l'amour que vous mettez dans ce que vous faites...»



Lors du Déjeuner de la prière des chefs de file, des dirigeants d'entreprise et du monde des affaires ont manifesté leur admiration pour Mère Teresa en glissant dans ses mains des sommes d'argent parfois consistantes.



C'est d'un bon pas et entourée de « gardes du corps » que Mère Teresa a fait son entrée à la cathédrale de Montréal, hier matin. Cela n'a pas empêché plusieurs personnes de l'entourer de près, lui prodigant parfois des marques de vénération généralement réservées aux saints.

photos Robert Nadon, LA PRESSE



Le cardinal Louis-Albert Vachon, Mgr Paul Grégoire et deux gardes du corps ont accompagné Mère Teresa depuis la cathédrale de Montréal jusqu'à l'hôtel Reine-Élisabeth.



Mère Teresa était accompagnée, tant à la cathédrale de Montréal qu'à l'hôtel Reine-Élisabeth, d'une religieuse de la congrégation qu'elle a elle-même fondée, les Missionnaires de la Charité. On peut reconnaître sur cette photo M. et Mme John Turner, Mme Lucie Pépin, Mgr Paul Grégoire et, de dos, le cardinal Louis-Albert Vachon.

Abortion 'rejects God:' Mother Teresa

By HARVEY SHEPHERD
of The Gazette

Nobel prize-winning Mother Teresa of Calcutta yesterday urged Montreal business leaders and others to do "something beautiful for God" by seeking out pregnant women tempted by abortion and dissuading them.

Speaking to more than 2,500 people attending what was called a prayer and friendship breakfast for Quebec leaders, the 75-year-old founder of the Missionaries of Charity said abortion "rejects the image of God and rejects the presence of God."

She said abortion can be fought by encouraging adoption, by providing homes for unwed

mothers-to-be, by "giving them the means to feel wanted so that the little ones can be born," and by prayer.

Mother Teresa challenged people in the audience to personally seek out and visit the aged and lonely of Montreal. She said great things could be achieved if they "divided the city among yourselves and said each family will visit four or five of these shut-ins."

"You should see that no child, no man, no woman, breathes alone and unwanted in this city," the Yugoslavian-born missionary told an audience that included Liberal leader John Turner, Louis-Albert Cardinal Vachon of Quebec and Archbishop Paul Grégoire of Montreal.

Speaking to an interdenominational but largely Roman Catholic audience, Mother Teresa said Jesus taught the simple rule that whatever one does to the least of mankind, "you do it to me" and "if we see God in one another we will be able to love one another as He has loved us."

Before the breakfast, Mother Teresa attended an early mass at Mary Queen of the World Cathedral, where she shared a front pew with Turner, his wife Geills and Lucie Pépin, member of Parliament for Outremont.

The mass and breakfast were the only Montreal stops for Mother Teresa, in Quebec primarily to attend a constitutional-law conference in Quebec City Wednesday.



MOTHER TERESA
"Leave no one unwanted"



Photo Albert VINCENT



Albert VINCENT
Après la messe, Mgr Paul Grégoire conduit
Mère Teresa jusqu'à la porte de la cathédrale
et la confie au cardinal Louis-Albert Vachon.

MÈRE TERESA AUX RICHES: «AIDEZ LES PLUS PAUVRES»

Avant de quitter le Québec, Mère Teresa a prêché la générosité et l'amour à 2,300 chefs de file du monde des affaires hier matin à l'hôtel Reine Elizabeth, et elle l'a fait parfois sur le ton de la remontrance et du sermon.

André Dalcourt

«Vous êtes des chefs de file, leur a-t-elle lancé, vous devez montrer la voie qui mène à Dieu et aider les pauvres, en commençant par ceux qui sont peut-être dans

vos familles.»

Mère Teresa a livré à ces gens d'affaires le message du Christ; elle a particulièrement insisté sur l'amour à apporter aux personnes seules.

«La pauvreté, a-t-elle expliqué aux entrepreneurs, n'est pas que matérielle, elle peut être faite aussi d'une vie solitaire, sans dignité.»

Un homme d'affaires lui a alors demandé: «Mais Mère, que peut-on faire pour les personnes seules?» Et la religieuse lui a répondu laconiquement: «Allez les visiter!»

A cette étape, un imprévu est survenu: Mme Monique Saint-John, responsable de la pastorale aux détenus à l'archevêché, a dénoncé le sort réservé présentement à Joseph Kindler à la prison de Saint-Vincent de Paul; l'homme est confiné au «trou» 23 heures par jour et la direction du centre de détention lui refuse ses lunettes.

Avortement

Mère Teresa a réaffirmé ensuite son opposition à l'avortement. Elle estime qu'il faut combattre le phénomène par la prière bien sûr, mais aussi par la mise sur pied d'un bon service d'adoption. Elle croit qu'il serait facile d'en créer un, efficace, au Québec, avec l'aide du gouvernement.

Mère Teresa, qui avait assisté à l'aube à

une messe à la cathédrale, était l'invitée à ce déjeuner de l'Association des chefs de file du Québec, présidé par M. Roger Ouimet, de la compagnie Cordon Bleu. L'organisme organise chaque mois un déjeuner dit «de la prière et de l'amitié».

A un moment donné, le maître de cérémonie a donné une idée de l'importance des gens qui étaient là rassemblés, il a déclaré: «Nous avons un pouvoir sur plus de 1,2 million de travailleurs dans nos entreprises, prions pour être plus généreux.»

Pouvoir économique

A côté du pouvoir économique, le pouvoir politique était bien représenté: il y avait là, entre autres, Jean Drapeau, John Turner, Lise Bacon



Les archives

Mère Teresa a profité de son passage dans la métropole pour participer à une cérémonie religieuse

et P-M Johnson. Curieusement, personne du gouvernement fédéral.

Après la cérémonie, Mère Teresa a dit adieu au Québec. Elle a été conduite à Dorval en limousine par

le cardinal Louis-Albert Vachon, primat de l'Eglise catholique, et par M. Roger Ouimet. Elle s'est envolée immédiatement pour Washington où sa communauté possède un centre d'accueil.

MÈRE TERESA CHEZ LES « NANTIS »



Pendant sa très courte visite à Montréal, hier matin, Mère Teresa a été accueillie comme une « sainte vivante ». Des gens s'approchaient d'elle, cherchant même parfois à la toucher. Ces gestes de vénération ont cependant laissé la religieuse impassible.

photo Robert Nadon, LA PRESSE

Pour une fois, la messe de 6 h40 rassemble plus de 1 500 fidèles

■ La grande foule n'était ni invitée, ni attendue, pour recevoir à Montréal Mère Teresa de Calcutta.

JEAN-PAUL SOULIÉ

Seuls les «chefs de file» et leurs proches avaient été invités à assister à la messe de 6h40 hier matin, à la cathédrale Marie-Reine-du-Monde, boulevard Dorchester, puis au déjeuner de la prière, à l'hôtel Le Reine-Elizabeth.

Mais Mère Teresa a rassemblé sans peine, et dès l'aurore, 3 000 Montréalais, a délié des langues, et a fait raconter à des politiciens des aspects peu connus de leur vie.

Paradoxe de cette brève rencontre, Mère Teresa de Calcutta, qui a voué sa vie aux êtres les plus miséreux d'un des pays les plus pauvres de la planète rencontrait hier des nantis, des «chefs de file», sur le continent de la surabondance.

Les résultats ont été étonnants.

Marie-Reine-du-Monde, envahie par plus de 1 500 personnes pour une messe du matin, à 6h40. Les fidèles arrivent avec leurs serviettes, très en avance sur l'heure du bureau. Des avocats déposent au pied

des colonnes leurs lourdes valises pleines de dossiers. «D'habitude, remarque Yvan Desrochers, prêtre, directeur du bulletin officiel du diocèse de Montréal, *L'Eglise de Montréal*, à la messe du matin, il y a entre trois et quinze personnes...»

Une des images marquantes de la matinée est celle de Mère Teresa, minuscule petite vieille, ridée, voûtée jusqu'à donner l'impression qu'elle marche à genoux au milieu de ses gardes du corps, policiers du calibre standard, six pieds et plus, du muscle et de la détermination. L'Ordre. Et leur vocabulaire à eux, comparé à sa langue

chantante, un anglais d'immigrante tel qu'on l'entendait parler ici sur la rue Stanley, dans les années 50. Mère Teresa est née en Macédoine, une partie de la Yougoslavie autrefois albanaise.

À la fin de la messe, un homme dans la cinquantaine, grand, fort, bien vêtu, ses yeux clairs tout remplis de son émerveillement d'avoir vu Mère Teresa de près, se glisse sur le banc qu'elle venait de quitter. Agnouillé, d'un geste preste, il glisse dans sa poche les images pieuses que Mère Teresa avait sans doute effleurées. Pieux larcin.

Dans le salon Saint-Charles du Reine-Elizabeth, il y a beaucoup de monde. Jean Campeau, président de la Caisse de dépôt et placement du Québec, discute avec John Turner, le chef de l'opposition à la Chambre des communes. Il y a là le maire Jean Drapeau, Marc Lalonde, Jean-Pierre Côté, lieutenant-gouverneur, qui s'étonne gentiment de voir un journaliste.

C'est Raymond Garneau, député de Laval-des-Rapides, qui expliquera gentiment que les «Jeuners de prière» des hommes publics ont d'habitude lieu sans témoin. Il en a organisé pendant dix ans, à Québec, depuis l'époque de Jean Lesage. «Il ne faut pas donner l'impression



photo Jean Goupil, LA PRESSE

Monique Jones

sion que ces réunions de prière sont faites pour servir de plateforme publicitaire à des politiciens...».

«Des réunions semblables ont lieu à Washington, comme à Ottawa ou à Québec... Mais c'est toujours sur invitation, et sans la presse...» Quand Mère Teresa viendra rejoindre les officiels, ce ne sera même pas Raymond Garneau qui mettra les photographes à la porte...

Pour «communier avec Mère Teresa», tout se déroulera en anglais. Et c'est en anglais que John Turner dira sa prière à lui, dont il avait d'ailleurs gentiment offert le texte à LA

PRESSE. «Nous sommes des citoyens de la Terre. Seigneur fais que nous soyons un jour des citoyens de Ton paradis...»

Dans la grande salle du Reine-Elizabeth, où se sont entassées près de 2 000 personnes, avec une douzaine d'écrans de télévision, Mère Teresa répond aux questions, après sa longue causerie. On n'ose parler de discours, encore moins de sermon. La petite fondatrice des Missionnaires de la Charité commencera par des citations des Évangiles. C'est ça, son texte préparé. Ça lui permet de démarrer. Ensuite, elle parle, sur le ton de la démonstration. Pour Jacques Mongeau, président du Conseil scolaire de l'île de Montréal, sa capacité de communiquer est une révélation. Et dans la salle, le président de la Commission des écoles catholiques de Montréal, Michel Palascio, et plusieurs de ses commissaires étaient également présents et attentifs.

Le discours terminé, Mère Teresa répondra aux questions. Nerveuse, mais farouchement déterminée, Monique Jones posera la sienne. «J'étais tellement émue que je n'ai même pas entendu sa réponse», a avoué ensuite Monique Jones, qui est secrétaire du Comité diocésain de pastorale aux détenus.

Monique Jones a soulevé le

cas de Joseph Kindler, un citoyen américain condamné à mort dans son pays, détenu à Parthenais. «Le Canada, où la peine capitale n'existe plus, a le droit de réclamer que Kindler ne soit pas exécuté, s'il est extradé vers les USA». Il est maintenant incarcéré à Saint-Vincent-de-Paul, depuis trois semaines, en ségrégation. «C'est-à-dire qu'il passe 23 heures sur 24 dans sa minuscule cellule. On lui a même refusé de lui donner ses lunettes, alors il ne peut pas lire. Et c'est par hasard, parce que ses parents sont venus le visiter, qu'on a su qu'il était en ségrégation à Saint-Vincent-de-Paul.»

«Est-ce une manière humaine et chrétienne de traiter un détenu?» a demandé Monique Jones à Mère Teresa.

La réponse a surtout porté sur le fait que Monique Jones était allée visiter le prisonnier, comme elle le fait depuis des années pour beaucoup d'autres. «L'amour commence par des petites choses comme celle-là», a répondu Mère Teresa.

Après l'assemblée, le juge Claire Barette-Joncas a refusé de commenter la réponse. «mais, a-t-elle ajouté, Mère Teresa n'a sans doute pas entendu la question au complet». Pour Monique Jones, une chose demeure: c'est devant Mère Teresa de Calcutta qu'elle a pu parler du cas de Joseph Kindler.



Photo Jacques Grenier

Mère Teresa a été accueillie à la cathédrale par l'archevêque Paul Grégoire

Mère Teresa livre son message d'amour à plus de 2,000 Montréalais

FRANÇOIS BARBEAU

Elle est apparue comme un gnome, sans faire de bruit, toute menue, toute froissée, les mains noueuses, le regard humble, ardent et rieur à la fois, pour parler d'amour, tout doucement, mais avec combien de conviction.

Plus de 2,000 personnes s'étaient levées avec l'aube hier matin pour voir et entendre Mère Teresa de Calcutta témoigner, à l'occasion d'un des déjeuners de la prière et de l'amitié pour les chefs de file du Québec, de l'importance de la prière, de la joie, du partage de l'amour et de la terrible solitude de ceux qui ne se sentent pas aimés.

À 6 h 30, plus d'un millier de fidèles étaient déjà agenouillés à la cathédrale Marie-Reine-du-Monde où l'eucharistie a été concélébrée par Mgr Paul Grégoire et le cardinal Louis Albert Vachon en présence de Mère Teresa.

À la sortie de la cathédrale, les rangs de ces fidèles ont été grossis à l'hôtel Reine-Elizabeth, où se déroulent ces déjeuners, d'un autre millier de personnes. Très vite, après le modeste petit déjeuner de croissants et de café, consommé debout dans le foyer de l'hôtel, les places ont été occupées dans le grand salon où sur des écrans géants de télévision était retransmis le déroulement de cette rencontre matinale.

Les organisateurs de ce déjeuner de la prière ont insisté à plusieurs reprises hier matin sur le caractère simple de cette rencontre, mais également sur l'atmosphère de recueillement qu'il convenait d'y créer, en priant l'assistance de retenir ses applaudisse-

ments et en rappelant qu'il était souhaitable que personne ne prenne de photo souvenir de cette rencontre avec Mère Teresa. Leurs demandes répétées n'ont pas été bien comprises des personnes qui assistaient pour la première fois à ce type de rencontre et qui ont applaudi l'alléluia du Choeur polyphonique de Montréal, comme au concert.

Par respect pour Mère Teresa, toutes les prières et les interventions de ce déjeuner ont été faites en anglais. À tour de rôle, le chef du Parti libéral du Canada, M. John Turner, le cardinal Louis Albert Vachon, M. Jean Campeau, président de la Caisse de dépôt, et Mgr Grégoire ont brièvement pris la parole.

Le point de mire de la matinée était toutefois Mère Teresa. D'une voix douce, calme, mal amplifiée par les micros de la salle, elle a parlé d'amour, de son amour du prochain, de amour du Christ et de l'amour de Dieu pour les hommes.

Tout est disponibilité, simplicité, dit-elle. Ses phrases sont simples, ses formules sont simples, prouvées par l'usage. « Il faut travailler », « il faut aimer son prochain », « une famille qui prie ensemble reste unie ».

Les écrans de télévision renvoient l'image d'une femme frêle grandie par l'amour. Tous les regards sont rivés sur elle. Deux fillettes, assises par terre, la regardent, médusées. Ses paroles sont déformées par les hauts-parleurs, mais le sens de ses vœux, de ses souhaits, rejoint chacun.

Elle termine soudainement en invoquant la bénédiction de Dieu sur tous et s'efface, sans faire de bruit.

Mère Teresa à Montréal



Photo Jacques Grenier

Plus de deux mille personnes ont bu avidement hier matin les paroles de Mère Teresa à Montréal.

Le fol amour de mère Teresa

Cette petite femme de 76 ans, infirme, enrobée de blanc et bleu, aux yeux brillants et au sourire constant, qu'a-t-elle donc pour autant séduire les gens ?

Car les Montréalais ont été séduits. Du moins ceux qui avaient la chance d'être invités au Déjeuner de la prière et de l'amitié des chefs de file de Montréal. Plus de 1500 d'entre eux ont même voulu se rendre à la cathédrale à six heures et demie tout simplement pour prier avec elle. Et 2200 personnes ont payé \$25 pour déjeuner d'un croissant et d'un café et l'entendre parler à la foule remplissant les salles d'un hôtel. Pourquoi donc ?

Mère Teresa n'a qu'un sujet de discours, de prière ou d'action, c'est l'amour. Et elle sait de quoi elle parle.

Il faut aimer follement pour consacrer sa vie à ramasser les mourants qui traînent dans les rues de Calcutta et les amener dans sa maison tout simplement pour leur permettre de mourir dignement, comme une vraie personne humaine.

Il faut follement aimer la vie pour l'honorer et la vénérer de cette façon jusqu'à son dernier souffle. C'est pourquoi elle peut, avec immense autorité, dénoncer l'avortement: avec un tel respect de la vie, avec un tel respect des derniers moments, elle ne peut que passionnément défendre les tout premiers instants.

Pour bien parler de vie, il faut savoir donner la sienne; pour bien parler d'amour, il faut savoir aimer de tout son être. Les gens reconnaissent les discours vrais; ils les cherchent. Hier, ils en ont entendu un très beau et très grand.

Jean-Guy DUBUC

Des groupes dénoncent la visite «privée» de Mère Teresa

■ Pourquoi Mère Teresa, qui a passé sa vie avec les pauvres de Calcutta, n'a-t-elle rencontré que des «nantis», lors de son séjour de quelques heures à Montréal, jeudi?

PAUL ROY

Parce que ce sont eux qui l'ont invitée et parce qu'ils avaient les moyens de lui faire faire ce détour: l'organisateur de cette visite-éclair, M. Robert Ouimet, a mis un jet privé à la disposition de celle qu'on appelle de plus en plus la «sainte vivante».

C'est ainsi qu'on l'a transportée de Québec à Montréal, mercredi soir, et de Montréal à Washington, jeudi matin, après le «déjeuner de prière» à \$25 le couvert au Reine Elizabeth.

«Le monde des affaires dispose de moyens dont on ne dispose pas, explique l'abbé Pierre

Saint-Cyr, secrétaire de l'archevêque de Montréal, Mgr Paul Grégoire.»

L'abbé Saint-Cyr précise que M. Ouimet aurait ainsi rassuré un membre de l'archevêché qui s'inquiétait de l'heure de départ de Mère Teresa, jeudi matin: «Elle partira quand elle sera prête; il y a un avion et un pilote qui l'attendent à l'aéroport.»

La visite à Montréal n'était pas prévue. Mais quand les responsables des «déjeuners de la prière» ont appris que Mère Teresa participerait à des conférences à Québec et à Washington, ils ont joué du téléphone et du porte-feuille pour l'attirer quelques heures à Montréal. Ces «déjeuners de la prière» réunissent quatre fois l'an des «chefs de file» de la société: gens d'affaires, administrateurs, politiciens, etc.

Mais certains admirateurs de

Mère Teresa qui n'ont pas les moyens de ces chefs de file ont déploré le caractère privé de la visite de la religieuse de 76 ans, qui a reçu le Prix Nobel de la paix en 1979. Il y a bien eu la messe à la cathédrale Marie-Reine-du-Monde, à 6 h 40, jeudi matin. Mais les organisateurs s'étaient gardés de le claironner. Et parmi les 1 500 fidèles qui y assistaient, il y avait plusieurs de ces «chefs de file» qui ont écouté Mère Teresa au Reine Elizabeth un peu plus tard.

«C'est regrettable, a déclaré l'abbé Georges Convert, de la «Mission ouvrière Pierre et Paul», dans l'est de Montréal. Je comprends mal que l'apôtre des pauvres n'ait pas rencontré le monde ordinaire.»

Selon l'abbé Saint-Cyr, la venue de Mère Teresa a été annoncée lors des messes qui avaient lieu à la cathédrale la se-

maine dernière. Et il affirme qu'il y avait beaucoup de «chrétiens ordinaires» à la messe de jeudi matin.

Quoi qu'il en soit, la cathédrale était pleine à craquer; à quoi aurait-il servi d'annoncer l'événement. «D'ailleurs, précise-t-il, il n'est pas dit qu'elle ne reviendra pas. C'est un peu prémature d'en parler maintenant, mais c'est possible qu'il y ait des projets avec elle.»

Le père Sylvio Michaud est directeur de la «Maison du père», qui accueille les itinérants. Lui ne s'offusque pas que la religieuse n'ait rencontré que les «nantis» à Montréal. «Elle a frappé en plein dans le mille, dit-il, elle leur a parlé des pauvres!»

Et les responsable des communications pour l'événement, M. Gilles Caron, de souligner. «Des pauvres, il y en a même parmi les riches.»

War made Mayor Houde late paying a bill



Today's column is a collection of historical curiosities — bits and pieces from Montreal's past. We may begin with one little story from quite modern history. It concerns Mayor Camillien Houde.

Houde loved good clothes. Needless to say, everything had to be made to measure. He was a huge man, with a bulging figure that could be fitted only after measurements.

His favorite tailor was John Meier, who worked for William Scully Limited. On one of the occasions when he came for yet another new suit, his measurements were taken by Vincent Scully, who called them out for Meier to write down.

It was the first time Vincent Scully had taken Houde's measurements. Houde noticed the shock on Scully's face, the look of incredulity, as he kept calling out dimensions he had never seen before.

Houde had a spontaneous joke for every situation. "Yes, I know they're big," he said, "but, after all, I'm holding down a big job!"

In 1940 Camillien Houde disappeared. He had been charged with impeding the war effort by urging public resistance to the federal government's National Registration Act. They had arrested him and taken him off to the internment camp on St. Helen's Island.

His detainment came at a time when his debt with Scully's stood high. The firm never expected to be paid. But Houde had been a good and very genial customer for years past. He was sent a receipt. His total indebtedness with the firm had been written off.

Houde replied. He expressed thanks for the letter. But he declared, regardless of the receipt, that he would, as soon as possible, pay every cent he owed.

In 1944, Houde was released. When out and about again, one of the first things he did was exactly what he had said he would do. He paid the old bill — and in full.

Miraculous performance

Next is an item of historical curiosity, a report from *The Gazette* for Jan. 31, 1867. It is about a min-

strel show. The closing sentence is a classic example of unconscious humor.

"Whitmore and Clark's Minstrels gave their second entertainment last night to a full house. . . It may be mentioned that one of the clog-dancers, received with so much applause, is a son of Sergeant Armstrong, of the Royal Canadian Rifles, whose wife recently presented him with three children at St. Johns. Another performance takes place to-night."

A moveable number?

This comes from much further back — back to the early years of the 19th century. It concerns a mystery about the old monument to Admiral Lord Nelson, which stands facing Notre Dame St., at the head of Place Jacques Cartier (the former outdoor Bonsecours Market).

The mystery lies in the fact that two early visitors to Montreal, who came not long after the monument had been erected, did not agree on which way the admiral was facing. Both complained because, in their opinion, he was facing the wrong way.

The first of these visitors was John Duncan, who came in 1818. Duncan wrote: "... his Lordship looks towards the river... but it unfortunately happens that the principal street of the city passes behind him, and he has consequently turned his back upon it and on all it contains." Notre Dame St., in those days, was Montreal's "principal street."

Only eight years later the Nelson monument was examined by another visitor. He was a lieutenant of the Royal Navy, Hon. F. Fitzgerald de Roos.

He found that the statue of Nelson had "been placed in a very unfortunate position." He had "his back towards the water!" To a naval lieutenant nothing could be more incongruous than raising a monument to an admiral and then turning his back to the water.

Here lies the mystery. This mystery can be solved only by insisting that John Duncan was mis-



Admiral Nelson faces Notre Dame St. and has his back to St. Lawrence River.

taken. But this seems unlikely. He was a careful, observant Scot, generally accurate in his descriptions. Error on his part is all the more improbable, as here he was dealing with a specific matter and making his observation the basis of his complaint.

The only other solution is to insist that, sometime between 1818 and 1826, the figure of Nelson was reversed on its pedestal. This, too, is unlikely. What remains is the mystery of the admiral who faced both ways.

Holy smokel

The next story has a more modern setting. It is an incident in the introduction of oil heating to Mont-

real in the 1920s. That was an experimental period. Some startling things happened.

The first church in Montreal to introduce oil heating was the Cathedral-Basilica on Dorchester, alongside Place du Canada (the southern half of the old Dominion Square). It was an adventurous beginning. One day in 1922 soon after the new system had been installed, the building took fire. Flames from a chimney were leaping 25 feet into the air.

Firemen arrived promptly. Others followed — so many of them that every fireman in the city seemed to be there. This rapid and massive response saved the building. Damage was limited to that

one chimney and some woodwork.

Mgr. Piette, of the Cathedral-Basilica's staff, was not in the least discouraged by what had happened. "Our first experience... was exciting, to say the least," he said. "Since then, however, the new system has been most satisfactory, and the church is always comfortably heated."

He sounded a word of caution: "I would, however, recommend that all pipes and chimneys be inspected before the new system is installed."

A patient prayer

Now back about 140 years, to the methods used by some profes-

sional men in those days to increase their practice. Doctors had methods of their own. It was then the custom to go about town making house calls on patients. If patients were few, there were ways of making them appear many.

One trick was for the doctor to bring his buggy to a stop near a busy street corner. The doctor would draw a sheet of paper from his pocket, and sit examining it closely. The aim was to give the impression that he was going over his long list of patients, to decide which he would call on next.

Another doctor made his church attendance a means of advertising. Often he would arrange for a slip of paper to be handed to the clergyman during the service.

It would ask that the clergyman announce from the pulpit that the doctor was needed for an emergency. As soon as the announcement had been made, the doctor would get up from his pew and hurry out, in the presence of the whole congregation.

After a time the clergyman became tired of these interruptions. He thought of a solution. The next time he made such an announcement, and after the doctor had left the church, he called the congregation to prayer. He asked them all to pray for the "poor patient."

The words "poor patient" were pronounced in such a way as to suggest that the unfortunate person needed prayers, when having this doctor as a medical adviser.

The story soon went about town. The doctor's trick had been exposed. Embarrassed, he could never use that kind of publicity again.

JOHNSON & JOHNSON gagne le prix orange de SAUVONS MONTRÉAL

Sauvons Montréal a remis, hier, son Prix orange d'architecture dans la catégorie «Recyclage, construction nouvelle et design urbain», à la compagnie Johnson & Johnson Canada pour la rénovation de son siège social, situé au 2155, boulevard Pie IX, dans l'est de Montréal.

Michel Rousseau

«Il s'agit d'un excellent exemple de conservation et de recyclage de bons bâtiments anciens à un coût très raisonnable», a souligné l'architecte Denis Marchand en remettant le prix à la maison d'architectes Cayouette et Saïa.

Chaque année, Sauvons Montréal, un organisme voué à la défense du patrimoine architectural de Montréal, décerne des prix orange et citron en architecture.

Dans la catégorie «Rénovation et restauration», Sauvons Montréal a décerné son Prix orange à l'Archevêché de Montréal pour son programme de restauration d'églises.

«Ce programme comprend 115 projets dont 60 touchent des églises qui occupent une place importante dans le patrimoine de Montréal, notamment dans les quartiers Hochelaga, Saint-Henri, Rosemont et Plateau Mont-Royal», a souligné l'urbaniste Jean Paré.

Le jury de Sauvons Montréal a aussi décerné un prix aux conseillers municipaux, John Gardiner et Hubert Simard, qui prônent la suppression de l'échangeur des avenues du Parc et des Pins.

Prix citron

Le Prix citron, dans la catégorie «Démolition»

est allé à La Presse pour la démolition de la maison Wilson et d'une autre maison, situées au 68 et au 74, rue Saint-Jacques.

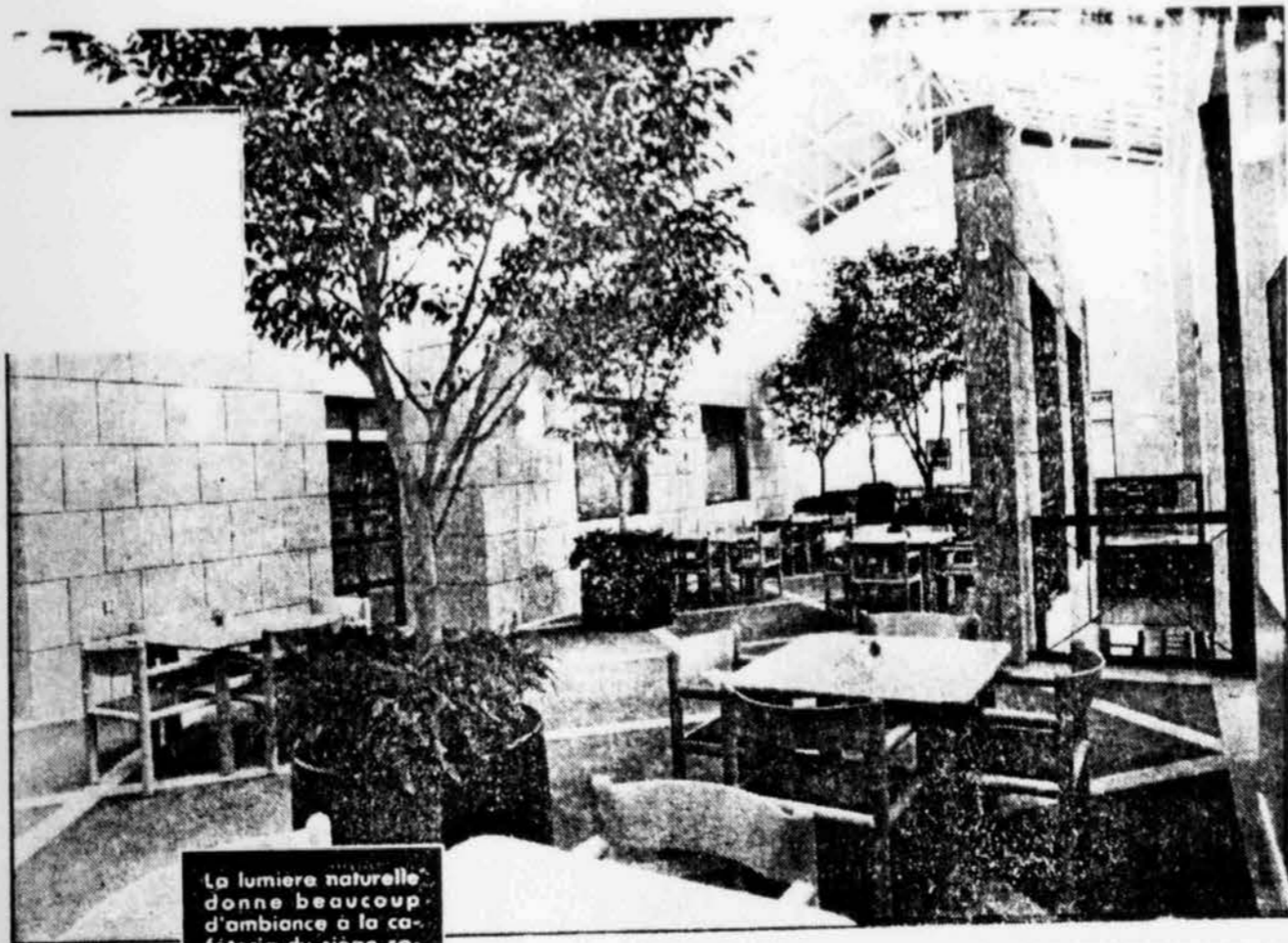
«Il s'agit d'un cas typique de négligence volontaire, d'autant plus impardonnable qu'elle est le fait d'une entreprise qui se flatte d'avoir franchi le cap des 100 ans au service de la collectivité», a déclaré Jean Paré.

Dans la catégorie «Insertion», le Prix citron a été décerné au Centre

d'accueil Auclair et Dorchester pour «le mépris du quartier dans lequel il est implanté».

Dans la même catégorie, une mention déshonorable a été décernée au «Yetev Lev Goodheart Congregation», situé au 5555, rue Hutchison.

Enfin, Sauvons Montréal a décerné un Prix citron dans la catégorie «Design urbain et construction neuve» au Centre commercial «Plaza des Floralies», au 1333, rue St-Jacques ouest.



La lumière naturelle donne beaucoup d'ambiance à la cafétéria du siège social de Johnson & Johnson: Ci-dessous, la façade de l'édifice.



Le comité d'art sacré de l'archevêché remporte aussi un prix d'excellence

JEAN-PIERRE BONHOMME

■ Le siège social de la maison Johnson et Johnson du boulevard Pie IX et le comité d'art sacré de l'archevêché de Montréal ont remporté hier les prix Orange (excellence) d'architecture décernés par le groupe Sauvons Montréal. De l'autre côté de cette médaille, par contre, LA PRESSE et la Corporation d'hébergement du Québec ont reçu d'acides mentions « citron ».

Ce sont les architectes Cayouette et Saia qui ont recueilli cette année le principal éloge d'un jury composé d'architectes et d'urbanistes. Leur prix, dans la catégorie « recyclage, construction et design urbain » a été décerné pour les travaux de réfection du siège social pour le Canada de Johnson et Johnson dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve.

Le juré Denis Marchand, vice-doyen à la recherche à la faculté d'aménagement de l'Université de Montréal a dit que cette réalisation constitue « un excellent exemple de recyclage de bons bâtiments anciens à un coût très raisonnable ». La qualité et l'élégance des parties nouvelles de l'édifice, a-t-il ajouté, « permet à la lumière naturelle de jouer un rôle très important ».

D'autre part « l'ouverture en façade

établit une relation privilégiée avec le boulevard Pie IX ». Cette réalisation est spécifiquement attribuée aux architectes Mario Saia et Gilles Saucier. On apprend cette semaine que ce sont ces mêmes architectes Cayouette et Saia à qui Hydro-Québec confiera dans les jours qui viennent la tâche de concevoir le concept du complexe de son nouveau siège sociale dans le centre de la ville. Les principaux dirigeants de Johnson et Johnson étaient présents à la cérémonie qui s'est déroulée

M. l'abbé Claude Turmel, directeur du comité d'art sacré de l'archevêché de Montréal, d'autre part, a reçu le prix d'excellence du jury dans la catégorie de la « rénovation-restauration ». Sauvons-Montréal honore donc l'archevêché pour avoir entrepris 115 projets de restauration dont celle de 60 églises « qui occupent une place importante dans le patrimoine architectural de Montréal ». Les noms de dix architectes qui ont collaboré à cette oeuvre ont été mentionnés.

Les jets de citron dans la catégorie « démolition », par ailleurs, ont été lancés à LA PRESSE, parce que le journal, selon le jury, a démoli les maisons du 68 à 74 de la rue Saint-Antoine au pied de la côte de la Place d'Armes. LA PRESSE, a dit l'urbaniste Jean Paré, a demandé dès 1979 la permission de démolir ces

immeubles. Il s'agit là, a-t-il soutenu, d'un cas de « négligence volontaire » car l'entreprise « ne peut plaider ignorance ni du caractère patrimonial des ces bâtiments ni de la campagne d'opinion en faveur de leur sauvegarde, ni du fait qu'ils ont été construits en 1844 pour l'ancien maire de Montréal Charles Wilson et qu'ils occupaient une situation exceptionnelle dans la perspective visuelle de la rue Saint-Urbain... ».

Un autre jet de citron dans la catégorie « insertion » a touché les architectes Miljevic, Miljevic qui ont réalisé un Centre d'accueil jugé « méprisant pour le quartier dans lequel il est implanté ». Cet immeuble, assis sur une « forteresse de parkings », coupe « toute relation sociale avec le voisinage ».

En design et construction c'est l'architecte Thomas Robert Reiner qui s'est mérité une élaboussure pour le petit centre commercial qu'il a construit au 1333 ouest rue Saint-Jacques, dans l'environnement du complexe d'habitations « Les Floralties de la Montagne ».

Le jury, enfin, a décerné un prix d'excellence particulier (fleur d'oranger) au Rassemblement des citoyens de Montréal qui a promis de corriger « l'erreur » que constitue l'échangeur du carrefour des Pins-du-Parc.

Sauvons Montréal évalue les grandeurs et misères de la ville



*Un prix
Orange
pour
Johnson &
Johnson*

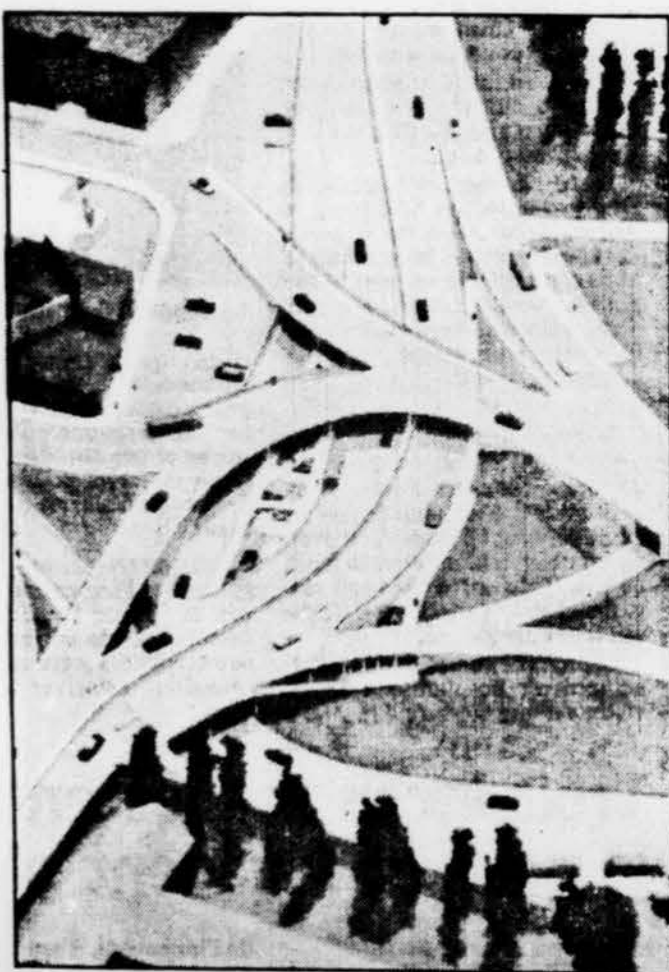
Le nouveau siège social de Johnson & Johnson, boulevard Pie IX : l'art de faire du neuf avec du vieux.



*Un prix
Citron
pour
LA PRESSE*

Rue Saint-Antoine près de Saint-Urbain, deux vieux immeubles appartenant à LA PRESSE, tombés sous le pic des démolisseurs.

**...et une
fleur
pour
le RCM**



Un fleur au RCM parce qu'il a promis de corriger ce que les spécialistes considèrent un peu comme un monstre, l'échangeur Parc-Des Pins.

Sauvons Montréal décerne son prix Orange au comité d'art sacré de l'archevêché

NATHALIE PETROWSKI

Trois oranges et quatre citrons, tel est le bilan des prix remis annuellement par Sauvons Montréal. La supériorité numérique des citrons indique bien que tout n'est pas parfait dans le mobilier montréalais où les édifices s'élèvent et s'écroulent au hasard des besoins et surtout des intérêts. Le jury de cinq membres a réuni cette année autour de la table de délibérations, l'architecte et professeur Denis Marchand, l'urbaniste et avocat Jean Paré ainsi que trois autres architectes en pratique privée soit Josette Michaud, Maureen Capper et Jacques Rousseau.

A qui sont allés les prix cette an-

née et pour quelles raisons? La question suscite une foule de réponses allant de la qualité d'intervention en milieu urbain jusqu'aux bénéfiques que cette intervention procure à la communauté. Plutôt que de s'en tenir à la construction et à l'esthétisme pur, Sauvons Montréal a tenu à célébrer la restauration, le recyclage et parfois même la démolition d'un édifice.

Dans la catégorie orange, le premier prix est décerné au Comité de construction et d'art sacré de l'Archevêché de Montréal pour avoir renversé la vapeur et freiné le mouvement de démolition des églises amorcé depuis la fin des années 50. Le programme de restauration des églises entrepris en 1983, a sauvé une soixantaine de vieilles églises dans

différents quartiers de Montréal.

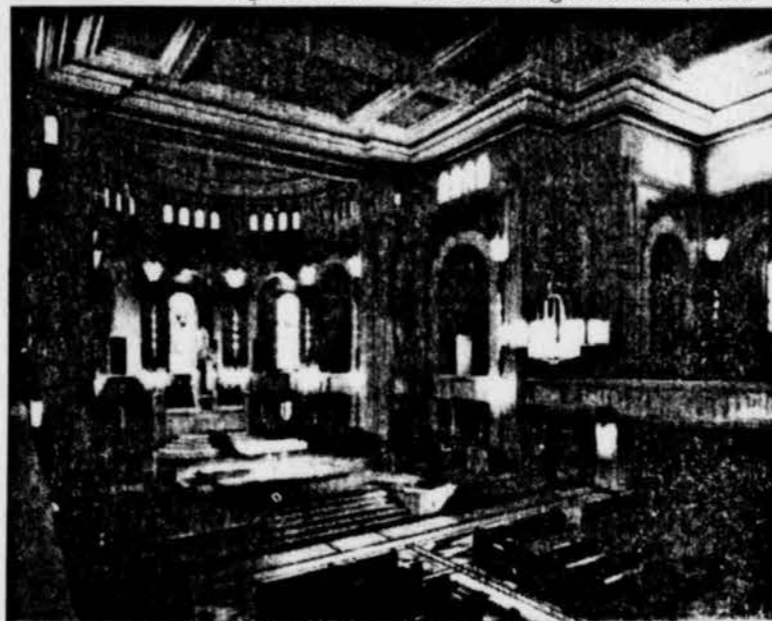
La deuxième orange est accordée à l'étude réalisée par le RCM pour la suppression de l'échangeur des avenues du Parc et des Pins. « Nous souhaitons qu'on étudie sérieusement la suppression de l'échangeur de l'Avenue des Pins, a souligné Jean Paré, voilà bien des années que Montréal tolère cette voie de communication urbaine qui a creusé un fossé infranchissable entre le centre est de la ville et le Mont Royal. »

Une troisième orange a été décernée au siège social de Johnson and Johnson sur le boulevard Pie IX, « parce qu'il s'agit d'un excellent exemple de conservation et de recyclage de bons bâtiments anciens à un coût très raisonnable. »

Dans la catégorie citrons, les re-

proches et les réprimandes pleuvent. Quatre lauréats ont été publiquement déshonorés, la Maison Wilson de La Presse, le Centre d'Accueil Auclair et Dorchester, le Yetev Lev Goodheart Congregation et finalement la Plaza des Floralies. Les raisons invoquées vont de la négligence volontaire dans le cas de la Maison Wilson, érigée sur les ruines du patrimoine, au mépris du quartier dans lequel le Centre d'Accueil Auclair a été implanté, à la mauvaise intégration du centre de congrégation Yetev Lev Goodheart sur une rue résidentielle.

Quant à la Plaza des Floralies, on lui reproche son image de banlieue qui fait figure de tache d'huile en plein centre ville.



L'église Saint-Esprit

Company's facelift draws praise

Firm hopes others in Maisonneuve will follow its lead

Medical supplies manufacturer Johnson & Johnson hopes its newly renovated head office at 2155 Pie IX Blvd. will help spark a renovation boom in the economically depressed Maisonneuve area.

"We hope other companies will follow," said Benoit Rocheleau, a communications officer with the company.

Johnson & Johnson has already collected an "orange" award for excellence from Save Montreal for the \$10.7-million, 18-month facelift of the 200-employee head office, inaugurated Dec. 10.

The project also earned an award from *Canadian Architect* magazine for integrating new and old design concepts.

The renovation project joined Johnson & Johnson's first Montreal plant — a four-storey brick building dating back to 1912 — with two new buildings, forming an interior court and housing the main lobby, cafeteria, a 1,250-square metre fitness centre and a conference room.

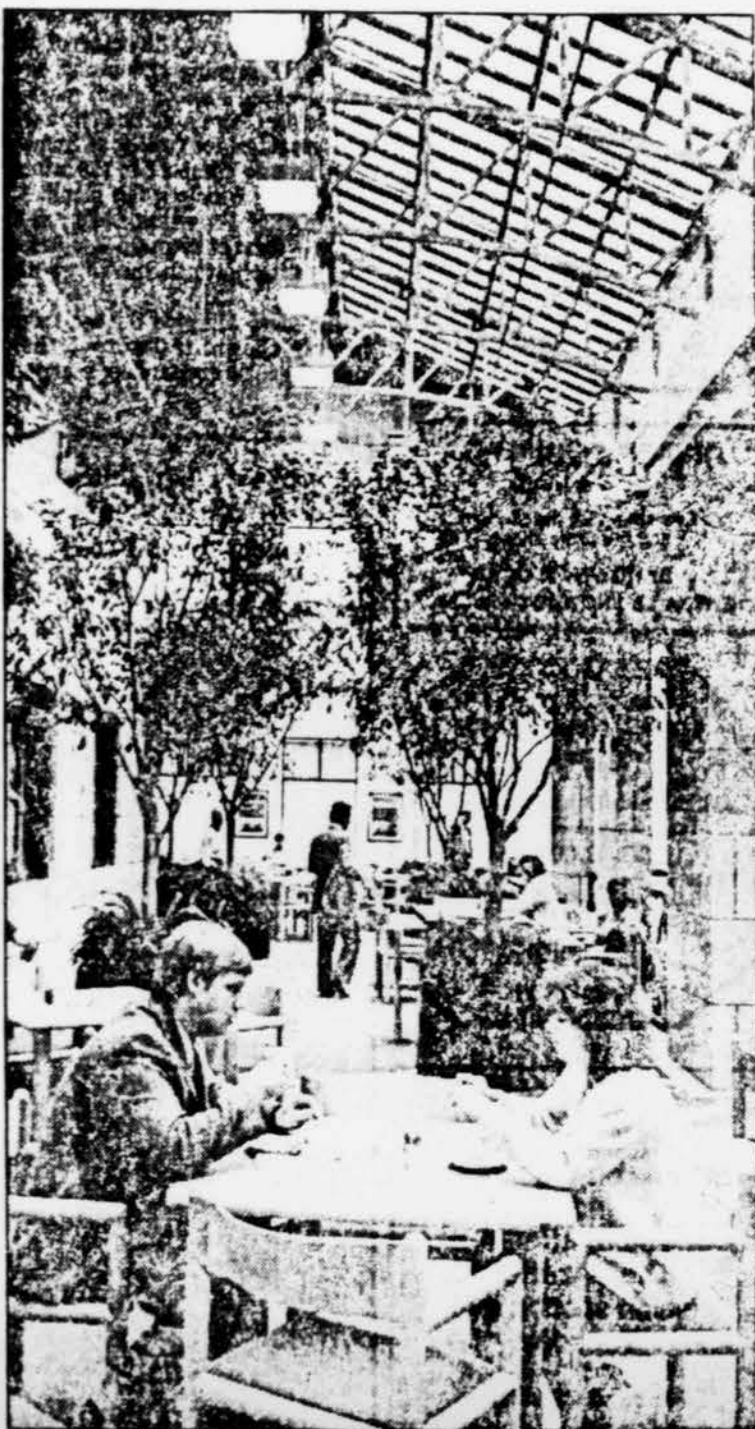
The post-modern decor includes a lobby with green marble floors and black iron art-deco-style railings, and a cafeteria featuring an atrium, plants, columns and indirect lighting.

The Quebec government contributed \$2 million and the city of Montreal \$500,000 towards the renovation.

Architects Cayouette & Saia aimed for a design that was in keeping with the style of the aging, industrial neighborhood, Rocheleau said.

The renovation cost only a fraction of what it would have cost to build a similar complex downtown, he said.

The company's major Canadian plant at 7101 Notre Dame St. E., built in 1947, manufactures medical supplies, feminine hygiene products, cleaning cloths and baby products.



Gazette, Todd Church

Johnson & Johnson employees take break in cafeteria.

ARCHITECTURE



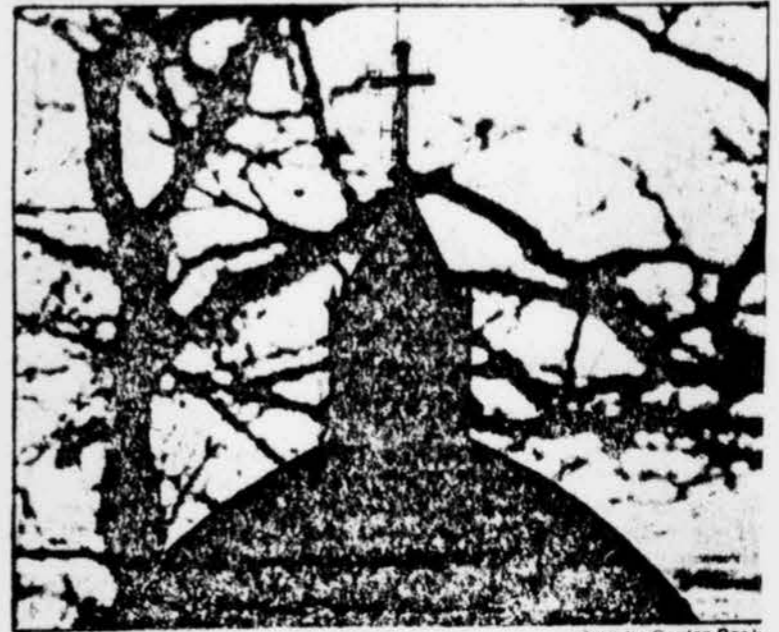
Gazette, Len Sidaway

Bonsecours Market reflects neoclassical influence.



Gazette, Shane Kelley

Mary Queen of the World is scaled-down St. Peter's.



Gazette, Gordon Beck

Dome of St. Joseph's Oratory is city's largest.

Montreal's domes soften hard edges of the city

By RICARDO L. CASTRO
Special to The Gazette

Perfect solids or volumes — the cube, the cylinder, the cone, the pyramid, and the sphere — have been an important part of the repertory of architectural forms since time immemorial. Throughout history architects have manipulated and combined these forms in the most varied ways to fulfil a number of requirements.

Think of the pyramid. Some 5,000 years ago the Egyptians started using this form to make the still visible stone structures which served as the tombs of the pharaohs. Closer to home, in Mexico and Central America, the truncated pyramid was used pervasively by the Mayan, Aztec and other pre-Columbian cultures as part of their monumental and sacred complexes. At a more prosaic level pyramidal shapes have been used traditionally to crown towers and houses. Their elongated counterparts have given form to many church steeples.

The cube, the cone, and the cylinder: these forms are ubiquitous. Their uses range from the modest hut to the classical temples of Greece and Rome and medieval castles and city fortifications.

Modern city

The cube and its possible combinations have found their best exponents in the shapes which characterize the modern city.

Of all these solids, the sphere and more specifically the half sphere or dome has become an important feature of the townscape.

Since the Renaissance the design of domes has often evoked three well-known precedents. The first

from classical times is the Pantheon, built in Rome between 25 B.C. and 124 A.D., to serve as a temple to all the Roman gods. The other two are Renaissance domes: one, the Florence cathedral designed by Brunelleschi at the beginning of the 15th century and the other, St. Peter's Cathedral in Rome designed and built between 1505 and 1626 by a series of architects, among them Michelangelo.

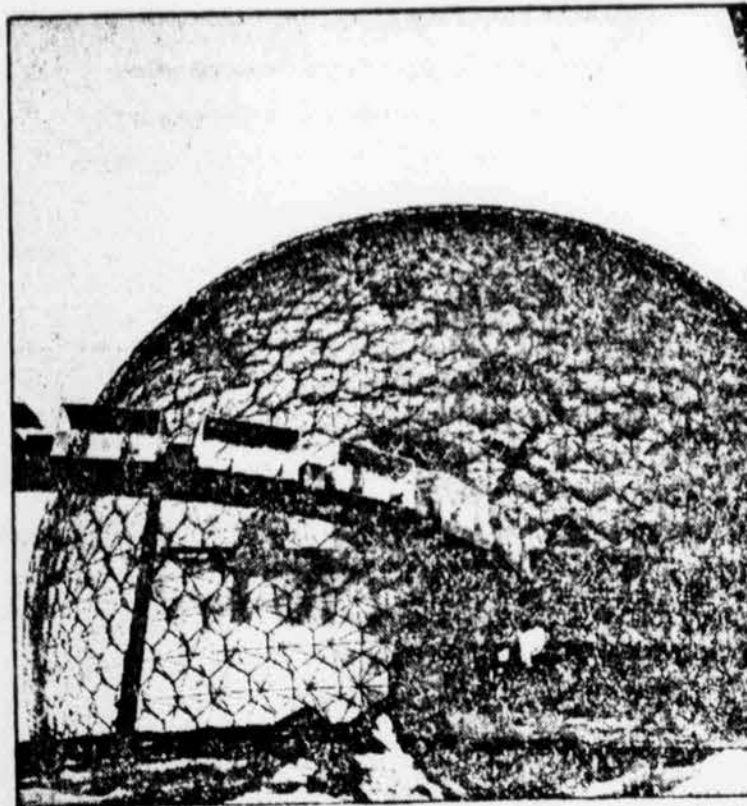
Monotonous interference

Montreal's skyline is punctuated by church steeples. These are contrasted by numerous looming domes which still mark the presence of institutional, religious or commercial buildings in the texture of the city, despite the presence and often monotonous interference of contemporary skyscrapers.

The domes of the city constitute and can be read as a mini-series of its architectural history.

The Marché Bonsecours (1844-1847) in the old city is a notable testimony to the neoclassical taste prevalent in architecture at the end of the 18th century and the first half of the 19th. This structure designed by architect William Footner was conceived to accommodate a variety of functions which included reception halls, city offices and a market. Its dome was designed by architect George Browne and was added in 1851 as part of the project to house the city hall in the building, a use the building had from 1852 to 1873. The dome fulfilled two distinct functions. On one hand it acted as a landmark, on the other it served as an observation point for harbor activities.

Also in 1851, on the opposite side of the old city, construction of an-



Gazette

Expo 67's geodesic dome offers modern example.

other neoclassical building which would eventually include a dome began. Known today as the Vieux Palais de Justice, this building was designed by architects John Ostell and Henri-Maurice Perreault. While the dome of the Marché Bonsecours loomed over the harbor marking the administrative and commercial centre of the city, the dome of the "Vieux Palais," added in 1890, presided over the Champ de Mars. It would eventually become a landmark judicial and ad-

ministrative centre.

A third domed structure, built like the previous two in various stages, made its appearance in the main public square of the city in 1848. It was the Bank of Montreal, whose dome addressed the Place d'Armes and marked the east approach of the financial district along St. Jacques St. The wooden dome, part of the original design of the building by architect John Wells was dismantled in 1859 due to structural problems. It was only

replaced in 1905 by a dome with a steel structure, as a result of an extensive renovation and enlargement of the building carried out by the New York firm of McKim, Mead and White.

The Bank of Montreal provides an excellent example of the so-called double shell dome. It consists of two envelopes, one on the outside with a weather sheltering characteristic and usually of a proportion and size adequate to act as a landmark in the city profile, and the other in the inside, intended to cover and define an interior space, usually round in plan — hence its name: rotunda. This inner dome adapts itself to the interior proportions and scale of the building.

Recent buildings

While the Bank of Montreal alludes to the Roman Pantheon, other domed structures in the city remind us of St. Peter's or the Florence Cathedral. Consider the cathedral of St. James the Apostle, known today as Mary Queen of the World (built 1878-1894). This building, a scaled-down version of St. Peter's in Rome, designed by Victor Bourgeau with the collaboration of Alcibiade Leprohon and the Father M. Michaud.

The cathedral and its dome, which once dominated the southeast corner of Dominion Square, have been dwarfed by the series of more recent buildings erected in the area, principally on Dorchester Blvd. and on Mansfield St. to the north and east.

Bourgeau was also responsible for the design of an earlier domed church in the city: the chapel of the Hôtel-Dieu of Montreal (1859-1861) on Pine Ave.

Beside Bourgeau's churches,

other domed buildings used for religious purposes announce their presence in the townscape. To mind come the Chapel of Our Lady of Lourdes (1873-1876) on St. Catherine St., west of Berri St., the motherhouse of the Notre Dame Congregation on Sherbrooke St. and Atwater and St. Joseph's Oratory on Mont Royal north of Queen Mary. The latter two were erected this century and are prime representatives of the Beaux Arts approach to design.

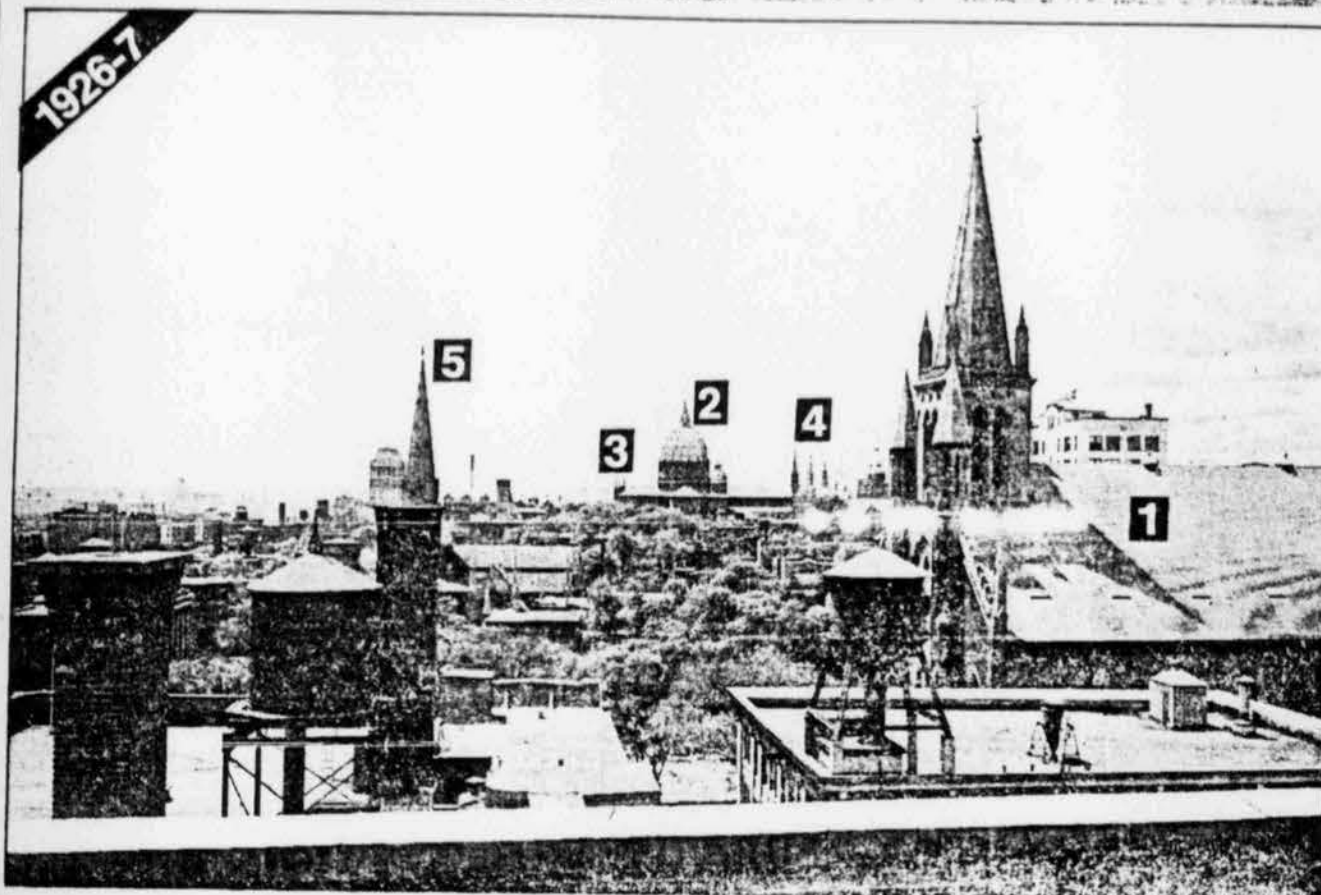
Montreal architect J.-Omer Marchand was responsible for the design of the motherhouse, erected between 1905 and 1908. The dome of this building has purely a symbolic and representational function marking the entrance to the complex. Inside, contrary to what happens in Renaissance churches, the dome has no expression. Its volume is hidden above flat ceilings.

Of all the domes in the city, if not the most delicate, the largest is the one crowning St. Joseph's Oratory. This dome, whose structure is entirely in concrete, was completed in 1937. Its prominence on the northern slope of Mount Royal is undeniable. Its architectural significance lies in marking the end of the era of the Montreal's neoclassical and Beaux Arts domed buildings.

Thirty years passed before another significant domed structure appeared in Montreal's cityscape. It was the Geodesic dome — more a sphere than a dome — which housed the American pavilion during Expo 67.

• Ricardo L. Castro is an associate professor of architecture at McGill University.

MONTREAL THEN AND NOW



1926-7



Notman Photo Archives

Gazette, Pierre Obendrauf

Looking west from roof of Southam building (at right) when churches still dominated skyline.



TODAY

Gazette, Len Sidaway

Office towers have overwhelmed the remaining downtown churches.

Rooftop photo shows a city rich in churches

Visitors to Montreal have often commented on the number and variety of churches to be seen in the city, especially in the days before these buildings were overshadowed by downtown office towers.

Some of this rich heritage is captured in the photo above, taken in the 1920s, not long before the distinctive spires, domes and bell towers began to lose their dominance of the city skyline.

The photo looks westward from the roof of the Southam Press building on Bleury St. below Dorchester Blvd. (seen in the photo above right) Southam, the

parent company of *The Gazette*, no longer owns the building, which was erected in 1916. Back then the surrounding area was known as "Paper Hill" because of its printing and publishing businesses.

No fewer than seven churches are distinguishable in the old rooftop view. Of these, three are still standing, although only one is clearly visible in the Today photo.

Most prominent is St. Patrick's (1), the first church erected by Montreal's Irish community. Farther west is the dome of Mary Queen of the World Cathedral (2),

the ecclesiastical headquarters for all the city's Catholics.

Just over the corner of the cathedral (3), the tower of St. George's Anglican Church on Dominion Square is visible.

Three spires that appear to be lined up in a row (4) topped churches that no longer exist. All were on Dorchester St. between Dominion Square and Crescent St., and all were demolished before 1950.

Also long gone is St. Andrew's Church of Scotland, whose spire and roof are seen on nearby Beaver Hall Hill (5). It was razed in 1927 to make way for the Bell Telephone building (6), still on the site.

Les églises de Montréal

LA CATHÉDRALE, UNE REPRODUCTION DE SAINT-PIERRE DE ROME



jean-marie
bertrand

Entre la pose de la première pierre et l'ouverture de l'église au culte, cela a pris 24 ans. Mais ni Rome, ni le stade olympique ne se sont construits en un jour. Vingt-quatre ans, donc, après que Monseigneur Ignace Bourget eut posé la première pierre de la basilique Saint-Jacques-le-Majeur, celle-ci fut ouverte aux fidèles.

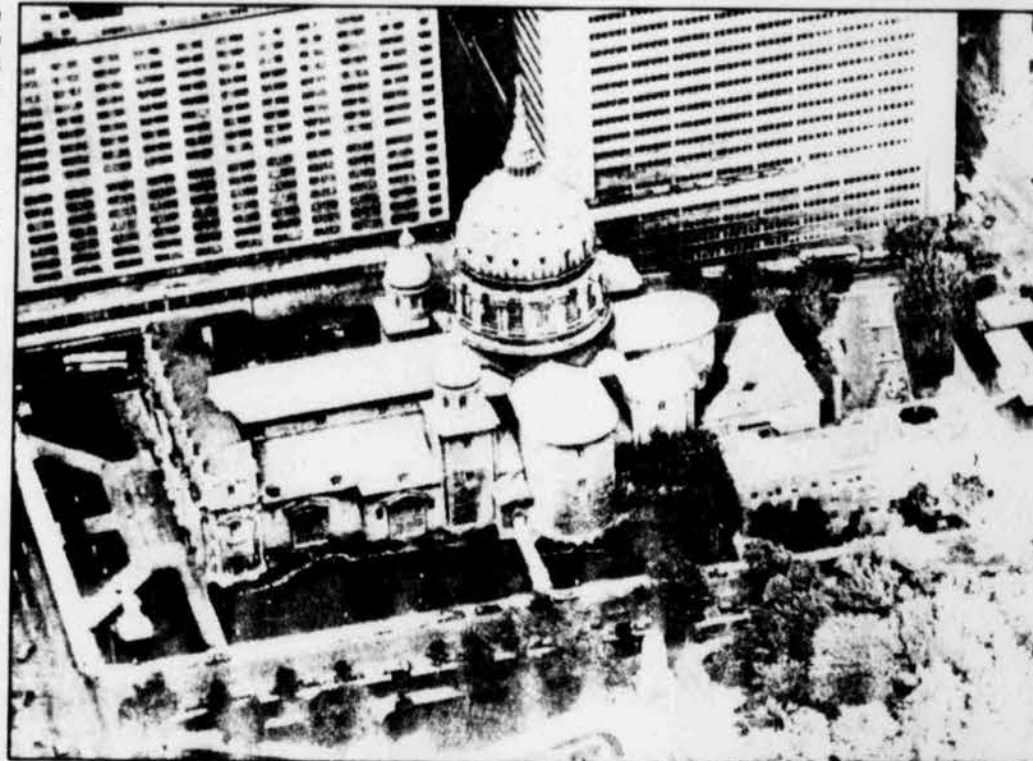
Mais Monseigneur Bourget n'était plus là pour voir la réalisation de son rêve, la construction en plein cœur de Montréal d'une église dont l'architecture était fortement inspirée de la basilique Saint-Pierre de Rome.

En 1852, la troisième

basilique de Montréal, qui est située à l'angle des rues Sainte-Catherine et Saint-Denis, est détruite par le feu. M^{gr} Ignace Bourget, qui est le second évêque de Montréal, veut la reconstruire tout de suite. Il privilégie cependant un autre site, mieux adapté aux besoins.

A cette époque, la partie ouest de la ville commence à se développer, le centre ville se déplace vers l'ouest.

En 1870, lors du premier concile du Vatican, M^{gr} Bourget se trouvait à Rome, où il fut ébloui par la basilique Saint-Pierre. Il décida donc



La basilique-cathédrale, une reproduction miniature de Saint-Pierre de Rome.

d'en faire une reproduction aussi fidèle que possible. Pareille, mais plus petite. Il voulait ainsi souligner les rapports étroits et cordiaux qui existaient entre l'Église canadienne et le Saint-Siège.

Il faut se souvenir qu'à cette époque, le pouvoir des papes était chancelant. Les armées du roi de Sardaigne, Victor-Emmanuel II, menaçaient les États pontificaux. C'était l'époque de Cavour et de Garibaldi, celle de l'unification politique de la péninsule, dont les divers États (Naples, Vénétie, etc...) disparaissaient un à un. Une armée de zouaves fut levée dans plusieurs pays catholiques, afin de défendre le pouvoir temporel des papes, qui s'étendait sur toute la partie centrale de la péninsule.

Monseigneur Bourget avait inspiré le mouvement au Québec et 507

zouaves, issus du Canada français, allèrent se porter à la défense des intérêts papaux. Ses armées seront défaites par l'invasisseur et aujourd'hui, la basilique-cathédrale Marie Reine-du-Monde et Saint-Jacques-le-Majeur renferment quelques reliques qui témoignent de cette croisade des temps modernes.

Mais M^{gr} Bourget ne devait pas être au bout de ses peines. En effet, peu de temps après la pose de la première pierre, les travaux devaient être interrompus pour sept ans. C'est M^{gr} Fabre, le successeur de M^{gr} Bourget, qui ordonna la reprise des travaux qui devaient être terminés en 1894.

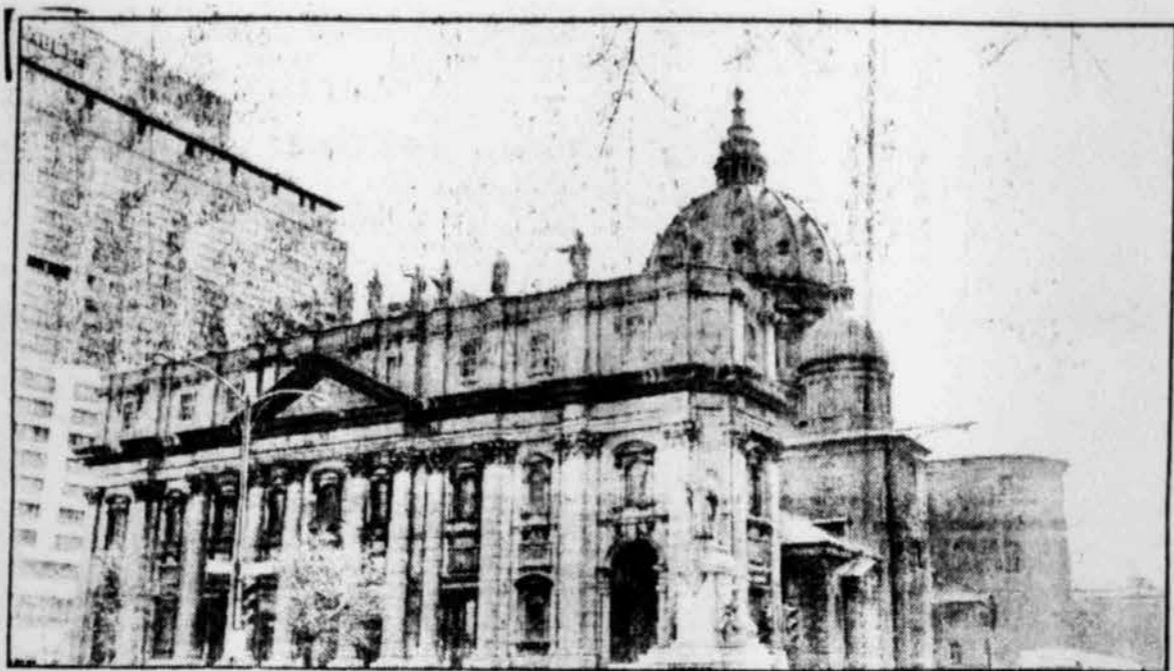
Quatre-vingt-dix ans plus tard, lors de sa visite au Québec, le pape Jean-Paul II devait se rendre à la cathédrale du boulevard René-Lévesque.



Photo Claude RIVEST
Les voûtes et le dôme de la basilique sont richement décorés de caissons polychromes en bois.



Photo d'ARCHIVES
Cent seize ans après que Monseigneur Bourget eut envoyé 507 zouaves québécois pour défendre le Vatican, le pape Jean-Paul II visite la cathédrale renfermant les reliques de ces soldats.



Le Choeur polyphonique de Montreal, sous la direction de Mme Renée O'Dwyer, assure le chant liturgique à la messe de 11 h aujourd'hui à la Cathédrale Marie-Reine-du-Monde, boulevard René-Lévesque. A l'orgue : Mme Helene Dugal.



Gérald LeBlanc

872-1992

Ce n'est jamais bon en politique de ne pas être maître de son échéancier. Robert Bourassa vient de l'apprendre. En liant son action au jugement de la Cour suprême, il doit maintenant agir en toute précipitation pour régler le délicat problème de la langue.

C'est aussi la lenteur à agir qui vient de jouer un mauvais tour à Jean Doré. Le maire a mis tellement de temps à mettre sur pied la Corporation des Fêtes du 350^e anniversaire de Montréal, qu'il ne pouvait plus en retarder l'annonce.

Submergés par le débat sur la langue, les médias ont à peine fait écho à l'événement: de courts articles à l'intérieur des journaux francophones et absence totale de mention dans le quotidien *The Gazette*. Pour l'événement de la fin du siècle à Montréal, c'est un mauvais départ.

C'est dommage car la formule adoptée par la Ville semble prometteuse. En invitant au conseil d'administration 24 personnalités des divers milieux de Montréal (gens d'affaires, syndicalistes, universitaires, artistes, Montréalais de nouvelle souche...), on indique bien que ce doit être, avant tout, la fête de tous les Montréalais. Ces gens, bien implantés dans leur milieu, seront à même d'amener leur monde à la fête.

Le danger, par contre, c'est la lourdeur de la machine. Homme d'expérience et de concertation, Pierre Parent, vice-président directeur et cheville ouvrière du nouvel organisme, devra rapidement trouver un mode de fonctionnement qui permettra à la «Corporation Montréal 92» de tirer parti de tous ses atouts.

Il lui faudra, aussi, et même surtout, trouver le moyen d'amener le trio Montréal-Québec-Ottawa à tirer dans la même direction. C'est ce manque de concertation qui a coulé la Corporation des Fêtes de 1984 à Québec. Quans les gens ont arrêté de se chicâner, il était trop tard pour préparer la fête.

On retrouve au sein du conseil d'administration, des gens comme Yvon Marcoux et Fernand Roberge. M. Marcoux est vice-président sénior chez Provigo; dont le grand patron, Pierre Lortie, est un pilier du Parti libéral de Robert Bourassa. Quant à M. Roberge, le vice-président directeur du Ritz Carlton, il est un ami personnel de Brian Mulroney. Ces entrées à Québec et Ottawa devraient faciliter l'appui, financier et moral, des deux grands frères, le provincial et le fédéral.

On peut maintenant signaler le 872-1992 et quelqu'un, au 333 est, rue Saint-Antoine, (l'ancien édifice des Coopérants) répondra: «Montréal 1992, Bonjour!» Comme le savent les assistés sociaux, pour exister il faut d'abord avoir une adresse fixe et si possible un numéro de téléphone.

Montréal 1992 existe, et a trois ans pour préparer la fête.

Heureuses démissions

A Québec, ce sont les ministres anglophones qui ont démissionné du gouvernement Bourassa. A Montréal, ce sont trois conseillers du RCM qui viennent de se dissocier de l'administration Doré-Fainstat.

Sam Boskey, Pierre Goyer et Marvin Rotrand rejoignent donc leur collègue Pierre-Yves Melançon, qui a quitté le caucus du RCM il y a deux mois. Marcel Sévigny voulait aussi démissionner, mais s'est ravisé, à la demande de l'association du RCM de son district (Pointe-Saint-Charles).

Ce n'est sans doute que partie remise pour M. Sévigny, un ancien policier devenu militant des causes sociales, après avoir oeuvré auprès des jeunes délinquants. Assistant le mois dernier à un colloque sur l'employabilité, organisé par le PEP de Pointe-Saint-Charles, j'avais été très surpris de voir M. Sévigny se comporter comme un militant de gauche bien plus que comme un conseiller municipal au pouvoir. «C'est un bon gars, un gars convaincu, Marcel. Mais il s'adapte très mal au pouvoir», m'avait alors dit l'organisatrice du colloque.

Les quatre conseillers indépendants ont quitté le caucus RCM par principe, par fidélité au programme de leur parti. Tant mieux pour eux, pour l'administration Doré-Fainstat et pour Montréal.

Ils pourront maintenant représenter le mouvement réformiste qui a provoqué la création du RCM. C'est une nouvelle partie qui s'annonce à l'hôtel de ville de Montréal, où les trois conseillers de l'opposition (Nick Auf der Maur, Germain Pregent et Sofoklis Rassoulis) n'ont ébloui personne depuis l'élection de novembre 86.

Quant à Jean Doré, il devra maintenant naviguer entre deux oppositions: le Parti civique l'accusant de «participationnisme» et ses anciens collègues dénonçant son autoritarisme.

Joyeux Noël de Teresa

En guise de souhaits de Noël, voici de larges extraits d'un télégramme, reçu hier d'une lectrice de Beaconsfield.

Une simple histoire de coeur. Je suis née chez moi avec l'aide d'un médecin et de notre merveilleuse voisine italienne. Elle m'a reçue dans ses bras et m'a couverte de chaleur et de baisers. Elle était contente que ma mère me donne son prénom: Teresa. Plus tard elle faisait partie de ma vie. Je ne savais prononcer son nom, je l'appelais «Do». Lorsque je m'évadais, ma mère savait où me trouver: chez Do, qui m'ouvrait sa porte et son garde-manger, où elle plaçait des gâteries à la bonne hauteur pour un enfant de deux ans. Les années ont passé mais nous ne pouvons penser à Do sans émotion. Lorsqu'elle nous a quittées, ma mère a perdu une soeur, moi une mamma. Nous étions si totalement parents: Italiens et Canadiens-Français. Ses enfants fréquentaient nos écoles françaises. Nous pensons à eux souvent comme à des frères ou des cousins. Nous les voyons, non à travers des lois et des jugements, mais avec notre coeur. Paix sur terre aux femmes et aux hommes de bonne volonté.

2000 A
C2801
1000
1000

Nominations dans le diocèse montréalais

(J.P.P.) — L'archevêque de Montréal, Mgr Jean-Claude Turcotte, vient de procéder à d'importantes nominations dans le diocèse de Montréal. Il a nommé l'abbé Robert Beaupré pour lui succéder au poste de vicaire général et de coordonnateur général de la pastorale. M. Beaupré était jusqu'ici responsable de la pastorale sociale dans le diocèse de Montréal. Par ailleurs, l'abbé Pierre Saint-Cyr devient curé de la Cathédrale Marie-Reine-des-Coeurs et remplace à ce titre Mgr André Chemicella. Lui succède comme secrétaire du nouvel archevêque l'abbé Louis Dicaire. Le vice-chancelier du diocèse, l'abbé Michel Parent, devient par ailleurs chancelier tandis que le chancelier, l'abbé Neil Willard, devient vicaire général et économiste du diocèse.

La cathédrale Marie-Reine-du-Monde célèbre son 100^e anniversaire

JULES BÉLIVEAU

■ Lorsqu'elle a été inaugurée officiellement, le 25 mars 1894 — il y a donc 100 ans — la cathédrale Saint-Jacques de Montréal, connue aujourd'hui sous le vocable de Marie-Reine-du-Monde, a résonné de toutes les harmonies triomphales de la messe composée par Étienne Méhul pour le couronnement de Napoléon.

L'heure était à l'exubérance, même si celui qui avait rêvé d'une tel bâtiment religieux et qui en avait lancé la construction, Mgr Ignace Bourget, deuxième évêque de Montréal, était mort depuis près de 10 ans.

La cathédrale catholique de Montréal symbolise l'attachement de Mgr Bourget pour la papauté: son architecture est bien celle de la basilique Saint-Pierre de Rome, dont elle est une copie réduite — 333 pieds de longueur par 150 de largeur, comparativement à 700 pieds par 260 — et, noteront les observateurs avertis, « plus ou moins parfaite ».

La cathédrale actuelle de Montréal a eu, pourrait-on dire, une histoire plus mouvementée avant son inauguration par Mgr Édouard-Charles Fabre, troisième évêque de Montréal, qu'après son ouverture au culte. Elle est en fait la sixième cathédrale catholique de Montréal. Et sa construction s'est étirée sur 24 ans, avec une interruption de sept ans pour des raisons financières entre 1878 et 1885.

Montréal n'était pas encore officiellement un diocèse (il devait le devenir en 1856) lorsque, avec Mgr Jacques Lartigue assumant la fonction de premier évêque coadjuteur, il a eu l'église Notre-Dame comme cathédrale de 1821 à 1822. La deuxième cathédrale, de 1822 à 1825, a été la chapelle de l'Hôtel-Dieu, dans le Vieux-Montréal. La troisième, de 1825 à 1852, était située à l'angle des rues Sainte-Catherine et Saint-Denis et fut détruite par un incendie. La quatrième a été la chapelle de l'Asile de la Providence, angle Sainte-Catherine et Saint-Hubert. Puis, pendant près de 40 ans, de 1855 à 1894, c'est une modeste chapelle érigée sur le mont

Saint-Joseph, à l'endroit où est situé l'archevêché actuel, qui servit de cathédrale.

Mgr Bourget se trouvait à Rome en 1870 pour le Premier concile du Vatican lorsqu'il décida fermement de réaliser son vieux rêve de construire à Montréal une reproduction aussi fidèle que possible de la basilique vaticane. On était alors à l'époque où Garibaldi, dans sa quête d'unification de l'Italie, s'en prenait avec ses troupes aux États du Vatican et aux zouaves du pape Pie IX. Une basilique Saint-Pierre de Rome à Montréal, même à échelle réduite, allait resserrer les liens entre les Canadiens français et la papauté!

La construction de la nouvelle cathédrale dans l'ouest de Montréal et sur le terrain choisi par Mgr Bourget n'allait pas de soi pour un bon nombre de ses ouailles: on trouvait l'emplacement un peu trop entouré d'Anglais et de protestants. Mais le deuxième évêque de Montréal fit face à toutes les résistances et finit par bénir la pierre angulaire du futur édifice là où il le voulait, le 28 août 1870.

Deux architectes ont travaillé tour à tour à la réalisation de la nouvelle cathédrale: Victor Bourgeau, à qui on doit des oeuvres religieuses importantes au Québec, et le père Joseph Michaud, des Clercs de Saint-Viateur, un autodidacte moins connu mais qui n'en a pas moins réalisé les plans d'une cinquantaine d'églises et autres édifices institutionnels majeurs au Canada et aux États-Unis.

La cathédrale catholique de Montréal attire encore aujourd'hui l'attention par son architecture particulière. Son dôme imposant et sa façade surmontée de 13 statues géantes ne manquent pas d'intéresser les visiteurs. L'intérieur du temple, avec son baldaquin inspiré de celui du Bernin, à Saint-Pierre de Rome, et sa chapelle mortuaire des évêques, étonne à la fois par sa sobriété apparente et par la richesse de ses oeuvres d'art.

La cathédrale Marie-Reine-du-Monde, avec l'Oratoire Saint-Joseph et la basilique Notre-Dame, est une des trois églises les plus visitées de Montréal.



Le baldaquin à colonnes torsadées de 18 pieds de hauteur de la cathédrale de Montréal, inspiré de celui du Bernin à la basilique Saint-Pierre de Rome, a été réalisé en bronze doré par Victor Vincent. L'histoire racontera probablement un jour comment le cardinal Paul-Émile Léger, à l'époque où on « faisait le grand ménage dans les églises », a déjà envisagé de faire disparaître cette oeuvre d'art.



L'intérieur de la cathédrale ne paraît sobre qu'au premier coup d'oeil. Le visiteur peut y admirer les formes et l'ornementation de la nef, du transept et de l'abside de même que les nombreux tableaux ornant les murs.



La cathédrale Marie-Reine-du-Monde, au début des années 60 et telle qu'on peut la voir encore aujourd'hui. Les 13 statues surmontant la façade sont celles de saint Antoine de Padoue, saint Vincent de Paul, saint Hyacinthe, saint Thomas d'Aquin, saint Paul, saint Jean l'Évangéliste, saint Jacques, saint Joseph, saint Jean-Baptiste, saint Patrick, saint Ignace, saint Charles-Borromée et saint François d'Assise.

LA PRESSE, MONTRÉAL, SAMEDI 26 MARS 1994